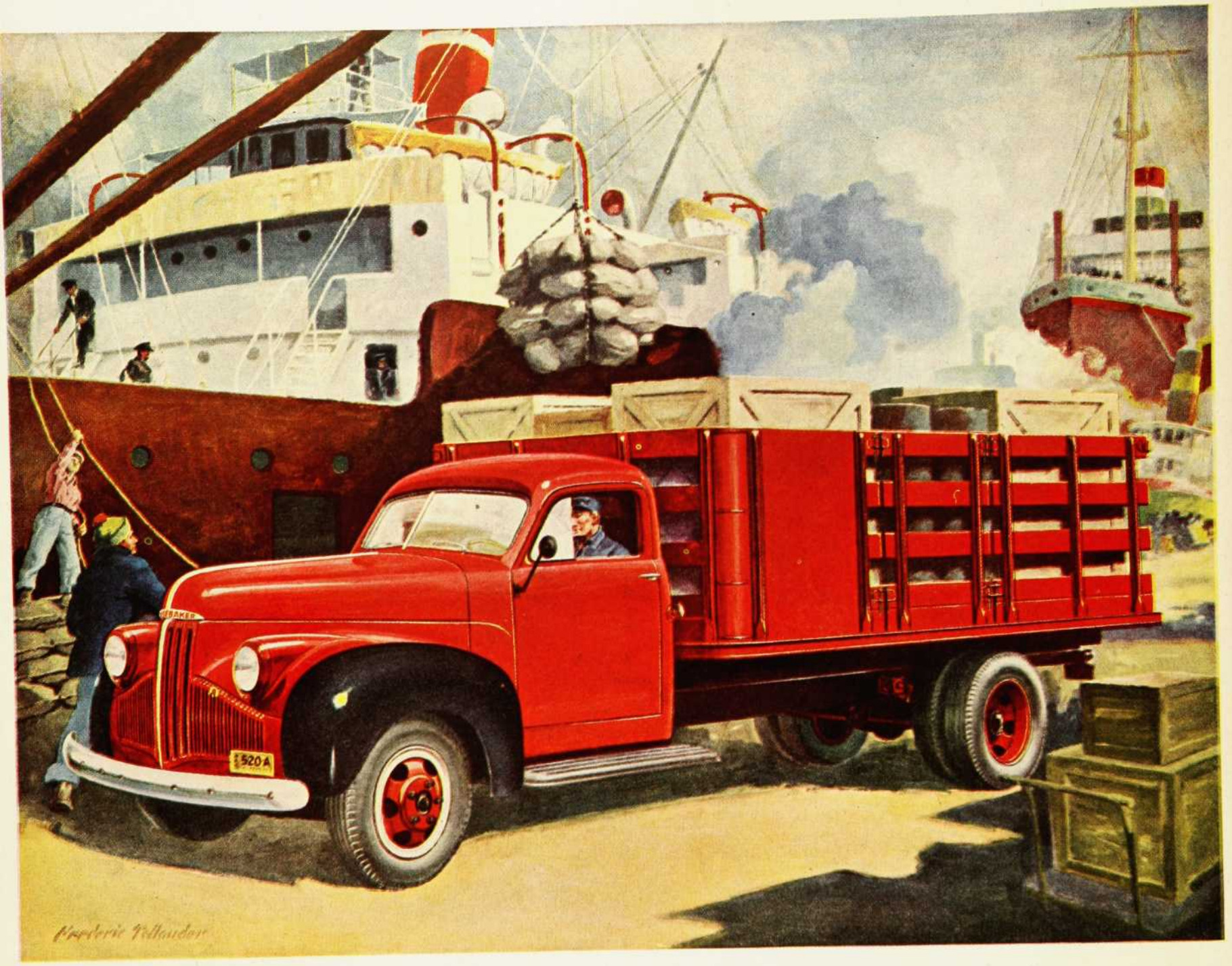
Le Samedi

58e année, No 44 — Montréal, 22 mars 1947

PER
S-400
CON

L'OEUVRE DE LA CROIX-ROUGE N'A NI FIN NI TREVE

Maurice Thomas



Le Studebaker, un camion robuste sur lequel on peut compter, vous fera réaliser de grosses économies

VOUS vous assurez définitivement des frais de camionnage moins élevés, si vos charges utiles roulent dans un Studebaker.

Cela est clairement prouvé par les livres de centaines de propriétaires de camions qui ont opté pour les Studebaker, les camions sûrs qui font épargner de l'argent.

Construit pour épargner sur l'entretien

Le solide camion lourd qui figure ci-dessus est une machine bien comprise qui se trouve en tête d'une gamme remarquable de véhicules d'après-guerre comprenant aussi les camionnettes Studebaker d'une tonne et d'une demi-tonne pour service de messageries.

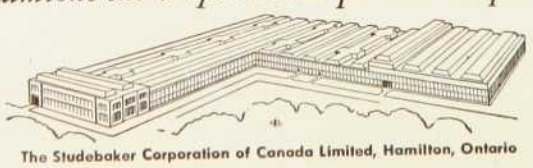
Ces Studebaker s'apparentent, pour leur solidité de construction, à plus de 200,000 camions militaires lourds Studebaker et véhicules de transport Weasel qui rendirent d'excellents services sur tous les fronts. Cette résistance qui caractérise la construction Studebaker signifie des frais d'entretien exceptionnellement bas—et, à part cela, résulte en une épargne sensible d'essence et d'huile, grâce aux recherches techniques intensives qui se poursuivent continuellement dans les vastes laboratoires scientifiques Studebaker et sur le terrain d'épreuves de 800 arpents qui se trouve près de l'usine.

Ajourd'hui, comme toujours, les camions Studebaker sont construits par d'habiles artisans. Un grand nombre de ces derniers font partie d'équipes célèbres, composées de pères et fils.

La demande pour les camions Studebaker est considérable—voyez, dès maintenant, le marchand Studebaker le plus proche.

STUDEBAKER

Camions sur lesquels vous pouvez compter



The Studebaker Corporation of Canada Limited, Hamilton, Ontario

Voici le fameux Coupé Commercial d'une demi-tonne Studebaker—Actionné par l'excellent moteur Econ-o-miser créé par Studebaker et utilisé pendant la guerre dans le véhicule Weasel—et la camionnette Studebaker d'une tonne est munie de ce même moteur. Le camion lourd Studebaker, à diverses longueurs d'empattement, comporte le moteur extra-silencieux Studebaker dit Hy-Mileage.

Suivra-t-elle les pas de sa mère "modèle"?

Ardele est brune—sa mère est blonde—mais toutes deux possèdent un sourire charmant.

La natation est un excellent exercice—c'est le sport favori de la nageuse artistique bien connue, Alice Kearsley, et de sa fille Ardele. Alice sait que les gencives aussi ont besoin d'exercice. Elle sait que notre régime alimentaire les prive trop souvent de la stimulation nécessaire à leur fermeté et à leur santé. Voilà pourquoi elle compte sur Ipana et le massage des gencives pour assurer à Ardele des dents et des gencives saines. Elle sait que ce traitement et l'observation des règles de l'hygiène dentaire assureront à sa fille un sourire radieux.

UNE visite à la coquette villa d'Alice Kearsley, modèle et dessinatrice de robes, de Toronto, dissipe hors de tout doute l'illusion que les modèles sont trop prises par leur travail pour être bonnes mères de famille. La charmante Ardele, âgée de 7 ans, est une petite fille bien élevée qui désire aussi devenir "modèle" lorsqu'elle sera grande. Ajoutons qu'elle partage les secrets de beauté de sa mère.

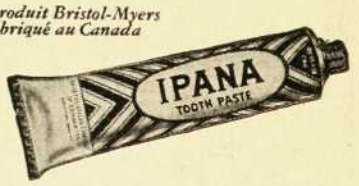
Alice s'applique à donner à sa fille des leçons de tenue et de démarche. Elle lui enseigne aussi comment sauvegarder son beau sourire. Depuis qu'elle est assez âgée pour tenir une brosse à dents, Ardele suit le même régime d'hygiène dentaire que sa mère: brossage régulier des dents suivi du massage des gencives avec de la pâte dentifrice Ipana. Pour un modèle, un sourire engageant est "obligatoire" et Alice sait que des dents blanches et brillantes requièrent des gencives saines.

La longueur d'une jupe compte pour beaucoup dans la vie d'une demoiselle. Il en va de même pour son sourire—et la mère "modèle", Alice Kearsley, le sait! Elle sait aussi que des gencives flasques et sensibles ont tôt fait de désavantager un sourire. Pour s'assurer que le sourire de sa fille soit toujours aussi radieux que le sien, mère et fille ont recours à la stimulation bienfaisante d'Ipana et du massage.

Je sais déjà comment!—semble dire Ardele alors que sa mère "modèle" lui explique la bonne manière de brosser ses dents. Une fois le brossage terminé, elle massera ses gencives avec un peu d'Ipana. Ceci est agréable car Ipana, en plus d'avoir bon goût, active la circulation dans les gencives—aide à les affermir.

Dans les écoles canadiennes les enfants apprennent ce que beaucoup de parents ignorent: l'importance du massage des gencives pour une bonne hygiène dentaire. Une enquête récente révèle que 7 dentistes canadiens sur 10 recommandent le massage des gencives pour conserver les dents saines. Ne l'oubliez pas, Ipana est tout indiqué pour être employé avec le massage.

Un produit Bristol-Myers
Fabriqué au Canada



Des gencives plus fermes—
des dents plus blanches
avec
Ipana et le Massage

AUX QUATRE COINS DU MONDE

Votre agent d'affaires

BOMBAY, Buenos-Ayres, Birmingham, ou Brisbane? Peut-être faites-vous affaire avec des gens qui vivent à des milliers de milles d'ici... Mais vos transactions commerciales ne sont pas plus difficiles pour cela. Vous n'avez qu'à vous adresser à la succursale la plus proche de la Banque Royale.

Nos succursales et nos correspondants à l'étranger peuvent vous servir de représentants financiers sur place. Ils mettent à votre disposition une organisation internationale qui, non seulement peut s'occuper de vos opérations de change là-bas, mais est aussi en mesure de vous fournir des renseignements précis sur les marchés étrangers, sur les conditions locales ou autres facteurs essentiels au succès de vos affaires.

OÙ que vous fassiez des affaires... quelle que soit l'étendue de votre organisation... la Banque Royale du Canada met à votre disposition un service bancaire complet pour les besoins de votre commerce à l'étranger.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Succursales dans tout le **CANADA**, *à* **TERRE-NEUVE**, *aux* **ANTILLES**, *en* **AMÉRIQUE CENTRALE** *et en* **AMÉRIQUE DU SUD**

Bureaux à **LONDRES, NEW-YORK** *et* **PARIS**

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef: GERALD DANIS
Chef de publicité: CHARLES SAURIOL
Directeur artistique: HECTOR BRAULT
Chroniqueur sportif: OSCAR MAJOR
Chef du tirage: ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec (Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an - - - - - - - - $3.50
Six mois - - - - - - - 2.00
ETATS-UNIS
Un an - - - - - - - - $5.00
Six mois - - - - - - - 2.50

AU NUMERO: 10 cents

HEURES DE BUREAU: 9 h. a.m. à 5 h. p.m. du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

RECONSTRUCTION DE LA FRANCE

SAINT-MALO EST MORT, VIVE SAINT-MALO!

LA GARNISON ALLEMANDE, enfermée à l'intérieur des murs de Saint-Malo, se rendit le lundi 14 août 1944 à 17 heures.

Saint-Malo, c'était une flèche dominant de hautes demeures de granit ceinturées de remparts. Abattue, la flèche; calcinées ou effondrées, les maisons; seuls ont résisté les remparts.

Saint-Malo est mort, vive Saint-Malo! La vue de leurs ruines, la perte de ce qu'ils possédaient de plus cher, n'a pu décourager les Malouins. A Saint-Malo, ils vécurent; à Saint-Malo, ils veulent reposer, en cela pareil à leur compatriote Châteaubriand qui, en 1828, écrivait au maire de Saint-Malo: « Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder, à la pointe du Grand Be, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens! » Son vœu a été exaucé. Il y repose encore, sous une dalle de granit continue, sans inscription, sans même un nom. L'occupation allemande a respecté cette tombe.

La ville *intra-muros* a été aux trois-quarts détruite par l'incendie. Saint-Malo fut construit sur un îlot rocheux qui se redresse jusqu'à la cathédrale et au château. Cela explique le dessin des rues tortueuses qui doivent gagner la pente et servir de chicane au vent de mer. Dans la partie la plus haute, qui se trouve être la plus ancienne, il y avait jadis des maisons construites complètement en bois, couvertes en chaume ou en roseaux, avec des saillies qui s'expliquaient non par le désir de faire du pittoresque, mais de gagner sur un terrain exigu. En 1631, un incendie, que les chroniqueurs appellent « la grande brûlerie », ravagea ce quartier. Au 17ème et au 18ème siècles, surtout en 1708, 1714, 1786, les Malouins réédifièrent leurs demeures, en murs de granit, à droit plomb, sans avancée des étages supérieurs, avec de grands combles couverts d'ardoises et de hautes souches de cheminée qui, surgissant de la ligne continue des remparts, donnaient tant de caractère à la silhouette de Saint-Malo vue du large; mais les planchers, les charpentes, étaient de bois. La plupart de ces maisons de corsaires, comme on les appelait, se groupaient en un quartier gagné sur la mer, au sud et à l'est, de part et d'autre des rues qui se coupent à angle droit, mais dont le tracé orthogonal, s'il satisfait au goût de l'ordonnance classique, présente le grave inconvénient de les exposer à un vent intenable...

Au moment où j'écris, les ruines sont déblayées. Le déblai a été transporté *extra muros*, sur les grèves de Chasles. Les trous de caves se juxtaposent, suggérant l'impression de quelque Pompéï moderne. On va commencer à tracer les voies prévues au nouveau plan et l'on procède au remembrement, c'est-à-dire à l'échange et à la redistribution des parcelles de terrain entre les propriétaires, opération préalable sans laquelle aucun aménagement urbain n'est possible. Certes, les sentiments humains acceptent mal, tout d'abord, l'idée de ne pas rebâtir une maison familiale sur les fondations mêmes de la maison que la famille occupa quasi séculairement. Mais l'intelligence des Malouins, descendants de ce Jacques Cartier qui découvrit le Canada, n'est pas moindre que leur ténacité. S'ils veulent tous revenir *intra muros*, ils comprennent qu'ils ne pourront échanger l'horizon chimérique de l'exil contre l'horizon réel de leur enfance qu'au prix de quelques concessions qui, au surplus, rendront la vie plus facile. Pour concilier l'humain avec le raisonnable, il fallait deux architectes sensibles, non pas de ceux qui, sans parti pris de régionalisme ni de rationalisme, s'adaptent finement au concret. M. Brillaud de Laujardière fut chargé de l'urbanisme, et M. Puthorme de l'architecture. Comme ils ont coutume de travailler ensemble, l'architecture, contrairement à ce qui arrive trop souvent, sera solidaire de l'urbanisme, comme l'urbanisme de l'architecture.

La nécessité de reloger tous les Malouins à l'intérieur de leurs anciens remparts, dont la maçonnerie, demeurée intacte, continue à sertir l'identité urbaine dans l'espace, incline à récupérer en hauteur ce qu'on ne peut obtenir en largeur, à édifier des maisons de quatre étages sur rez-de-chaussée, sans parler d'un comble assez élevé pour abriter des chambres qui s'éclairent d'une lucarne. Certes, des maisons de ce gabarit, il y en avait dans l'ancienne ville, mais elles alternaient souvent avec des maisons plus basses. Leur généralisation permettra des ordonnances plus harmonieuses, sans hiatus, des rues un peu plus larges, avec des chicanes, des placettes bien abritées et des cours aussi grandes que possible, qui auront pour effet d'assainir un enchevêtrement inextricable de taudis. Cependant, le canevas des voies, jadis dicté par les courbes des niveaux et la crainte des vents ne sera pas sensiblement modifié. On pourra suivre comme par le passé, ce qui fut la rue commerçante, de la porte Saint-Vincent à la porte de Dinan, quelque peu améliorée, certes, mais gardant ses sinuosités, ses boutiques nombreuses, sa circulation grouillante. Aucune sociabilité n'est possible sans une rue de ce genre.

Dans cette ville, l'activité était polarisée vers la cathédrale. Sinistrée, certes, elle l'est. Elle a perdu sa flèche, qui, d'ailleurs, ne datait que du Second Empire. On la restaure. En y travaillant, on a découvert que le sol du chœur avait été exhaussé de plusieurs mètres aux 17ème et 18ème siècles et que les bases des piliers raccourcis avaient été ajoutées après coup. On va dégager le chœur jusqu'aux anciennes bases, retrouver ainsi sa véritable proportion, restituer à l'église l'aspect inusité d'un monument à deux niveaux, celui du chœur redevenant plus bas que celui de la nef.

Dans l'axe de la cathédrale, vers l'ouest, on dégage un parvis de soixante et quelques pieds, sur lequel aboutira une large avenue, bordée par des immeubles avec des boutiques à rez-de-chaussée, coupée par une transversale d'habitations, sous laquelle on passera par des portiques cintrés et largement ouverts. Ces maisons ne monteront pas très haut, de manière à ne pas contrarier l'échelle de la cathédrale. Au delà des portiques, la sous-préfecture, fermant la perspective, l'hôtel de ville, le palais de justice encadreront la place et le square Duguay-Trouin qui a gardé son monument aux morts de la guerre de 1914. Tous les immeubles privés et publics, comme dans les autres quartiers, seront couverts en ardoises d'Angers, ce qui assurera une unité d'aspect.

Quelques îlots anciens demeurent comme des points de ralliement de la conscience autour du passé: la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu; Saint-Sauveur, la chapelle Saint-Benoît; le château, qui contient un musée du folklore breton. On les restaurera dans la mesure du possible.

Mais l'Hôtel-Dieu, l'ancienne prison, l'entrepôt des tabacs, en bref tous les édifices dont il n'était pas indispensable qu'ils fussent *intra-muros*, seront transférés *extra-muros*, ce qui permettra de les agrandir, de les moderniser et de les incorporer à l'extension de la ville hors de ses remparts. Prétexte à ordonner celle-ci, qui s'accomplissait en désordre.

Ainsi l'intelligence et le goût de deux architectes français, aidés par la compréhension des Malouins, auront rendu à ceux-ci l'équivalence du décor de leur vie, et au passant le spectacle d'un des plus beaux paysages urbains qui soient au monde.

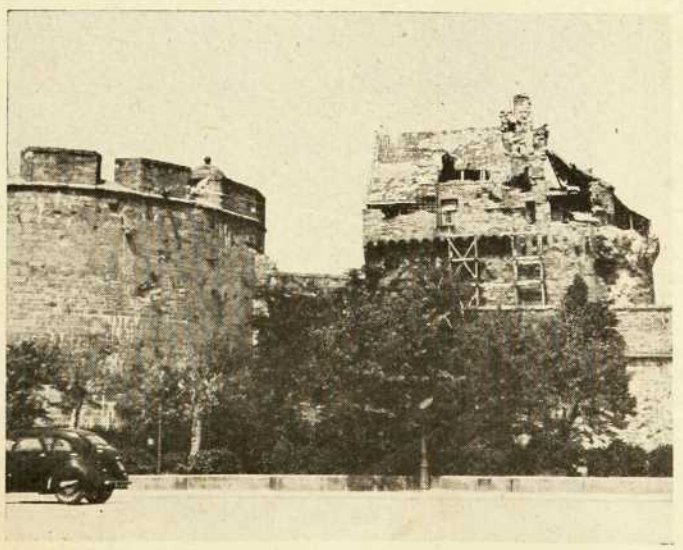


Photo S.I.F., Ottawa

LÉANDRE VAILLAT

dans le détail les propriétés des multiples espèces de bois australiens si l'on veut parvenir à exploiter au maximum les ressources forestières du continent. Le choix des essences appropriées a d'ailleurs été au début de recherches telles que celles qui ont conduit à l'emploi des bois plaqués pour le lambrissage, les ameublements de luxe et autres articles d'ornementation ou d'utilité domestique.

Qu'un constructeur ou un fabricant de meubles veuille faire identifier une espèce de bois particulière en vue d'augmenter ses commandes, vérifier le prix ou faire venir un succédané ; qu'un fabricant d'allumettes ou d'avions Mosquito veuille se documenter sur les bois susceptibles d'être employés ; qu'un organisme gouvernemental ou militaire veuille se mettre au courant des essences les plus durables pour les navires, les wagons-lits ou les tins de cale sèche, tous soumettront leurs problèmes quant à la nature, aux propriétées et aux usages de telle ou telle sorte de bois d'œuvre à la Division des produits forestiers où, en compagnie de ses trois préparatrices, Mlle Eckersley se mettra au travail pour les résoudre.

Chaque année, celle-ci entreprend l'identification de quelque mille échantillons.

Un premier contact avec les vastes et somptueuses forêts de l'Australie peut laisser croire que l'eucalyptus est l'unique type d'arbre sur le continent. En réalité, le pays possède une grande variété de bois durs et plusieurs espèces de bois tendres, dont 500 espèces de gommiers.

Aussi bien le travail de Mlle Eckersley en est-il un de spécialiste.

Pour l'examen au microscope, on prélève d'abord une coupe transversale à même des billes de bois d'un centimètre carré qu'on a fait séjourner dans l'eau bouillante au préalable durant quelques heures. Cette opération avait pour but d'amollir le bois et chasser l'air qui nuirait à l'examen de sa structure intime. Les lamelles d'une épaisseur d'1/50ème de millimètre sont ensuite ajustées sur les plaques ; l'œil puissant du microscope décèlera les particularités anatomiques de chacune d'elles.

Les résultats de l'examen sont ensuite consignés dans un fichier à disposition savante et ingénieuse. Les détails propres à chaque espèce de bois (caractéristiques, coefficient de résistance, durabilité, usages possibles, provenance et autres) sont représentés sur la carte par des trous perforés aux endroits appropriés. Pour les échantillons présentant un caractère commun, les trous se correspondent.

S'agit-il d'aller chercher ces cartes dispersées parmi les autres, on introduit dans le paquet une longue aiguille à tricoter adaptée à un manche. Les cartes identiquement perforées sont embrochées tandis que les autres restent en place.

[*Lire la suite page* 50]

Ci-contre, Mlle ECKERSLEY scrute au moyen d'un microscope les mystères que peut contenir une lame de bois d'une essence peu connue. Elle examine ainsi plus de mille échantillons par année. Toute une équipe de chercheurs travaillent comme Mlle Eckersley à accroitre la valeur et l'exploitation des forêts australiennes, qui sont des plus riches au monde.

La femme dans l'industrie forestière

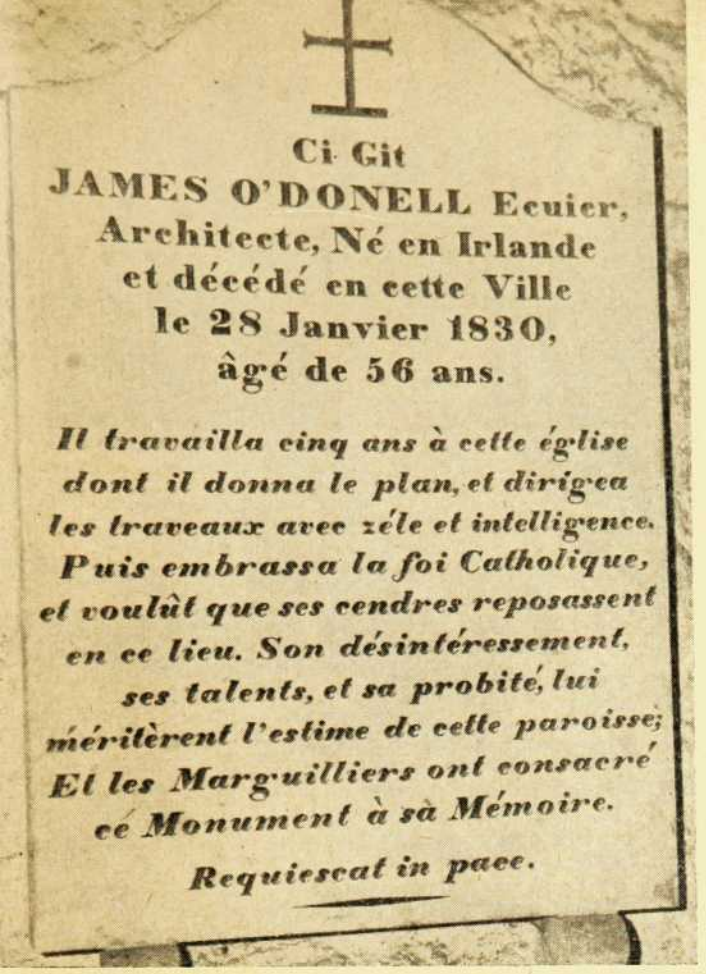
Par MARGARET LAWRENCE

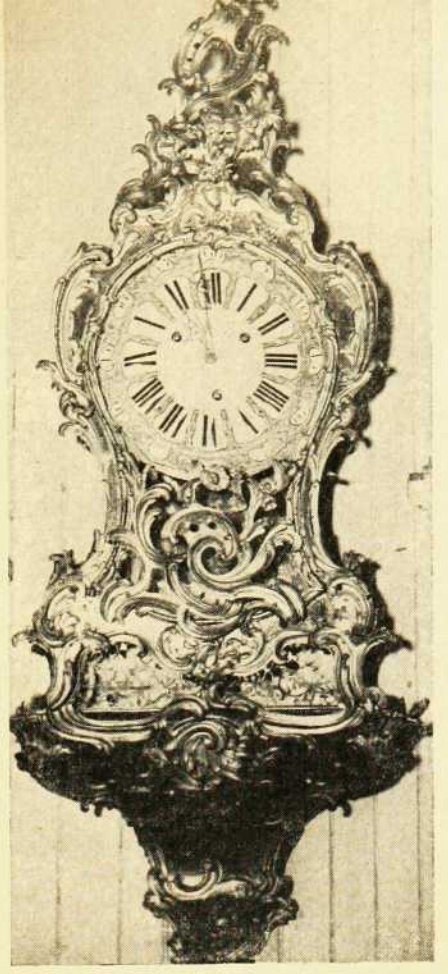
(EXCLUSIF AU "SAMEDI")

DEPUIS une quinzaine d'années déjà, Mlle Audrey Eckersley, M.Sc., originaire de Melbourne, Australie, se livre à des travaux de recherche qui, après avoir contribué à la victoire alliée dans le Pacifique, vont maintenant aider à la construction civile d'après-guerre en Australie.

Mlle Eckersley, qui est diplômée de l'Université de sa ville natale, travaille dans la Division des produits forestiers au Conseil de recherches scientifiques et industrielles de l'Australie. Sa tâche, originale et hautement spécialisée, consiste à identifier les diverses essences de bois et étudier leur texture. Il est essentiel que soient connues

Ci-contre, un ingénieux système de poinçonnage qui permet de cueillir en bloc les fiches décelant un caractère commun. — Extrême droite, une assistante de Mlle ECKERSLEY prépare un échantillon pour l'examen au microscope. Grâce au microtome, on obtient des lamelles à l'épaisseur infime requise pour cette vérification. *Photos Jack Gallagher.*





A MONTREAL

LE MUSÉE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME

A L'EXEMPLE des cathédrales européennes, l'église Notre-Dame de Montréal a son trésor, formé d'ornements ou de vases sacrés d'une grande valeur ou possédant un réel intérêt historique.

Longtemps ces richesses ont été conservées dans la sacristie et n'étaient montrées au public que dans des circonstances exceptionnelles. Cette sacristie date de 1885. Elle rappelle un vaste hall anglais à charpente apparente, elle est entourée de boiseries sombres et d'armoires servant de vestiaires. Les tableaux qui ornent ses murs ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, loin de là.

Le Musée de Notre-Dame fut inauguré le 6 juin 1937 et depuis cette date les visiteurs y affluent, surtout durant la saison des touristes. Il est situé en arrière du maître autel, sur le côté gauche. L'honneur de cette heureuse initiative revient à deux sulpiciens : MM. Louis Bonhier et Pierre Dupaigne.

Nous reproduisons ici quelques-uns des objets d'art qui ornent le musée, notamment : une couronne en bois sculpté et doré, œuvre de l'artiste canadien, Joseph Pépin ; une madone d'argent, don du roi Louis XV, que l'on porte en procession autour de l'église, le premier dimanche de chaque mois ; un ange en bois, sculpté par Philippe Hébert [*Lire la suite page* 50]

Photo du haut, de gauche à droite, la plaque de marbre indiquant l'emplacement du tombeau de l'architecte de l'église actuelle. — Horloge de cuivre ciselé et doré, époque Louis XV. Elle marche et sonne encore les heures. — Un bienfaiteur a donné au Musée six urnes comme celle-ci, en cuivre frappé, avec inscriptions arabes. Remarquez aussi la couronne en bois sculpté et doré, œuvre de Joseph Pépin (1770-1842). Elle surmontait l'ancien baldaquin de Notre-Dame de Bonsecours. — Ci-contre, à gauche, des touristes américains examinent un ange en bois sculpté qui ornait autrefois l'escalier de la chaire. — A droite, Madone d'argent, don du roi de France, Louis XV. ***Photos Le Samedi.***

— Ainsi, l'oiseau ne m'échappera pas. Peut-être devrais-je dire les oiseaux ? Qui sait ?

Dessin de M. THOMAS

Récit policier

de

MARCEL BEAUREGARD*

LA BAGUE DÉNONCIATRICE

L'INSPECTEUR PAUL DULAC était de mauvaise humeur, cet après-midi-là. Il avait travaillé tard la veille ; il avait mal dormi ; enfin, durant toute la matinée et depuis son retour au bureau, après le lunch, il ne faisait que répondre au téléphone. Le maire, les reporters, le coroner, et qui encore, voulaient savoir s'il avait pincé le ou les meurtriers de Mme Jacques Dubord. Et la réponse était toujours la même :

— Non, pas encore... Mais ça ne devrait pas tarder.

Au fait, l'inspecteur Dulac n'en savait pas beaucoup plus long qu'au premier jour de son enquête. Pourtant, lui et ses limiers avaient travaillé ferme pour élucider ce drame.

— Pourquoi a-t-on assassiné Mme Dubord ?

— En somme, pensa l'inspecteur, il y a toujours un motif. Mais quel avait été ce motif ? Jalousie ? Vol ? Une chose était certaine ; le meurtre avait été prémédité. L'inspecteur pressa un bouton sous son pupitre. Son secrétaire accourut.

— Jean, lui dit-il, va dire à Lauzière que je veux le voir.

— Très bien, inspecteur.

Et Jean disparut, à la recherche du chef de l'escouade préposée aux homicides. Il le trouva en compagnie de la téléphoniste.

— M. Lauzière !

— Qu'y a-t-il encore ? de demander le bouillant détective.

— Le patron vous demande.

— Très bien, j'y vais.

Et se tournant vers la téléphoniste :

— N'oubliez pas : ce soir, à sept heures, au Café de la Gare.

Rassuré par un joli sourire, Lauzière sortit sa pipe et se dirigea vers le bureau du patron.

Membre du personnel de la Sûreté depuis vingt ans, Frédéric Lauzière en avait vu de toutes les sortes. Il avait enquêté sur les délits les plus divers, depuis les plus petits cambriolages jusqu'aux meurtres les plus mytérieux. Travailleur à la fois consciencieux et acharné, il n'avait connu que bien peu de défaites.

— Qu'est-ce qu'un détective doit avoir avant tout ? demandait-il aux confrères moins expérimentés.

— Du flair, croyait-on devoir répondre.

— Erreur, messieurs, erreur ! Ce qu'un détective doit avoir avant tout, c'est de la patience. La patience ! voilà le clef du succès.

Lauzière avait aussi l'habitude de répondre, lorsqu'on lui demandait si tel ou tel criminel était arrêté :

— Il n'est pas venu se livrer encore, mais... je l'attends.

Il éclata donc de rire quand, à son entrée dans le bureau de l'inspecteur, celui-ci lui demanda :

— Eh bien ! Lauzière, est-ce que le meurtrier de Mme Dubord est venu se livrer ?

— Vous voulez rire de moi, inspecteur. Très bien. Mais rira bien qui rira le dernier. Je vous le répète : il n'y a pas de quoi s'en faire. Après tout, le crime ne remonte qu'à deux semaines.

— J'en conviens, reprit l'inspecteur ; mais il ne s'agit pas d'un crime ordinaire...

— Pourquoi ? Parce que la victime faisait partie de la haute société ? Parce que Son Honneur le maire veut à tout prix la capture de l'assassin, avant la prochaine élection ? Bah !

— Et les journaux ?

— Mais laissez-les jaser. **C'est leur métier...** D'ailleurs, à peine auront-ils abandonné cette affaire que nous lèverons le voile qui entoure ce mystère, comme ils disent si bien.

— En tout cas, assieds-toi et écoute bien.

Et l'inspecteur Dulac, dépliant la première édition d'un journal du soir, se mit à lire :

— Tout indique que la Sûreté, pour une fois encore, devra avouer son impuissance à éclaircir un crime mystérieux. Il y a maintenant deux longues semaines que Mme Jacques Dubord, veuve du regretté entrepreneur millionnaire Jacques Dubord, a été trouvée baignante dans son sang, dans le hall de sa demeure, et le ou les meurtriers sont encore en liberté. Mais que font donc le fameux inspecteur Dulac et son bras-droit, le non moins fameux capitaine-détective Frédéric Lauzière ? ...

L'inspecteur s'arrêta pour regarder Lauzière. Celui-ci souriait, tout en fumant du bon tabac canadien.

— C'est tout ce que ça te fait ? de s'exclamer l'inspecteur.

— Et si je me mettais à pleurer, que diriez-vous ? En somme, c'est votre tête qu'on veut et non pas le ou les meurtriers de la riche veuve.

— Mais tu oublies une chose, mon vieux Lauzière : c'est que si on a ma tête, ou aura du même coup la tienne. Qu'en penses-tu ?

— C'est vrai, inspecteur... Eh bien, s'il faut périr, périssons...

Au même moment, la porte du bureau s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il, Jean ? demanda l'inspecteur, à la vue de son secrétaire.

— Un jeune homme désire vous voir... C'est au sujet de l'affaire Dubord.

Les deux détectives se regardèrent.

Quelle coïncidence, tout de même, pensèrent-ils.

— Qui est ce jeune homme ? demanda l'inspecteur.

— Il n'a pas voulu dire son nom, reprit le secrétaire. Il est très bien mis et...

— Fais-le entrer... Nous allons voir.

Le visiteur pénétra lentement dans le bureau et, s'étant assuré que la porte était fermée, présenta sa carte à l'inspecteur, qui parut surpris.

— Jérôme Dubord ? demanda-t-il.

— C'est bien ça, répondit le jeune homme ; je suis le neveu de Mme veuve Jacques Dubord, trouvée assassinée, il y a deux semaines... Vous êtes bien l'inspecteur Dulac ?

— En effet, et voici le capitaine-détective Lauzière...

— Je suis enchanté de vous connaître l'un et l'autre, reprit le visiteur. J'ai lu avec intérêt, dans les journaux, tout ce que vous avez fait pour appréhender le meurtrier de ma chère tante... Et je vous en remercie. J'ai bien hâte...

— De connaître l'assassin ? interrompit Lauzière.

Jérôme Dubord parut surpris de s'entendre poser cette question. Mais il se remit aussitôt pour dire :

— Il est évident que vous-mêmes avez hâte de savoir à quoi vous en tenir à ce sujet. C'est une enquête plutôt compliquée, n'est-ce pas ? Franchement, je regrette ne pas m'être trouvé à Montréal lors de la découverte du crime...

— Et où étiez-vous, ce jour-là ? demanda l'inspecteur. Si ce n'est indiscret de ma part ?

— Nullement, M. Dulac. J'étais en repos dans les Laurentides. Chaque hiver, je vais passer une semaine ou deux à Sainte-Marguerite, pour faire du ski. Je ne suis revenu à Montréal que depuis hier soir. J'ai cru de mon devoir de venir vous rendre visite et, si cela peut vous intéresser, je vous offre mes services.

— Vous êtes le bienvenu, dit l'inspecteur, et peut-être, pour le moment, pourrez-vous nous renseigner sur un point important ?

— Avec plaisir, si j'en suis capable...

— A votre avis, pourquoi a-t-on assassiné votre tante ?

Le neveu s'attendait si peu à cette question qu'il regarda vivement, et l'inspecteur Dulac, et le détective Lauzière. Mais, se raidissant sur sur chaise, il pensa longuement avant de répondre :

— Vous me désappointez... car c'est là la question que je me posais moi-même depuis que j'ai appris le drame.

— Et qui vous l'a appris ? demanda Lauzière.

Le jeune homme hésita un peu avant de répondre :

— Un journal de Montréal que je feuilletais, hier matin, par hasard. Je téléphonai aussitôt à Me Anthime Dalphos, le notaire de ma tante, qui me confirma que celle-ci, en effet, avait été tuée d'une balle de revolver à la tête, comme elle se préparait, selon les apparences, à quitter sa demeure.... Quelques heures plus tard, je pris le train pour m'en venir ici...

— Avez-vous vu Me Dalphos depuis votre arrivée à Montréal ? interrompit l'inspecteur.

— Si, ce matin... C'est lui qui m'a conseillé de venir vous rendre visite. Il semble tout aussi intrigué que je le suis, le pauvre homme.

— Vous êtes le seul parent de la victime ?

— Que je sache, oui. Mes parents sont décédés et je n'ai ni frères ni sœurs. D'autre part...

— Vous seriez donc son seul héritier.

Nouvelle hésitation.

— C'est du moins ce que m'a dit Me Dalphos, finit par répondre Jérôme Dubord. Toutefois, il se peut qu'elle ait légué quelques biens à ses deux domestiques, un homme et sa femme, qui lui étaient entièrement dévoués et qu'elle estimait beaucoup. Vous les avez vus, sans doute ?

— En effet, dit Lauzière... Malheureusement, ils n'étaient pas à Montréal non plus, lors du crime. Ils avaient dû s'absenter pour aller à des funérailles à Saint-Gabriel de Brandon.

— Et vous n'avez rien trouvé sur place qui puisse vous aider dans vos recherches ? demanda le jeune homme.

— Si, mais très peu, reprit l'inspecteur Dulac. Tout indique que le ou les meurtriers savaient fort bien que la victime était seule chez elle, ce jour-là. Ils se sont présentés à sa demeure et, sous un prétexte quelconque, se sont introduits dans le hall où, le lendemain matin, elle devait être trouvée morte par ses domestiques.

— Rien n'a été volé, m'a-t-on dit ?

Il n'y eut pas de réponse à cette question. L'inspecteur Dulac écrivait quelque chose, et Lauzière, pensif, regardait au plafond.

— Lauzière, dit tout à coup l'inspecteur, serais-tu assez bon d'aller porter ce message au médecin-légiste. Il m'a téléphoné ce matin à ce sujet, et j'ai oublié de lui transmettre le renseignement qu'il désirait.

Le capitaine-détective, prenant la note, la dposa dans une enveloppe que lui remit en même temps son chef, puis sortit.

— Le meurtre de votre tante me préoccupe tellement, ajouta M. Dulac, en se tournant vers le visiteur, que j'en suis à oublier un tas d'autres choses.

Lauzière venait de prendre place dans l'ascenseur conduisant au rez-de-chaussée quand il s'aperçut que l'enveloppe qu'il portait lui était adressée. Il l'ouvrit aussitôt et lut la note, qui était d'ailleurs fort simple :

« Lauzière, serais-tu assez bon de faire suivre le jeune Dubord. Je crains qu'il n'en sache plus long qu'il prétend. — D. »

Le chef de l'escouade préposée aux homicides sortit de l'ascenseur au rez-de-chaussée, mais il prit aussitôt l'escalier pour se rendre au premier étage, où il rencontra l'un de ses meilleurs agents, le sergent-détective Pierre Laurent. Il lui fit part du message de l'inspecteur et lui demanda de se tenir prêt à filer Jérôme Dubord, dès que celui-ci quitterait le bureau du chef de la Sûreté. Sur ce, Lauzière alluma sa pipe et alla se poster à une fenêtre donnant sur la rue du Champ de Mars.

Pendant ce temps, l'inspecteur Dulac et le jeune Dubord avaient repris leur conversation.

— Dites-moi, M. Dubord, avait d'abord demandé l'inspecteur, quelle est votre occupation ?

— Présentement, je suis au repos, ainsi que je vous l'ai dit il y a quelques minutes. J'ai été libéré par l'Armée, il y a deux mois seulement, et, suivant l'avis de ma tante, je me repose... J'ai l'intention de me lancer dans les affaires...

— Vous avez votre fortune personnelle, je suppose ?

La réponse se fit attendre, mais elle vint.

— Non, répondit le jeune homme. Mon père ne m'a laissé qu'un bien faible revenu. Ma tante, heureusement, m'a fait terminer mes études. Je me préparais à ouvrir un commerce lorsque la guerre a éclaté.

— Vous êtes marié ?

— Marié ?... Non, pas encore... Je n'ai que vingt-cinq ans, M. l'inspecteur. Mais j'y pense.

— Vingt-cinq ans ! C'est beau la jeunesse, n'est-ce pas ?

Jérôme Dubord demeura silencieux. L'inspecteur prit un coupe-papier et le fit frapper, pendant quelques secondes, sur son pupitre.

— Dites-moi franchement, reprit-il, en pesant sur chaque mot, vous n'avez pas le moindre soupçon sur qui que ce soit ?

— Pas le moindre soupçon, M. l'inspecteur... J'allais souvent chez ma tante, mais jamais elle ne m'avait laissé entendre qu'elle appréhendait une fin aussi tragique... A plusieurs reprises, cependant, elle m'avait invité à aller habiter avec elle. Mais, chaque fois, j'avais décliné l'invitation, préférant garder mon petit appartement...

— Vous étiez plus libre ?

— C'est bien cela.

— Eh bien ! il ne me reste plus qu'à vous remercier d'être venu me voir . Et si jamais vous apprenez quelque chose, n'oubliez pas de communiquer aussitôt avec moi.

— Je n'y manquerai pas.

Le jeune homme se leva et se dirigea vers la porte.

— Oh ! une dernière question, dit l'inspecteur. Aviez-vous téléphoné à votre tante avant votre départ pour les Laurentides ?

— Si, j'étais même passé lui rendre visite... Elle était de la meilleure humeur.

— Merci, M. Dubord. Et à bientôt.

Et la porte se referma sur le neveu de la victime.

VAGUES

Comme tant de musique a cueilli le frisson,
Tant de mystère a déserté son vrai délire
Qu'une lointaine voix, dans la paix se respire
Sans connaître l'aveu de son humble chanson.

Le vent fait les parfums arrachés aux buissons
Trembler dans les grands mâts où palpite une lyre.
La solitude a soif et l'ombre est un vampire.
N'est-il plus un secret qui reste après les sons ?

Parmi les bruits vivants, l'orage se promène.
On entend le destin quand pleure une sirène.
Mais on entend surtout mourir le soir impur.

Un silence éploré surgit du paradoxe.
Tout chante et l'ancre tombe en un éclair obscur.
Ecoutez, matelots, s'attendrir l'équinoxe...

Léopold HEBERT

Extrait de "Nuages" à paraître aux éditions Serge Brousseau.

LA VOITURE BLEUE

Le capitaine-détective Lauzière était toujours à son poste lorsque Jérôme Dubord sortit du quartier-général de la police. Le jeune homme jeta un regard circulaire, puis monta précipitamment dans un magnifique coupé bleu en stationnement, rue du Champ de Mars. Il dit quelques mots à une jolie blonde qui était restée au volant, puis la voiture démarra. Au même moment, de l'autre côté de la rue, le détective Laurent prenait place dans son auto, après avoir eu soin de noter le numéro de la voiture qu'il allait suivre.

— Très bien, pensa Lauzière, en se frottant les mains. Ainsi l'oiseau ne nous échappera pas. Peut-être devrais-je dire les oiseaux ? Qui sait ?

Et sur ce, il se rendit au bureau de l'inspecteur Dulac pour le prévenir que l'affaire était entre bonnes mains.

— Dès ce soir, souligna Lauzière, nous devrions obtenir de précieux renseignements sur ce jeune homme...

— Et sa petite amie, interrompit l'inspecteur.

— Comment ? Vous saviez ?

— Moi aussi je peux voir à travers une fenêtre... Surtout quand la femme est jolie...

[*Lire la suite page* 14]

Ricardo n'était plus qu'une ombre. Celle qui l'avait blessé ne le quitta plus. Elle s'était constituée sa garde-malade. Elle l'épousa, d'ailleurs, quelques mois plus tard.

Dessin de JEAN MILLET

Nouvelle sentimentale

par PIERRE VILLETARD

MANUELA

Nous descendions l'avenue des Champs - Elysées quand je vis Jacques Sourval soulever son chapeau. Le couple qu'en passant il avait salué présentait un aspect assez lamentable. L'homme que coiffait un feutre à grandes ailes marchait, la taille courbée, au bras d'une compagne qui paraissait guider ses pas hésitants. Ils s'arrêtèrent tous deux au bord du trottoir, puis franchirent lentement un passage clouté.

— A chacun son bonheur, me dit Jacques Sourval. Ceux-ci l'ont payé cher il y a trente ans.

Ces gens-là sont pour moi de vieilles connaissances.

Avant les grandes tempêtes qui secouèrent le monde, j'avais un cœur naïf et plein d'enthousiasme. C'est te dire, mon cher, qu'en ces temps heureux, je ne croyais pas aux histoires tragiques. Chargé d'une mission par le ministère, je pris un paquebot, doublai le cap Horn pour aborder enfin une côte insalubre où je ne fis que sauter dans un train poussif qui, planant au-dessus de ces terres fiévreuses, m'arracha de justesse à la malaria. C'est ainsi que, soustrait par la crémaillère au danger qui menace les Européens, je m'élevai par degrés sur une pente rocheuse, pour aboutir à la capitale située sur un plateau dans l'ombre géante des aiguilles et des dômes de la Cordillère. Bien avant la radio et les cinémas, cette ville héritée d'une race disparue avait une grâce étrange qui m'ensorcela. Point de voirie là-bas, mais, comme à Stamboul, au temps des femmes voilées et du sultan rouge, d'innombrables chiens nettoyaient la rue. Un portier saisit mes lourdes valises et me conduisit au Sélect-Hôtel où j'avais, l'avant-veille, retenu ma chambre. Là, me reçut un gérant portant beau comme un grand d'Espagne, qui me remit aussitôt une enveloppe cachetée. Le président Sanchez me faisait savoir qu'il me recevrait le lendemain matin.

Nuit calme jusqu'à l'heure où, sur la grande place, les vociférations des marchands de fruits m'éveillèrent brusquement. J'ouvris ma fenêtre. Les montagnes voisines qui cernaient la ville découpaient leurs silhouettes dans un ciel sans nuages. Trois quarts d'heure après, ma toilette achevée, je m'acheminai à travers des ruelles que rafraîchissaient des bornes-fontaines vers le vieux palais du gouvernement. Située derrière une grille au milieu d'un parc gorgé d'arbustes nains aux fleurs odorantes, cette imposante bâtisse vieille de deux cents ans avait une majesté qui m'impressionna. Je n'attendis pas plus de dix minutes avant d'être introduit chez le président qui s'avança vers moi, les deux mains tendues. Instruit de la mission qu'on m'avait confiée, il me déclara qu'il aimait la France et me faciliterait mes expéditions avec tous les moyens dont il disposait. La géologie l'intéressait peu, mais il me savait gré de lui faire visite. Il l'affirma du moins avec conviction.

Point d'homme plus cordial que ce président. Obèse à la façon de ces personnages qui portent l'embonpoint avec dignité, il avait un visage couleur de réglisse qu'éclairaient des yeux vifs légèrement bridés. Un double menton, des lèvres gourmandes, lui donnaient l'aspect d'un très bon vivant.

— Mille grâces vous soient rendues, me dit ce brave homme. Je me félicite de vous recevoir. Ici, nous sommes heureux. Vous jugerez vous-même...

Là-dessus, il me tendit sa boîte de cigares, des cigares à bague d'or marqués de son chiffre, et nous fûmes sur-le-champ d'excellents amis. Comblé d'invitations par Ramon Sanchez, je passai mes soirées à la présidence où le chef de l'Etat tenait table ouverte. Je n'entendis jamais parler politique. La jeunesse dansait, les hommes jouaient au bridge, la plupart des femmes étaient ravissantes et tous les dimanches, après le souper, on tirait dans le parc un feu d'artifice. La reine de ces fêtes était Manuela, fille unique de Ramon Sanchez, une enfant de seize ans au corps de sylphide

[Lire la suite page 49]

LÉGUMES
"Du Dessus du Panier"

. . . pour une soupe qui est BONNE jusqu'au Fond du Bol

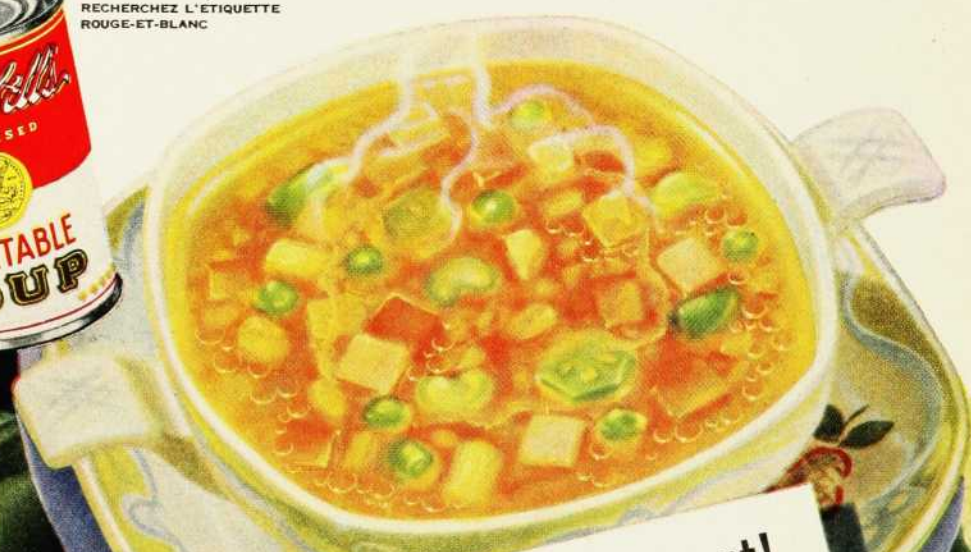
Pensez aux plus beaux légumes que vous ayez jamais vus — dans les jardins, les champs ou les magasins : tomates, blé d'Inde sucré doré, fèves de Lima tendres, petits pois frais, céleri croquant . . . Maintenant représentez-vous ces merveilleux légumes et une foule d'autres — quinze en tout — incorporés dans un bon bouillon de bœuf, d'après une recette domestique exclusive à Campbell's.

Est-il surprenant que l'on redemande de cette copieuse et nourrissante soupe aux légumes — que tout le monde mange avec appétit quand on en sert ? Toutes les femmes disent que la Soupe aux Légumes Campbell's est "presque un repas à elle seule" — gardez-en sous la main pour satisfaire les gros appétits. Le faites-vous ?

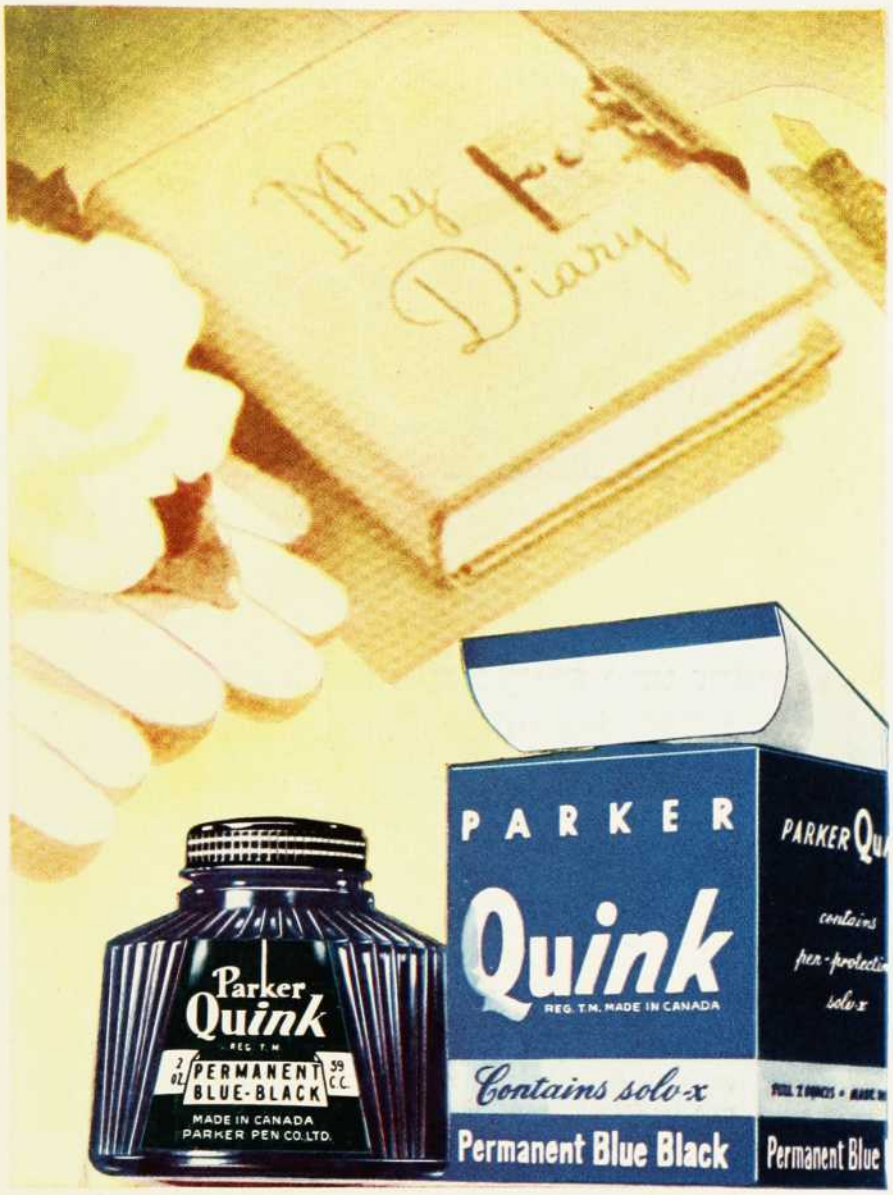
SOUPE AUX LÉGUMES *Campbell's*

Préparée par Campbell's au Canada

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC



. . . et du BOUILLON de BOEUF Nourrissant!



La nouvelle encre étonnante qui évite de fréquentes réparations des stylos!

Le Solv-x dans la Parker *Quink* prévient la corrosion du métal et la désintégration du caoutchouc—met fin au gommage et à l'obstruction!

Vous pouvez obtenir des années additionnelles de service fidèle de votre stylo—vous pouvez prévenir la plupart des pannes de stylo—en adoptant la Parker *Quink* aujourd'hui!

La Parker *Quink* contenant du solv-x protège toutes les marques de stylos de 4 manières importantes:

1. *Elle prévient la corrosion du métal et la désintégration du caoutchouc qui sont toujours causées par des encres très acides.*
2. *Elle met fin à tout gommage et à l'obstruction. Donne un écoulement rapide et uniforme.*
3. *Elle dissout et enlève le sédiment que laissent des encres ordinaires.*
4. *Elle nettoie votre stylo en écrivant—lui évite la nécessité de fréquentes réparations.*

Ne prenez donc pas de chances avec votre stylo. Évitez-lui des pannes et de fréquentes réparations en le remplissant d'encre protectrice—de la remarquable Parker *Quink*. Brillante, coulant facilement et séchant rapidement, la *Quink* ne coûte réellement pas plus cher que des encres ordinaires. Idéale pour plumes d'acier également. Parker Pen Co., Ltd., Toronto, Canada.

* * *

Quink est offerte en quatre couleurs permanentes: Noire, bleue-noire, bleu royal et rouge. Trois couleurs lavables: bleue, verte et violette. Bouteille de quatre onces, 25 cents. Deux onces, 15 cents.

PARKER *Quink*

LA SEULE ENCRE CONTENANT LE SOLV-X

LE COIN DE L'AGRICULTEUR

NOUVELLES RACES DE VOLAILLES

De nouveaux progrès ont été réalisés par la Division de l'Aviculture du Service des fermes expérimentales, dans la création de nouvelles races de volailles en vue de satisfaire des besoins économiques spécifique.s La principale race en voie d'évolution est ce qu'on appelle la "Grande blanche", une race possédant: (a) un plumage blanc pour faciliter l'hybridation en vue d'obtenir un plumage de couleur uniforme ou régulière dans les conditions commerciales; (b) une chair blanche afin que l'oiseau puisse être classé dans la catégorie "de lait" en ce qui concerne la couleur de la peau; (c) un emplumement rapide pour faciliter l'arrachage des plumes et activer la mue, et (d) des œufs blancs pour l'uniformité dans la vente.

Au sujet de cette race désirable, le dernier rapport annuel du ministre fédéral de l'Agriculture déclare que la "Grande blanche", dont le développement est à l'état de synthèse depuis les huit dernières années, a maintenant atteint le stage dans son développement où l'on peut consacrer plus de temps au type du corps et à la couleur de la coquille. Jusqu'ici, les travaux ont été limités surtout à la tâche d'établir la pureté pour la peau et la couleur du plumage.

Les deux autres races de poulets actuellement en cours de développement à la Ferme expérimentale centrale, Ottawa, la "Blanche à large poitrine" et la "Petite blanche" ont progressé davantage vers l'idéal qu'on leur avait désigné. La "Blanche à large poitrine" donnera surtout un oiseau du type à viande, possédant toutefois de bons caractères de ponte. La "Petite blanche" possèdera les caractéristiques suivantes: forte production d'œufs, œufs de grosseur régulière et bon type de corps, pesant environ une livre de moins que celui de la race Leghorn.

•

BAISSE DE LA PRODUCTION DU LAIT L'AN DERNIER

La production du lait au Canada en 1946, qui a baissé d'environ 4 p. 100, par comparaison aux années records 1943-1945, n'a été au total que d'un peu plus de 16,900 millions de livres. La diminution dans la production au regard de 1945 était générale dans toutes les parties du Canada, mais c'est dans l'Ontario qu'elle fut la plus forte. La diminution dans la production globale du lait, jointe au détournement du lait pour le commerce de lait frais, a eu un effet sérieux sur la production de beurre de beurrerie et de fromage Cheddar au cours de l'année. La production de beurre de laiterie et la quantité de lait consommée sur la ferme et nourri aux animaux ont été plus fortes en 1946 qu'en 1945. La quantité de lait disponible pour les fins de concentration en 1946 était plus faible que l'année précédente.

Au cours de 1946, plusieurs changements se sont produits dans la politique du gouvernement et l'industrie laitière au Canada s'en est ressentie. Au début de l'année, le prix maximum du beurre de beurrerie a été augmenté de 4 cents la livre et cela a amené un détournement du lait destiné à la fabrication du fromage, à la fabrication du beurre dans certaines parties du Canada où des fabriques combinées fonctionnaient.

En mai 1946, le Gouvernement fédéral a annoncé que la prime du consommateur de 2 cents la pinte sur le lait frais serait supprimé le 31 mai 1946 et que la prime aux producteurs de 35 ou 55 cents les 100 livres ne serait plus payée après le 30 septembre. On a annoncé en même temps que la réglementation des prix de détail du lait frais serait de nouveau confiée aux agences provinciales à compter du 1er juin. En fait, ces changements signifiaient que le prix du consommateur était majoré de 2 cents la pinte en juin et de nouveau de 1½ à 3 cents en octobre. La plupart des commissions provinciales accordèrent une augmentation de prix aux producteurs en octobre en sus de la prime du producteur, pour les indemniser de l'augmentation du prix de revient. Bien que l'augmentation de 2 cents la pinte en juin n'ait pas enrayé sensiblement la tendance à la hausse des ventes, l'augmentation du prix en octobre a eu un effet remarquable sur la tendance des ventes de lait frais.

La prime aux producteurs sur le lait destiné aux fins de concentration a également été supprimée à la fin de septembre 1946, mais des augmentations correspondantes ont été accordées dans les prix maximums des divers produits concentrés de lait.

•

GREFFE SUR CHARPENTE

On appelle greffe sur charpente la pratique de greffer, ou d'écussonner les arbres fruitiers de façon à garder la plus grande partie de la charpente primitive. Dans ce travail, on n'enlève que le bout des branches, les rameaux latéraux ou mal situés, les dards et les grosses branches qui sont de trop. L'avantage de la greffe sur charpente, c'est que l'arbre perd si peu de sa partie aérienne que les racines ne s'en ressentent pas plus que si on effectuait une forte taille; à la fin de la première saison de végétation, la frondaison est très près de la normale pour l'âge de l'arbre.

D'autre part, les méthodes bien établies de greffage en tête exigent l'émondage de presque tout le sommet de l'arbre, et il faut alors au moins six ans pour que ce sommet reprenne sa forme première. En outre, il s'ensuit souvent un contrecoup sérieux au système de racines, et lorsque les arbres greffés en tête portent effectivement des fruits, les pommes des deux ou trois premières récoltes sont trop grosses et sans valeur, tout comme le fruit produit sur jeune bois à pousse rapide. On trouvera des renseignements complets sur la greffe sur charpente dans le bulletin "Greffe sur charpente des arbres fruitiers", par R.-J. Hilton, de la Station expérimentale de Kentville, N.-E. On obtiendra un exemplaire de ce bulletin sur demande adressée par écrit au Ministère fédéral de l'Agriculture, à Ottawa.

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

EXCELLENTES PERSPECTIVES DU HOCKEY JUNIOR, AU FORUM

Dans le hockey junior, autant que dans tout autre domaine, nous avons besoin d'esprits ouverts, de gérants compétents et honnêtes qui n'ont pas peur du travail, d'éliminer les tares qui sautent aux yeux et parfois les crèvent. Frank Selke, gérant-général du Forum, est l'un de ceux qui a le plus effectué les réformes qui s'imposaient à ce sujet très important. C'est ce que nous déduisons de l'intéressante entrevue que nous accordait, récemment, Camil Des Roches, directeur de la publicité du Forum :

— Mon cher Camil, la Ligue Junior semble devenir très populaire et plus puissante que jamais. Pourrais-tu nous dire quelques mots sur l'œuvre de prédilection de Frank Selke, œuvre qui nous semble une marotte bien défendable ?

— Le hockey junior sera plus populaire que jamais à Montréal l'an prochain car les jeunes auront plus que jamais la chance de faire valoir leurs talents. En effet, le gérant-général du Forum, Frank Selke, qui s'y connaît certes en fait de hockey junior, a laissé entendre, ces jours derniers, qu'il était fort satisfait des progrès enregistrés par le circuit Thérien cette saison, mais qu'il croyait que la ligue Junior serait encore plus puissante, l'an prochain.

— Tout d'abord, on fera venir d'un peu partout, à travers le Dominion, quelques jeunes qui promettent de belle façon et qu'on entend développer ici même, sous les yeux de ceux qui ont en mains la destinée du Canadien de la Ligue Nationale. De plus, les Canadiens s'occuperont d'apporter toute l'aide nécessaire au club St. Mary's de la ligue Junior de Halifax, club qui nous a fourni récemment Dugger McNeil, un joueur de défense, et Bert Hirschfeld, un joueur de centre, deux jeunes que les Canadiens ont placés sur leur liste de réserve, lors d'un récent voyage de Frank Currie, à Halifax. Currie, on le sait, en plus d'être l'instructeur des Canadiens de la ligue Junior, est également l'éclaireur en chef des Canadiens.

— M. Selke nous a appris, de plus, que les Canadiens aideraient également les Canadiens de Winnipeg, club ferme des champions du monde dans l'ouest du Canada. Cette année, le club local n'a pu trop aider le club de Winnipeg, mais on fera l'impossible, l'an prochain, pour permettre à ce club de s'assurer le championnat junior de l'ouest du Canada. Pendant ce temps, grâce aux efforts de tous et chacun ici à Montréal, soit les officiers du Forum et aussi naturellement ceux de la ligue Junior, le hockey junior sera encore de meilleur calibre dans notre métropole et on espère même pouvoir batailler avec plus d'efficacité que jamais contre les champions de l'Ontario dans les éliminatoires de fin de saison.

— Ici au Forum, nous sommes naturellement des plus satisfaits des nombreux succès enregistrés par la ligue Junior cette saison. Les assistances ont augmenté. Elles ne sont pas encore immenses si l'on peut dire, mais elles sont tout de même plus qu'encourageantes. La qualité du jeu fourni est meilleure et tous les clubs de la ligue savent offrir du jeu absolument passable et très excitant. On est aussi fort satisfait du fait qu'on a développé plusieurs jeunes qui devraient porter les couleurs du Tricolore dans quelques années.

— M. Selke, nous le disions ci-dessus, a fait ses preuves dans le hockey junior qui l'a toujours intéressé à un très haut point. Nous dirons de plus pour les amateurs nombreux qui seront intéressés que le gérant-général du Forum a piloté entre autres le Union Jack de Kitchener à la finale de l'O.H.A. trois saisons de suite ; qu'il a aussi piloté le St. Mary's de Toronto à une couple de championnats et qu'il a connu toutes sortes de succès avec le Marlboro Junior, club qui alignait, entre autres, les Charlie Conacher, Red Horner, King Levinsky, Joe Primeau, Ace Bailey et autres, qui furent tous des étoiles dans la ligue Nationale, quelques années plus tard. Le hockey junior peut donc être assuré de ne pas tomber dans l'oubli, au Forum, tant que Frank Selke sera à son poste de gérant-général.

— Avec tout ce boulot tu devras reléguer le baseball dans le tiroir des oubliettes, n'est-ce pas ? Tu vas trouver ça, ennuyeux, vieux !

— Au sujet du baseball, je dois admettre que je m'ennuierai certes durant l'été prochain surtout après avoir cotoyé de si près nos fameux équipiers du Royal dans toutes leurs joutes ici au stade de la rue Delorimier, ainsi qu'à l'étranger durant la saison régulière et dans les éliminatoires à Newark, Syracuse et Louisville, etc. C'est une saison qui m'a laissé toutes sortes de souvenirs des plus plaisants et, chose certaine, même si je ne pourrai suivre les Royaux à titre de chroniqueur de baseball la saison prochaine, je serai sûrement un de leurs plus chauds partisans. Je n'ai aucunement l'intention de divorcer le baseball, même si je suis devenu ce qu'on appelle, en langage sportif, un "homme de hockey" et je m'intéresserai toujours hautement à ce beau sport qu'est le sport national américain. Je souhaite que les Royaux s'assurent les honneurs de la petite série mondiale une fois de plus en 1947, ce qui serait un magnifique honneur pour notre ville, encore une fois, puisque nos Canadiens, j'en suis sûr, remporteront à nouveau le championnat de la ligue Nationale et la coupe Stanley.

CHOSES ET AUTRES

■ Paul Calvert, qui a connu une brillante saison à La Havane, jouant pour le club Marianao, cet hiver, lancera ses balles rapides sur les monticules de la Ligue du Mexique, l'été prochain, si les frères Pasquel lui versent un salaire de $6,000. Les sportsmen millionnaires de Mexico lui ont offert $5,000 pour la prochaine saison... Paul lui-même attribue ses succès à notre Roland Gladu avec qui il demeure, depuis décembre dernier. Les précieux conseils du fameux frappeur gaucher lui furent d'une aide illimitée.

■ Les spéculateurs des billets de hockey font moins florès qu'hier, mais ils ne sont pas complètement mis à la raison. Plusieurs de ces parasites voltigent encore de branches en branches pour dépouiller des amateurs de hockey, à qui il est impossible de se procurer des billets de saison. Pourtant, Frank Selke, gérant-général du Forum, fait son possible pour exterminer ces gens dont le cœur n'est pas rempli de sollicitude, mais il ne peut tout faire seul, en un jour. Il trouvera le bon moyen de mettre fin à ces abus, l'an prochain.

■ Réponses à M. J.-C. Latraverse, Montréal :

1° Oui, monsieur, c'est au cours d'une série de la Coupe Stanley que la plus longue joute du hockey majeur fut disputée. Le 24 mars 1936, au Forum, les Maroons et les Red Wings de Détroit bataillaient ferme jusqu'à 2 h. 25 a.m., le 25 mars, avec le compte de 0 à 0. C'est alors que Mud Bruneteau, du Détroit, compta le but décisif sur une passe de Hector Kilrea, à la sixième période supplémentaire. Les joueurs ont combattu durant 176 minutes, 30 secondes.

2° Les Canadiens gagneront la Coupe Stanley pour la sixième fois, en avril. Jusqu'ici, ils l'ont gagnée le plus grand nombre de fois, soit 5. Elle fut gagnée 18 fois par un club de Montréal.

3° C'est dans la série de 1927 que Billy Coutu fut banni des cadres du hockey majeur, à la suite d'une attaque sur l'arbitre Jerry Laflamme, après une joute, à Ottawa. Coutu, ancien joueur de défense du Canada, était alors l'un des arrière-gardes des Bruins de Boston.

4° Les Canadiens gagnèrent huit joutes consécutives des séries de 1944, après avoir subi une défaite à la première joute. Maurice Richard compta 12 buts, 5 assistances, soit un point de moins que Toe Blake qui a 18 points. Richard compta 5 buts en une joute, contre Toronto que les Canadiens vainquirent au pointage de 5 à 1.

5° Au cours d'une série de la Coupe Stanley, celle de 1905 a connu le record suivant :

Un club du Yukon lança un défi pour la possession du fameux trophée... Le défi fut accepté et les joueurs se rassemblèrent à Dawson, à 1,200 milles d'Ottawa pour faire le long et pénible voyage par chiens, bateau et chemin de fer... Finalement, les aspirants arrivèrent dans la capitale canadienne pour être opposés aux fameux Silver Seven d'Ottawa... Ils furent battus par 9 à 2, dans la première joute et ils furent écrasés par 23 à 2, dans la seconde... C'est dans cette 2e partie que Frank "One Eye" McGee compta 14 fois, dont 8 fois consécutives, en quelques secondes seulement. Et l'on parle du tour du chapeau d'aujourd'hui !

CAMIL DES ROCHES se plaît énormément dans ses nouvelles fonctions de directeur de la publicité du Forum. D'un commerce agréable, notre confrère de la rédaction sportive satisfait tous ceux qui le coudoient quotidiennement. ***Photo R. St-Jean, 6415, des Erables.***

LA BAGUE DÉNONCIATRICE

[*Suite de la page* 9]

Mais on frappa à la porte.

— Entrez ! cria l'inspecteur.

Un tout petit homme, mal vêtu et mal coiffé, fit son apparition. Sans souffler mot, il alla s'asseoir en face du chef de la Sûreté.

— Mais qui êtes-vous ? demanda celui-ci.

Le nouveau venu éclata de rire.

— Ça, c'est bon ! de s'écrier l'inspecteur et Lauzière.

Il s'agissait du sergent-détective Albert Laforce, qui avait reçu pour mission de surveiller la maison qu'occupait Mme Dubord. De crainte d'être vu trop souvent dans ces parages, il avait jugé à propos de se déguiser différemment chaque jour.

— Tu ne pouvais pas choisir un meilleur déguisement, dit M. Dulac. Mes félicitations. Franchement, si tu n'avais pas ri, je ne t'aurais jamais reconnu.

— Et moi de même, d'ajouter Lauzière. Mais as-tu du nouveau, Laforce ?

— Du nouveau ? Voici.

Et le détective Laforce montra à ses chefs une splendide bague en or, sertie de diamants.

— Oh, oh ! s'écria l'inspecteur. Et où as-tu pêché cela ?

— C'est bien simple, relata Laforce. Cet après-midi, comme je le fais tous les jours depuis deux semaines, je me promenais devant la demeure de la victime. Soudain, j'en vis sortir deux personnes : les deux domestiques. Je les suis. Ils se doutent si peu de ma présence que ni l'un ni l'autre ne tourne la tête une seule fois. Finalement, ils entrent chez un regrattier, rue Craig. Je traverse la rue pour tenter de voir ce qui se passe dans la boutique. Malheureusement, il y a tellement d'objets dans la vitrine que je ne puis voir à l'intérieur. Il ne me reste donc qu'à attendre. Quelques minutes plus tard, je vois sortir l'homme et la femme. Ils disparaissent, puis j'entre chez le regrattier. Celui-ci est encore tout absorbé dans l'examen de cette bague.

— Un beau bijou, que je lui dis.

Il me regarde tout surpris, et je dois m'identifier.

— On vient de me vendre cette bague, me dit-il. Un vrai bargain.

— Bargain ou non, que je reprends, il me faut cette bague. J'ai toute raison de croire qu'elle appartenait à une veuve trouvée assassinée, il y a deux semaines.

Vous auriez dû voir la figure du regrattier. Ce n'était plus une bague mais bien du feu qu'il tenait dans sa main. Il ne savait que faire.

— Ne vous en faites pas, que je lui dis pour le rassurer ; mais je vous prierais de me confier ce bijou.

« Et voilà comment, messieurs, j'ai eu cette bague. »

— Beau travail, Laforce, dit l'inspecteur. Notre enquête prend une belle tournure. Qu'en penses-tu, Lauzière ?

— Je vous l'ai dit, il y a quelques heures, inspecteur : il ne faut pas s'en faire. Maintenant, quelles nouvelles nous apportera Laurent ? En attendant, je me sauve ; il est déjà près de six heures, et j'ai un rendez-vous à sept...

— Blonde ou brune, Lauzière ?

— Brune, inspecteur. A demain.

Et le capitaine-détective sortit en trombe du bureau, car il devait passer chez le barbier avant de se rendre au Café de la Gare. Heureusement, Charlie — son barbier de toujours — était libre. Pour une fois, c'est en vain que l'artiste du rasoir voulut entamer une conversation. Lauzière n'était pas seulement pressé, il était intrigué.

De son côté, une fois seul, l'inspecteur Dulac passait en revue les événements de la journée. Quant au détective Laforce, il était allé manger en vitesse avant de retourner prendre son poste devant la maison du crime.

— Comment se fait-il, pensait l'inspecteur, que rien ne se soit produit pendant deux semaines et que, soudain, l'enquête aille si bon train. Quel rôle a bien pu jouer le neveu ? Et les domestiques ?

L'inspecteur ouvrit un tiroir et en sortit un dossier intitulé : « Meurtre de Madame (veuve) Jacques Dubord ». Il relut d'abord un premier rapport du Dr Jean Lafond, médecin-légiste.

« ... Le meurtrier, avait écrit le médecin, se trouvait à très faible distance de la victime, lorsqu'il l'a tuée. C'est à peine si Mme Dubord était éloignée de lui de quatre à cinq pieds, en vue, soit de le faire passer au salon, soit d'aller chercher quelque chose dans une autre pièce. L'assassin — car il y a tout lieu de croire qu'une seule personne commit le crime — s'assura que le coup avait bien porté ; en effet, on a pu relever des traces de ses souliers à quelques pouces du cadavre. Ensuite, pas la moindre trace, ce qui porte à croire que le meurtrier mit alors un linge quelconque sous ses semelles. S'il a agi ainsi, c'est qu'il avait probablement à se rendre dans une autre partie de la maison. Enfin, il était évident qu'une bague que la victime portait à l'annulaire de la main gauche, avait disparu. Ce qui indique que Mme Dubord portait cette bague au moment du crime, c'est que celle-ci laissa une marque profonde dans le doigt, ce qui n'arrive pas lorsqu'une bague n'est portée que de temps à autre... »

— Et maintenant, se dit l'inspecteur, que nous ont dit les domestiques, ce bon monsieur et cette bonne madame Delfontaine, lorsque nous les avons interrogés ? Ah ! voici :

« Dulac : Vous étiez depuis longtemps à l'emploi de la victime ?

« Mme Delfontaine : Depuis quatorze ans, monsieur le juge...

« Dulac : Je ne suis pas un juge, mais un détective.

« Mme Delfontaine : Pardon, monsieur le détective. Je disais donc : depuis quatorze ans. Mon mari conduisait la voiture de madame et s'occupait du chauffage, de l'entretien extérieur de la maison, etc. Quant à moi, je vaquais aux soins du ménage et je faisais la cuisine.

« Dulac : Votre maîtresse était bonne pour vous ?

« Très bonne, monsieur... le détective. Je peux même dire qu'elle nous gâtait. Elle avait bien de petites sautes d'humeur, depuis la mort de monsieur, il y a cinq ans, mais elle ne s'en montrait que meilleure par la suite, comme si elle eût voulu se faire pardonner.

« Dulac : Et le jour du crime, où étiez-vous ?

« Mme Delfontaine : A Saint-Gabriel de Brandon. Une tante de mon mari était morte, et madame nous avait permis d'aller assister aux funérailles. Si nous avions su qu'un tel malheur arriverait...

« Dulac : La victime laisse de nombreux parents, je suppose ?

« Mme Delfontaine : Que je sache, madame n'avait aucune parenté, sauf un neveu, M. Jérôme Dubord, qui venait lui rendre visite assez souvent. C'est un bien gentil garçon, mais...

« Dulac : Mais quoi ?

« Mme Delfontaine : Je ne voudrais rien dire de mal contre lui, monsieur... le détective, mais... c'est un léger. A maintes reprises, madame lui avait demandé de faire un homme de lui, mais il répondait toujours : « Bah ! il faut bien que jeunesse se passe... » Au fond, c'est pas un mauvais garçon, vous savez.

« Dulac : Vous n'avez jamais été témoin de querelles entre la victime et son neveu ?

(L'inspecteur se rappela que la brave femme avait alors hésité longuement avant de répondre.)

« Mme Delfontaine : Des querelles ? Non. Comme je vous l'ai dit, madame lui faisait des reproches de temps à autre, mais il finissait toujours par obtenir ce qu'il désirait.

« Dulac : Et que désirait-il ?

« Mme Delfontaine : De l'argent, bien entendu.

« Dulac : Et ce neveu, où est-il, en ce moment ?

« Mme Delfontaine : Je l'ignore. Mon mari s'est rendu à son appartement, rue Mackay, mais pas de réponse. La concierge lui a dit qu'elle avait vu monsieur Jérôme, quelques jours plus tôt, mais qu'elle ne l'avait pas revu depuis.

« Dulac : Auriez-vous quelque chose à ajouter, Mme Delfontaine ?

« Mme Delfontaine : Pas pour le moment, monsieur le détective... Mais si vous avez besoin de moi ou de mon mari...

« Dulac : Je vous remercie... »

Telle avait été la déposition de Mme Delfontaine. D'autre part, M. Delfontaine n'avait fait que corroborer, en tous points, les dires de sa femme.

— La partie ne sera pas facile, conclut l'inspecteur ; mais il y a progrès.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	7	3	8	2	6	4	8	3	7	5	2	6	8	3	5
A	U	U	U	O	U	D	N	N	N	M	N	N	E	E	E
5	8	3	6	4	7	6	2	5	8	3	6	4	5	8	3
L	P	S	B	E	G	O	V	I	R	E	N	L	O	O	M
8	3	5	2	6	4	7	3	5	4	6	2	7	5	3	7
M	A	R	O	H	A	R	I	A	J	E	U	A	T	N	N
8	5	3	6	4	7	3	6	2	5	4	5	3	7	5	4
O	I	E	U	O	D	B	R	S	O	I	N	I	P	I	E
6	3	5	2	6	4	8	3	5	4	6	2	7	5	3	7
I	E	N	A	N	A	T	N	A	U	E	I	R	T	R	O
7	5	3	6	4	7	3	6	2	5	8	4	6	3	5	4
J	T	E	S	F	E	M	P	D	E	I	O	E	P	N	Y
3	8	4	2	5	6	3	7	5	2	6	3	8	2	5	4
L	O	E	E	D	R	I	T	U	R	E	E	N	A	E	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

LA "BLONDE" VOYAGE

Le capitaine-détective Lauzière arriva au Café de la Gare à sept heures précises. Sa petite amie, la téléphoniste, avait déjà pris place à une table, tout près d'une fenêtre donnant sur la rue.

— Pour une fois, lui dit-elle, tu n'es pas en retard. Si tu continues à t'améliorer de la sorte, je vais finir par accepter de devenir ta femme.

— Prends bien garde, ma chère, car si tu tardes trop, je peux très bien retirer ma demande.

Mais la jolie téléphoniste — Mlle Lucile Lupien — ne le crut pas sans doute, car elle éclata de rire.

— Je te connais trop maintenant, mon vieux Frédéric, reprit-elle. Ça fait au moins trois ans que tu me demandes en mariage et, jusqu'ici, j'ai toujours dit non. Et tu sais pourquoi. Si jamais je me marie, ce sera avec un homme qui sera avec moi le soir et les fins de semaine. Ce n'est pas un jonc que je veux, c'est un homme. Comprends-tu ? Cesse de passer ton temps à aller dans tel restaurant pour surveiller ceci ou cela, ou dans tel club pour rencontrer celui-ci ou celui-là, et je deviendrai ta femme.

— Ce soir, chérie, je suis tout à toi.

— Ce que c'est gentil de ta part... C'est si gentil que je m'empresse de commander un cocktail.

Hélas ! Lauzière avait trop parlé.

Au même moment, en effet, un homme venait cogner dans la glace vis-à-vis de laquelle se trouvaient Lauzière et sa future (?). Le détective regarda l'individu et, bien que celui-ci fût déguisé, il reconnut en lui le sergent-détective Laurent.

— Un instant, chérie, dit Lauzière, je crois que Laurent veut me parler. Je reviens tout de suite.

Mlle Lupien poussa un soupir.

— C'était trop beau, Frédéric. Mais reviens vite, sans quoi c'est fini entre nous. Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, je comprends... Mais ne t'en fais pas : je ne vais m'absenter que trois minutes.

Et Lauzière sortit du restaurant. Laurent, à sa vue, se dirigea vers une petite ruelle où son chef le suivit.

— Que se passe-t-il, Laurent ?

— Il se passe que Jérôme Dubord et sa « blonde » sont dans la gare. Je les ai suivis jusqu'au guichet et je l'ai entendu, lui, qui demandait un billet, aller et retour, pour Sainte-Marguerite. Mais, comme j'arrivais ici, je vous

ai vu entrer dans le restaurant et j'ai pensé à vous prévenir...

— Et où sont-ils en ce moment ?

— Ils causent tout bonnement, en attendant le départ du train. Que dois-faire ?

— C'est bien simple : tu vas prendre le train, toi aussi, et je vais suivre la jeune fille. Il est indispensable que nous sachions ce qu'il va faire à Sainte-Marguerite.

— N'oublie pas de prévenir ma femme que je ne rentrerai pas à la maison, ce soir. Ce qu'elle va en faire une tête...

— Compte sur moi, mon vieux. Et ne t'en fais pas... Si tu prévois qu'il te faudra passer quelques jours dans les Laurentides, envoie-moi un rapport dès demain.

Les deux limiers se séparèrent, l'un pour retourner au café et l'autre pour aller se procurer un billet Montréal-Sainte-Marguerite-Montréal. Laurent retrouva le jeune Dubord et sa compagne en train de causer. Mlle Lupien, qui en était à son troisième cocktail, commençait à manifester de l'impatience. Aussi fit-elle part de son désappointement, en apprenant que Lauzière devait se remettre au travail. Mais elle comprit toute l'importance de cette chasse.

— Crois-tu vraiment qu'ils sont mêlés à cette affaire ? demanda-t-elle.

— C'est bien difficile à dire encore, répliqua-t-il ; mais il n'y a pas de chance à prendre...

— Puis-je t'accompagner, Frédéric ?

— Certainement... Je règle l'addition, et nous partons.

Pendant ce temps, Laurent surveillait ses « oiseaux », tout en ayant l'air de lire un journal du soir. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand on annonça le départ du train, de voir la « blonde » monter dans le dernier wagon.

— Ça se complique, pensa-t-il ; maintenant, c'est une femme que je file... Si Lauzière peut penser à se cacher.

Mais Laurent n'avait pas le temps d'aller prévenir son chef ; il sauta donc dans le même wagon que la jeune fille.

Le capitaine-détective Lauzière et Mlle Lupien, qui étaient sur le trottoir, attendant le retour de la compagne de Jérôme Dubord, commençaient à trouver le temps long.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien faire ? de dire le détective. C'est ça, les adieux.

Au même moment, il s'entendit appeler par son nom. Il se tourna et se trouva devant Jérôme Dubord.

— Bonsoir, M. Lauzière, dit celui-ci. C'est un dur métier que le vôtre, n'est-ce pas ?

Et le jeune homme s'éloigna, laissant le détective et sa compagne tout penauds.

— C'est ça, ta jolie blonde, mon cher Frédéric... Et dire que je voulais t'accompagner pour la voir.

— Pas un mot, Lucile. La joute devient serrée. Ah ! si Laurent avait pu me prévenir.

Jérôme Dubord, une fois au volant de son auto, lança un dernier regard dans la direction du détective et de son amie, puis démarra.

— L'oiseau s'envole, dit Mlle Lupien.

— Tu devrais dire : l'un des oiseaux, car l'autre est bien surveillé. Vaut mieux rentrer au café, ma chère. A demain les choses sérieuses !

— C'est malheureux que ça tourne ainsi, souligna la jeune fille, avec un sourire malicieux.

— Et pourrais-je savoir pourquoi ?

— Bien... il n'est pas mal du tout, ce M. Dubord...

— Tu aurais aimé que je te présente, sans doute ?

— Qui sait ? Après tout, tu as bien envoyé Laurent avec son amie, sa fiancée peut-être.

Ce fut au tour de Lauzière de commander les cocktails.

LA BAGUE IDENTIFIEE

Mais l'inspecteur Dulac avait bel et bien décidé de ne rien remettre au lendemain, lui. « Il faut battre le fer quand il est chaud », se plaisait-il à répéter. Aussi était-il confortablement assis dans l'appartement de Jérôme Dubord quand celui-ci, accompagné d'un grand aigrefin, rentra chez lui. Il était tout près de minuit et l'inspecteur, bien qu'il fût doué d'une patience remarquable, regardait souvent sa montre.

Le jeune Dubord ne dissimula pas sa surprise de se trouver en présence du chef de la Sûreté, mais il se montra fort poli, et même charmant.

— Vous ne pensiez pas me revoir si tôt ? demanda l'inspecteur.

— Vous êtes toujours le bienvenu, répondit Dubord. Permettez-moi de vous présenter un copain, M. Gérald Halaise.

— Enchanté, reprit l'inspecteur, en tendant la main à M. Halaise. Il me semble vous avoir déjà vu quelque part ?

— Il y a une heure tout au plus, dit le nouveau venu. Je me trouvais sur le trottoir, en face de la conciergerie, lorsque vous êtes arrivé ici...

— C'est bien ça...

Mais M. Halaise s'empressa de reprendre la parole.

— Vous avez sans doute à causer seul à seul, dit-il. Je vais donc m'esquiver afin...

— Vous êtes trop aimable, d'interrompre l'inspecteur Dulac, qui avait maintenant hâte d'en finir pour rentrer chez lui. En effet, poursuivit-il, j'aimerais à m'entretenir pendant quelques minutes avec M. Dubord.

M. Halaise sourit et sortit aussitôt.

— Pas bête, ce garçon, pensa le policier. Puis, s'adressant au jeune Dubord :

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas, si je me suis introduit ainsi dans votre appartement, mais il m'aurait été impossible d'aller me coucher sans savoir à quoi m'en tenir à ce sujet.

Et, ce disant, il montrait au jeune homme la bague que les domestiques de la victime avaient vendue au regrattier.

Le neveu blêmit, mais dissimula assez bien sa surprise.

— Comment ce bijou se trouve-t-il en votre possession ? demanda-t-il.

— Vous le reconnaissez ?

— Si je le reconnais ! Mais c'est la bague — la seule d'ailleurs — que ma tante portait depuis son mariage. Elle devait la porter lorsqu'elle fut assassinée...

— Chose étrange, nous l'avons trouvée chez un regrattier, rue Craig. Cela vous surprend ?

— Je passe de surprise en surprise... Qui a bien pu faire cela ?

— Sans doute une personne qui avait besoin d'argent... Ou les domestiques ?

— Les domestiques ? Jamais.

Et Jérôme Dubord quitta son siège, comme quelqu'un qui veut mettre fin à un entretien.

— Un verre de whisky, inspecteur ?

— Ce n'est pas de refus, M. Dubord. J'ai tellement travaillé et surtout pensé, aujourd'hui, que ça devrait me faire du bien. Pensez donc ! Ce n'est qu'aujourd'hui, grâce à vous, que la lumière a commencé de se faire sur la mort tragique de votre tante. Si l'on a volé cette bague, il se peut qu'on ait pris autre chose... Il y a donc lieu de croire que le vol fut le mobile du crime...

Silence...

Jérôme Dubord versait le whisky dans les verres, mais à quoi pensait-il ?

Alors, J'habiterai la Californie ...Avec Toi

Au Théâtre de Pasadena nous avons vu "l'amour représenté". Mais *"Ceci... ah, c'est le vrai ! Que tes douces mains m'enchantent !"* as-tu dit... Elle a les mains si douces ! Comme les vedettes de Hollywood, elle emploie la Lotion Jergens.

Une Orangerie en Fleur. *"Fleurs de mariée,"* dis-tu. *"Eh bien, ma chérie ? Puis-je tenir ces douces mains pour la vie ?"* Oh, oui, chéri. Et je me fierai à Jergens pour conserver leur douceur.

Les femmes les plus fines confient leurs mains à la Lotion Jergens.*

Et vous ? Vos mains deviennent plus exquises avec Jergens, meilleure encore depuis les recherches de guerre. Cette Lotion d'après-guerre protège aussi plus longtemps contre la vilaine rêcheur et les gerçures.

Et savez-vous ? Deux ingrédients de Jergens agissent si féeriquement que bien des docteurs s'en servent.

Le premier essai adoucit déjà les gerçures. Est encore 10c à $1.00. Rien de gras. Ne colle pas.

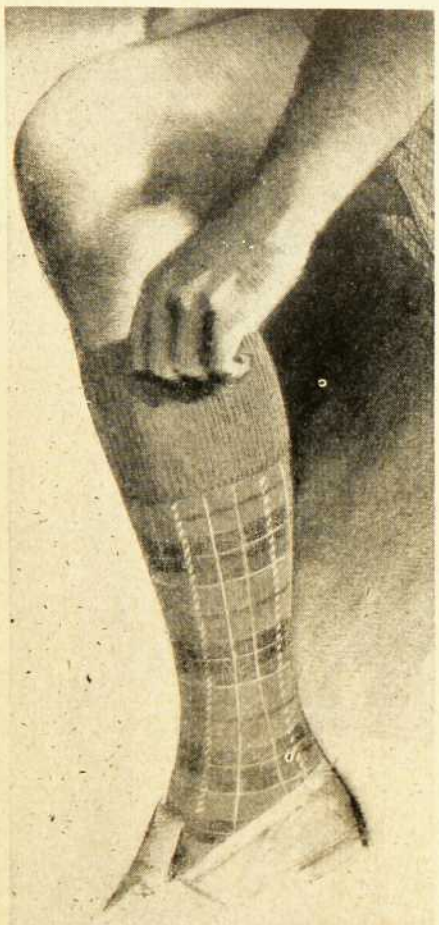
*Voyez à quel point les jolies femmes préfèrent la Lotion Jergens pour les mains :

7 sur 8 Vedettes de Hollywood emploient Jergens, près de 5 sur 6 Modèles à New-York préfèrent Jergens.

Pour les Mains les plus Douces et Adorables, prenez la

LOTION JERGENS

(Fabrication Canadienne)



Possession magnifique

Chaudes, durables, confortables. Couleurs brillantes et patrons convenables. Demandez à l'homme qui a une paire de chaussettes Monarch-Knit s'il ne les considère pas comme une possession magnifique! Recherchez l'étiquette Monarch-Knit. Elle identifie la qualité supérieure . . . à première vue.

Pure flatterie

Les bas entièrement diminués Monarch sont renommés par leur belle qualité . . . et la manière dont ils flattent la jambe. Choisissez-les . . . si vous aimez le beau!

De qualité célèbre—De style prééminent

Monarch-Knit

THE MONARCH KNITTING COMPANY LIMITED

DUNNVILLE, ONTARIO

Soudain, il s'aperçut qu'il avait rempli un verre aux trois-quarts. Il se mit à rire nerveusement.

— Ce que c'est bête, dit-il. Après tout, ce n'est pas de l'eau que je sers.

Le chef de la Sûreté crut bon de rire lui aussi, mais ne souffla mot. Il sentait que le jeune homme avait quelque chose à lui confier, mais que le moment n'était pas encore venu. Il accepta le verre qu'il lui offrit et, lentement, le porta à ses lèvres.

— Très bon whisky, dit-il. Vous êtes chanceux de pouvoir vous procurer cette boisson . . .

— Je l'ai achetée tout près d'ici, à un débit de la Commission des Liqueurs. Ma chance, c'est que je connais le gérant de l'établissement.

Autre silence . . .

— Si vous n'êtes pas trop occupé demain, demanda finalement l'inspecteur, seriez-vous assez bon de venir avec moi visiter la demeure de votre tante ? Peut-être pourrez-vous me dire si l'on a volé autre chose ?

— Avec plaisir, inspecteur. Je suis à votre entière disposition. A quelle heure comptez-vous y aller ?

— Vers les dix heures trente . . . Si cela vous convient ?

— Très bien, je serai à votre bureau vers les dix heures.

Le policier finit de boire son verre et se leva.

— A propos, dit-il, en gagnant la porte de l'appartement, seriez-vous intéressé à savoir si nous connaissons la ou les personnes qui ont vendu la bague de votre tante au regrattier ?

— Est-il nécessaire que je sache ? Après tout, c'est votre enquête, et non la mienne. Si vous avez vos soucis, veuillez croire que j'ai aussi les miens. A demain, inspecteur.

— A demain.

M. Dulac se coiffa et sortit. Au fond, il espérait que le jeune homme le rappellerait, mais il n'en fut rien. Jérôme Dubord avait des soucis ; il l'avait avoué lui-même.

Mais quels étaient ces soucis ?

Le lendemain matin, dès huit heures trente, le chef de la Sûreté entrait dans son bureau, les journaux du matin dans ses mains. Comme d'habitude, il les lut l'un après l'autre et, à sa grande joie, ne découvrit aucun article relatif au meurtre de Mme Dubord.

— Enfin, dit-il, vont-ils nous f . . . la paix pour de bon ?

Puis il fit venir son secrétaire et lui demanda de lui envoyer le capitaine-détective Lauzière dès que celui-ci arriverait.

— En même temps, ajouta-t-il, serais-tu assez bon de demander au service des dossiers criminels si nous avons quelque chose au sujet d'un certain Gérald Halaise.

Le secrétaire avait à peine disparu que le détective Lauzière se présentait à son chef.

— Vous m'avez fait demander, inspecteur ?

— Bravo, Lauzière, je m'aperçois que ton rendez-vous d'hier soir ne t'a pas empêché d'arriver au bureau à l'heure.

Et il se mit à rire de bon cœur, voyant que l'autre le prenait au sérieux.

— Bon, à l'œuvre maintenant, reprit-il. Pour ma part, je tiens à te prévenir que ce matin, à dix heures trente, je me rends à la demeure de Mme Dubord en compagnie de son neveu. J'ai pensé qu'il te plairait de nous accompagner.

— Je vous accompagnerai, et avec plaisir. Mais, pour le moment, je veux vous dire que je viens de recevoir un télégramme chiffré de la part du sergent-détective Laurent.

— Un télégramme chiffré ! Et pourquoi ?

— C'est bien simple : Laurent est rendu à Sainte-Marguerite et . . .

— Laurent à Sainte-Marguerite ! Mais quel idiot l'a envoyé là ?

— Moi-même, inspecteur.

Et Lauzière relata en détail tout ce qui s'était passé, la veille au soir, à la gare.

— Mais c'est très bien cela, reprit le chef de la Sûreté. Tu en prendras encore des rendez-vous . . . Mais que dit Laurent ?

— Il me dit que la « blonde » de Dubord — son nom serait Thérèse Harnois — n'était pas sitôt arrivée à son hôtel, à Sainte Marguerite, qu'on lui a remis un télégramme signé : « Jérôme », et se lisait comme suit : « Attention STOP Température plus chaude STOP Baisers ». Et c'est tout.

— Et que voudrait dire ce télégramme, selon toi ?

— Voilà. Le jeune Dubord m'a vu, à la sortie de la gare, comme il venait d'y conduire son amie. Il se peut qu'il craigne d'être suivi.

— Et il n'a pas tort . . . C'est tout ce que dit Laurent ?

— Il ajouta que Dubord, au cours de la journée d'hier, s'est rendu aux endroits suivants : il est retourné chez le notaire de la victime ; il s'est arrêté à une maison de jeu et à une succursale de la Banque des Epargnants.

— Et la jolie blonde, comme tu dis, l'escorta à chaque place ?

— Oui, sauf à la maison de jeu. Il est sorti de là avec un jeune homme.

Au même moment, le téléphone sonna. L'inspecteur Dulac décrocha.

— Ici, inspecteur Dulac.

— . . .

— Pourquoi pas ? Nous vous attendons.

Et il raccrocha.

— Nous allons être quatre, Lauzière.

— Comment quatre ?

— Eh oui, car Jérôme Dubord ne vient pas seul. Il sera accompagné de Gérard Halaise, » un de ses meilleurs amis », a-t-il souligné.

— Gérald Halaise . . . Gérald Halaise . . . C'est la première fois que j'entends ce nom, dit le détective Lauzière, se parlant à lui-même.

— Moi de même, reprit l'inspecteur, mais je n'ai pas pris de chance. J'ai déjà demandé à Jean de s'enquérir auprès de notre service des dossiers criminels au sujet de ce jeune homme.

— Vous le connaissez donc, ce Halaise ?

— Si, je l'ai rencontré, hier soir, à l'appartement de Dubord.

— Ah ! ah ! inspecteur, c'est ainsi que je vous surprends à travailler après les heures . . .

— Attention, on frappe !

L'inspecteur et son aide étaient tous deux debout, semblant fort intéressés à la lecture d'un compte-rendu de la session d'Ottawa, lorsque Jérôme Dubord et Gérald Halaise entrèrent dans le bureau. Les deux jeunes gens tendirent la main à l'inspecteur et celui-ci présenta M. Halaise au détective Lauzière.

— Ainsi, reprit l'inspecteur, en regardant l'ami du jeune Dubord, vous êtes intéressé à visiter la maison du crime ?

— Je ne sais trop pourquoi, répondit M. Halaise, mais c'est sans doute par curiosité. C'est la première fois qu'une telle occasion se présente à moi. Aussi ai-je demandé à mon ami Jérôme de l'accompagner.

— Mais vous êtes le bienvenu, répliqua le détective Lauzière. Il se peut que vous soyez fort utile pour la reconstitution du drame . . . N'est-ce pas, inspecteur ?

Et chacun rit de bon cœur.

De nouveau la porte du bureau s'ouvrit et, cette fois, le secrétaire du chef de la Sûreté entra.

— Excusez-moi, dit-il, mais on me prie de vous remettre ce message.

L'inspecteur lut la note et sourit.

— Bon, partons, si vous le voulez bien, dit-il.

LE MEURTRIER REVIENT . . .

Quelques minutes plus tard, la voiture de l'inspecteur Dulac s'arrêtait devant la luxueuse demeure qu'occupait Mme Dubord. Les quatre hommes en descendirent, mais le capitaine-détective Lauzière n'entra pas tout de suite dans la maison.

— Vous m'excuserez, messieurs, dit-il ; mais j'ai oublié mes cigarettes. Je vous suis dans quelques minutes.

En fait, le policier n'était pas à la recherche de cigarettes, car il ne fumait que la pipe. Il traversa la rue et s'engagea dans une autre, sachant que le sergent-détective Laforce ne manquerait pas de le suivre. Ce qui arriva.

— Quoi de nouveau, Laforce ? demanda-t-il.

— Rien de bien spécial, capitaine, si ce n'est que j'ai déjà vu l'un des jeunes gens qui vous accompagnent.

— Et lequel ?

— Celui qui porte un complet brun et un chapeau de même couleur.

— Oh ! oh ! M. Dubord. Et que faisait-il dans ces parages ?

— Il se promenait devant la maison de la morte, comme s'il s'était attendu à en voir sortir quelqu'un. Puis, il disparaissait.

— C'est tout ?

— C'est tout, capitaine.

Les deux hommes se séparèrent.

Quand le détective Lauzière entra dans la maison, il trouva son chef et les deux jeunes gens en train de causer avec les domestiques. M. et Mme Delfontaine relataient de nouveau comment ils avaient découvert le cadavre de la victime.

— Il gisait sur le parquet, les pieds dans la direction de cette porte, expliqua M. Delfontaine, en indiquant la porte du salon.

— La balle vint de derrière, ajouta le détective Lauzière. La victime s'écrasa sur ses genoux, puis tomba sur le dos.

— Le meurtrier se trouvait donc dans le vestibule ou tout près ? s'enquit Jérôme Dubord.

— C'est du moins ce que nous pensons, reprit le capitaine-détective.

— Le meurtrier n'eut donc qu'à rouvrir la porte donnant sur la rue et à s'enfuir, hasarda Gérald Halaise. Ainsi, pas de traces.

— Il faudrait reconstituer le drame pour bien se rendre compte si tout s'est produit comme nous pensons, suggéra l'inspecteur Dulac. M. Halaise, comme vous avez bien voulu nous accompagner, vous allez personnifier l'assassin.

Jérôme Dubord regarda aussitôt son compagnon.

— Beau rôle, n'est-ce pas, Gérald ? dit-il.

Mais Gérald Halaise, sérieux, se contenta de répondre :

— Si je puis être de quelque utilité, c'est avec plaisir que je vais m'improviser assassin.

— Moi, reprit l'inspecteur, je vais faire la victime. Quant à vous, je veux dire M. et Mme Delfontaine, M. Dubord et toi-même, Lauzière, vous allez être témoins. Ainsi vous pourrez vous assurer si le crime a pu se commettre comme nous l'imaginons . . . M. Halaise, si vous le voulez bien, vous allez sortir sur le perron et sonner.

Le chef de la Sûreté s'était lui-même à peine retiré dans le salon quand la cloche sonna. Il s'avança vers la porte et, après avoir prévenu Lauzière de tirer un coup de feu au moment opportun, il l'ouvrit.

— Vous êtes monsieur ? demanda-t-il.

— Gérald . . . Halaise, un ami de votre neveu.

— Vous désirez me parler ?

— Oui, madame.

— Entrez donc, alors.

Et l'inspecteur fit volte-face pour gagner le salon. Comme il allait franchir le seuil de la porte, Lauzière tira un coup de revolver en l'air. Chacun sursauta, sauf Halaise qui courut vers l'inspecteur, comme celui-ci, après s'être plié les genoux, s'écrasait sur le parquet, en ayant soin de laisser tomber sa main gauche sur sa poitrine. Halaise se pencha sur l'inspecteur et s'arrêta.

— Qu'alliez-vous faire ? lui demanda le chef de la Sûreté.

M. et Mme Delfontaine se regardèrent. Ils venaient de reconnaître la bague à l'annulaire de la main gauche de M. Dulac. Le détective Lauzière surveillait le jeune Dubord, dont les yeux étaient rivés sur Halaise. Celui-ci, les yeux écarquillés, semblait hypnotisé.

— Jolie bague, n'est-ce pas, M. Harnois ? reprit l'inspecteur.

Halaise, dit Harnois, se releva aussitôt, et, sautant sur Jérôme Dubord, le prit à la gorge.

— Tu m'as vendu, salaud ! s'écria-t-il, mais à ton tour de payer.

Il fallut toute la force des trois autres hommes pour l'empêcher d'étrangler le jeune Dubord.

— Comme tu vois, dit l'inspecteur à Lauzière, il est venu se livrer.

— Vous n'avez rien contre moi ! hurla Halaise, dit Harnois.

— C'est ce que nous verrons, reprit l'inspecteur. Pour le moment, M. Dubord, êtes-vous prêt à porter une accusation de chantage contre cet individu ?

— C'est trop fort, de répondre le neveu de la victime. Je ferai tout ce que vous me direz de faire.

— Eh bien ! au cachot, alors, dit l'inspecteur.

Une demi-heure plus tard, tandis que Harnois se débattait dans une cellule, le jeune Dubord avouait que celui-ci, depuis des semaines, lui avait arraché quelque trois mille dollars.

— Oh ! oh ! une jolie somme ! s'écria l'inspecteur Dulac, en se laissant tomber dans un fauteuil de son bureau.

ET LA LUMIERE SE FIT

Mais, continua Dubord, comment en êtes-vous venu à soupçonner Harnois ?

— Voici, expliqua l'inspecteur ; je dois avouer que, pour une fois, j'ai pris une chance. (Et il adressa un sourire narquois au capitaine-détective Lauzière). C'est la bague, bien entendu, qui m'a mis sur la piste et qui m'a permis de tirer toute l'affaire au clair. J'avais remarqué, lors de ma première visite à la demeure de votre tante, le jour même de la découverte du cadavre, que le meurtrier n'avait laissé des traces de ses souliers que pour se rendre de la porte d'entrée à l'endroit où gisait le corps. Il était donc évident que l'assassin était sorti par une autre issue, mais seulement après avoir eu soin de couvrir les semelles de ses souliers.

« Et s'il n'était pas sorti comme il était entré, c'est qu'il avait tenu à se rendre dans une autre pièce avant de s'enfuir. Mais pourquoi avait-il tenu à se rendre dans une autre pièce ?

« Telle est la question que je me posais encore lorsque le détective Laforce apporta la bague. M. et Mme Delfontaine vendirent la bague au regrattier, fort bien, mais, dès ce moment-là, j'avais acquis la certitude que ni l'un ni l'autre des domestiques n'avait pu commettre le crime. D'abord, parce que tous deux étaient bel et bien absents de Montréal à l'heure où le meurtre fut commis ; ensuite, parce que M. Delfontaine usent ses souliers d'une façon telle que ceux-ci laissent des traces bien différentes de celles trouvées sur la carpette à l'entrée de la maison de la victime. Et ces traces ne pouvaient avoir été faites que par des souliers d'homme. M. et Mme Delfontaine, ainsi qu'ils me le confirmèrent eux-mêmes, ne tinrent à se défaire de cette bague que parce que l'assassin avait tenté de les incriminer en déposant le bijou dans un sac à main de Mme Delfontaine. D'ailleurs, j'ai pu m'assurer que le meurtrier s'était bien introduit dans la chambre à coucher des domestiques, au sous-sol, en constatant que c'était par la fenêtre de cette pièce qu'il s'était échappé. Des traces de souliers, semblables en tous points à celles relevées dans le vestibule, y furent repérées sous l'escalier à l'arrière de la maison.

« D'autre part, M. Dubord, il me sembla, dès votre première visite à ce bureau, que vous me cachiez quelque chose. C'est pourquoi j'ai demandé au capitaine-détective Lauzière de vous faire surveiller. Toutefois, vous n'aviez pas peur d'être soupçonné, car vous étiez en mesure de prouver que vous étiez à Sainte-Marguerite le jour du drame. Le gérant de l'hôtel "Les Pins", où vous étiez de passage, m'en a fait part, hier, au téléphone.

« Qu'est-ce que vous me dissimuliez ? Et pourquoi ?

« Je me posais ces deux questions lorsque je me suis introduit dans votre appartement, hier soir, bien décidé à vous revoir et à vous faire parler.

— C'était évident, interrompit Jérôme Dubord, avec un sourire. Mais...

— Mais... reprit l'inspecteur Dulac, vous n'étiez pas prêt. Vous espériez que quelque événement vous viendrait en aide... N'est-ce pas ?

— Aussi n'ai-je pas trop insisté...

Le jeune homme acquiesça de la tête. D'autre part, il m'intéressait davantage de savoir pour quel motif Gérald Halaise — car j'ignorais, à ce moment-là, qu'il s'appelait Harnois — vous avait accompagné à votre appartement à une heure aussi tardive. Et je prévoyais bien que si cet homme s'était tellement empressé pour s'esquiver — pour employer sa propre expression — c'était afin de pouvoir venir vous retrouver au plus tôt. Je ne fus donc pas surpris, en sortant de votre conciergerie, de l'apercevoir dissimulé derrière un poteau, de l'autre côté de la rue. Je montai dans mon auto et mis le moteur en marche, mais je m'arrêtai à peu de distance et, grâce à la collaboration de votre voisin, je pénétrai de nouveau dans la conciergerie. Et c'est ainsi que j'appris que Halaise n'était qu'un escroc.

« Qu'est-ce que tu attends pour toucher la fortune de ta tante ? vous répétait-il. Donne-moi vingt-cinq mille dollars et je te promets de quitter le Canada... Vingt-cinq mille dollars ! Qu'est-ce que c'est pour toi ? Et tu pourras vivre en paix avec ma sœur... Tu n'auras plus à cacher, alors, que tu l'as épousée secrètement parce que ta s... tante s'y opposait... »

« L'idée me vint alors que si cet individu estimait à un tel prix son départ de Montréal, c'était qu'il avait de bonnes raisons pour s'en aller et vous débarrasser, vous et votre femme, de sa présence. En outre, il parlait à la façon d'un homme qui n'en était pas à ses premières menaces de chantage. Et la question me vint : « Serait-ce lui le meurtrier ? En somme, il avait un bon motif, lui, puisqu'il avait la chance, une fois le crime commis, de toucher une somme rondelette... » Et mes soupçons étaient justes puisque, ce matin, un de mes détectives découvrit le revolver qui servit au crime dans l'appartement même de Halaise, dit Harnois. Celui-ci avait oublié qu'un bon policier ne fait pas seulement des recherches dans les tiroirs, les placards, les malles et sous les matelas, mais également derrière les cadres.

« Et voilà, conclut l'inspecteur. Je crois que nous avons une preuve suf-

[*Lire la suite page* 50]

Le jour ou la nuit... chaque fois qu'une de ces poses précieuses se présente... vous pouvez la croquer, d'une façon toute naturelle... et en conserver l'image. Il vous suffit d'avoir un **Film Kodak** et une ou deux Lampes pour Photo.

Un bon sujet pour lampe Photoflash

Un bon sujet pour lampe Photoflood

Voyez votre **Marchand Kodak** aujourd'hui pour des films (Kodak Super-XX pour instantanés avec lampe Photoflood, Kodak Verichrome pour instantanés avec lampe Photoflash)... pour des lampes... et le nouveau dépliant Kodak gratis qui explique combien il est facile de prendre des instantanés la nuit.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED
TORONTO 9, ONTARIO

Kodak

NOTRE FEUILLETON

LE GAMIN DES ROUTES

Par MAXIME VILLEMER

FORT BIEN. Mais toi, fifille, tu as fait ton chemin, et un rude chemin, encore ; te voilà grande dame jusqu'à la fin de tes jours.

Un sourire d'ironie et d'amertume profonde erra sur les lèvres de la Gazelle.

— Je gagne ma vie, répondit-elle, voilà tout. Je ne suis pas plus riche aujourd'hui que je ne l'étais hier, que je ne le serai demain. A quoi bon entasser, quand, autour de moi, je trouve tant de misères à secourir ! . . .

— La mienne d'abord.

— Toi, je ne te connais plus ; mon cœur t'est depuis longtemps fermé ; tu m'as fait boire jusqu'à la lie le calice de toutes les douleurs, de toutes les hontes ! Et si je m'isole ainsi, c'est que toutes ces hontes font encore rougir mon front . . .

— Sainte nitouche, va . . .

— Je suis maîtresse ici, chez moi, et je te défends d'y revenir jamais, reprit la Gazelle irritée.

— Je dirai partout que je suis ton père.

— Que m'importe ? Tout-Paris sait que je suis la fille d'un chemineau . . . Mais ce qu'on ignore, c'est que ce chemineau est un voleur que je puis faire arrêter . . . si tu me pousses à bout.

— Tu as honte de moi, honte de ton père ? Et pourtant, tu reçois ici un vaurien . . . ce Gogosse . . . ce va-nu-pieds.

— Oh ! ne touche pas à Gogosse ! fit la Gazelle, la voix subitement adoucie ; laisse dormir dans mon cœur ce pur souvenir ! Quand l'enfant est assis là, dans ce boudoir, près de moi, mon âme déborde d'une joie si grande qu'il me semble vraiment avoir trouvé cette fois le bonheur, et, quand il s'en va, c'est ma pensée qui le suit, qui s'envole vers lui . . .

— Peste ! Quelle tendresse ! . . .

— Je n'ai jamais aimé que lui. C'est moi qui l'ai élevé ; c'est mon enfant, mon fils.

— Tais-toi donc ! Tu l'aimes d'amour . . .

— Oh ! fit la Gazelle, les regards chargés d'éclairs, ne prononce plus ces paroles devant moi, ne viens pas souiller cette pure tendresse.

— Il est rudement misérable, cependant, et tu n'as guère pitié de lui. Il crève de faim tandis que tu te goberges.

— Je sais qu'il est malheureux et qu'il gagne bien péniblement sa vie ; mais il ne veut rien accepter de moi . . . rien . . .

Et, avec orgueil, elle ajouta :

— Je suis fière de lui. Tous les soirs, il vient ici, et c'est une fête pour moi de le recevoir, de le faire s'asseoir sur ces divans de soie . . .

« Et quand je touche ses mains noircies par le travail, je sens mon cœur trembler . . . Alors, je me trouve bien petite devant lui, moi qui n'ai pas su lutter jusqu'au bout contre la misère et la faim . . . Car j'ai eu faim, moi ! . . .

— Mais, maintenant, tu te goberges, hein ? Tu bois du vin de Champagne à tous tes repas ? . . . Alors, tu ne voudrais pas que je crève de faim, moi, qui n'ai rien à me mettre sous la dent ?

Elle lui jeta un billet de cent francs.

Fantoche ne le ramassa pas.

— Ça, c'est bon pour tes valets, dit-il. C'est une billet de mille qu'il me faut . . . un grand petit bleu. Ah ! tu crois que tu vas me renvoyer avec cinq louis, et que tu seras débarrassée de moi ! . . . Oh ! que nenni, ma petite ; nous allons voir ce que nous allons voir . . .

Froidement, elle le regardait, ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Tu n'as pas changé, dit-elle après un long silence, et, si je te laissais faire, tu viendrais ici chaque soir me soutirer de l'argent pour payer tes orgies.

Elle ajouta, d'un ton froid :

— Pends ce billet ou laisse-le, peu m'importe ; mais je t'avertis que tu n'auras rien de plus.

— Et ces diamants ? fit-il en s'élançant vers la Gazelle, pour les lui arracher des oreilles.

La danseuse poussa un cri.

Au même moment, la porte du boudoir s'ouvrit violemment, et Gogosse parut. Gogosse pâle comme un suaire, le bras levé.

Sa main frêle et tremblante brandit un couteau dont la lame brille.

— Si tu la touches, malheur à toi ! s'écria-t-elle en s'élançant devant la Gazelle pour la protéger.

— Tiens, v'là Gogosse, le petit Gogosse, dit Fantoche en ricanant . . . v'là l'avorton en culottes . . .

— Toutes vos railleries me laissent indifférent, dit le jeune homme. Aujourd'hui, je suis grand, et je peux me défendre . . . la défendre, elle . . .

Et toujours, dans la main, le couteau brille, jetant des éclairs d'acier.

— Allons, pose ton outil, et causons.

— Tu vas sortir d'ici, ou je te tue comme un chien, dit Gogosse, l'œil mauvais, la lèvre frémissante. Tout à l'heure, tu m'as jeté dans le ruisseau, maintenant, j'ai ma revanche. Dis, veux-tu que nous nous mesurions tous les deux ? Mais prends garde : à présent, je sens couler dans mes veines une lave ardente, et je te prédis que j'aurai le dessus et que je te tuerai.

Cette fois, Fantoche recula.

Le vieillard eut peur de l'enfant.

Les yeux de Gogosse sont injectés de sang.

Il est prêt à bondir sur le misérable.

Mais, d'un geste, la Gazelle arrête cet élan.

— Calme-toi, fit-elle à Gogosse. Fantoche va s'en aller, et tout sera dit.

Et, comme le misérable ne bougeait pas, elle appuya la main sur un timbre.

Un domestique parut.

— Reconduisez cet homme, dit-elle, et ne le laissez jamais jamais, sous aucun prétexte, pénétrer dans l'hôtel.

Et, s'approchant de lui, elle dit, très bas :

— Tu es un voleur ! . . . Tu seras un jour un assassin ! . . .

« En te recevant chez moi, je croirais me faire la complice de tes vols et de tes crimes. C'est pourquoi je te chasse et me sépare de toi à jamais. Tu m'as rendue la plus malheureuse des femmes. Si j'avais eu comme père un honnête homme, je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui ; j'aurais lutté jusqu'à la mort ! . . . Va-t'en . . . et ne reviens plus . . .

Fantoche essaya encore de protester ; mais le larbin, bien stylé et très vigoureux, le poussa violemment par les épaules, lui fit longer les corridors et le mit dehors.

— Enfin, il est parti, dit la Gazelle en entendant la grille se refermer.

— Mais il reviendra, mère.

— Non, dit-elle, il ne reparaîtra jamais ici. Puis, s'il revenait, peut-être trouverait-il la maison vide.

Et, avec amertume :

— Mon pauvre petit, j'ai le pressentiment que je ne resterai pas longtemps ici . . . Si tu savais les beaux projets que je fais quand je suis seule à t'attendre, accoudée à cette fenêtre.

Gogosse l'écoutait, attendri.

— Je pense, reprit la Gazelle, que, si tu voulais, nous quitterions cette maison, pour nous en aller, bien loin, vivre dans quelque campagne où personne ne nous aurait connus, où nous essaierions d'oublier le passé . . . tout le passé. Notre mutuelle tendresse suffirait à notre bonheur.

« Nous aurions une petite maisonnette entourée d'un jardin . . . Oh ! pas bien grand, mais suffisant pour que nous puissions travailler tous les deux.

« Et là, Gogosse, je redeviendrais la Gazelle d'autrefois, la simple fille que tu as connue jadis.

Elle ajouta : plus émue :

— Je ne garderais, pour vivre, qu'une faible somme. Nous n'étions pas habitués, tous deux, à rouler sur l'or, à manger tous les jours. Quand nous avions réuni à nous deux une trentaine de sous, nous étions heureux comme des rois. Nous ne serions pas aussi misérables, mais nous vivrions le plus modestement possible. Une douzaine de cents francs de rente nous suffiraient largement, n'est-ce pas vrai ?

— Certes oui, mère.

— Quant à la fortune que je tiens du misérable qui m'a perdue . . . Tu devines, n'est-ce pas, mon enfant, ce que j'en ferais ?

— Oui, je connais ton bon cœur, mère.

— Je la donnerais tout entière aux pauvres ; je serais si heureuse de faire le bien, moi aussi !

« Que de fois n'ai-je pas demandé à Dieu de me faire riche, pour donner à ceux qui sont plus malheureux que moi ! Nous étions si heureux, te rappelles-tu, quand on nous donnait un morceau de pain ! . . .

— Oh ! oui, je me rappelle . . .

— Mon idée te sourit-elle ?

— Alors, tu quitteras le théâtre ?

— Parfaitement.

— Sans regrets ?

La Gazelle resta songeuse.

— Tu le regretterais, dit Gogosse. Tu regretterais le triomphe, ce beau public qui t'acclame tous les soirs où tu parais devant lui, les fleurs et les couronnes qui tombent à tes pieds, toute cette fête de ta vie . . . et peut-

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gogosse, fils de Gladys de La Bussière, devenue duchesse d'Aubagne, et de Just Mesmer, devenu héritier de James Dickson, vit misérablement. — Gladys entretient une liaison avec Lionel Roscoff, qui n'est autre que Guy Dickson, frère de James. — Gauthier Dickson est amoureux d'Espérance, fille de Gladys et de l'amiral d'Aubagne ; ce dernier consent au mariage mais exige un délai de deux ans. — Roscoff veut forcer Gauthier à réclamer l'héritage laissé à Just. — Gogosse, blessé au cours d'une représentation, est reconnu par Gladys et Régina par un médaillon qu'il porte à son cou ; la trop grande émotion des deux femmes éveille les soupçons de l'amiral. — Régina écrit à Just pour lui apprendre la nouvelle mais sa lettre est interceptée par l'amiral ; pour sauver Gladys, Régina s'accuse et est chassée. — Gogosse et Gazelle, à la suite d'un vol perpétré par Fantoche et Bois-Dodo, se séparent d'eux. — Pour consoler Espérance du départ de Régina, l'amiral avance la date du mariage, mais cette décision contrecarre les projets de Roscoff ; l'amiral est assassiné. — Après la mort de l'amiral, Gladys et Roscoff se sont mariés ; ce dernier dilapide la fortune de Gladys et d'Espérance ; il recherche les faveurs de Gazelle, devenue danseuse en vogue, mais il est repoussé. — A la faveur d'une discussion, Espérance découvre le secret de la mort de son père ; elle va trouver Régina, devenue petite sœur des pauvres. — Gogosse refuse de vivre aux frais de Gazelle et vend encore des statuettes. — Gazelle reçoit la visite de Fantoche, son père.

NOTRE FEUILLETON — No 14

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

être me reprocherais-tu, un jour, de t'avoir entraînée là-bas, dans quelque village ignoré où tu mourrais de chagrin. Non, va, reste artiste...

Un long silence se fit. Puis enfin, la Gazelle dit :

— Mais toi, que feras-tu ? Que deviendras-tu ?

— Moi, je continuerai ma vie vagabonde, et je vendrai toujours mes chères figurines.

— Oh ! si tu voulais seulement accepter de moi une petite rente. Je suis ta mère ; n'ai-je pas le droit de te venir en aide, de te secourir si tu as faim, de te loger si tu es sans asile ?

— Tant que je pourrai travailler et suffire à mes besoins, je n'accepterai rien, fit Gogosse d'un ton glacial.

— Allons ! tu me feras toujours de la peine !

— Pardonne-moi, mère ; peut-être est-ce là de l'orgueil, mais c'est plus fort que moi.

— Alors, n'en parlons plus. Je comprends l'extrême délicatesse de ton cœur. Les cinq cent mille francs de ce misérable nous ont séparés, et tu ne veux pas en recevoir un centime... il te semble que cet argent te brûlerait les mains. Je sais bien, va, ce qui se passe en toi ; je connais tes pensées les plus intimes. Mais, ce à quoi tu ne songes pas, c'est à mes appointements d'artiste ; cet argent-là est honnêtement gagné, Gogosse, et je puis te l'offrir.

« C'est avec les économies de mon travail que je voulais acheter le nid de roses dont je parlais tout à l'heure, la maisonnette blanche où nous eussions été si heureux si tu l'avais voulu, au milieu de nos fleurs cultivées par nous, arrosées par nous... Pense donc, quel délice !

Elle ajouta, fiévreuse :

— Quelque modeste que soit une artiste, une heure sonne où la gloire enivre, remplit d'orgueil le cœur le plus humble. Dans les ivresses de ma carrière de danseuse aimée du public, parmi les beaux rêves éclos dans mon pauvre cerveau enfiévré, que de projets n'ai-je pas faits, le soir, blottie dans le coupé qui me ramenait à Passy ! Je rêvais de palais, de richesses, de renommée éternelle...

« Mais tout à coup, sur ces palais enchantés, où le champagne coulait à pleines coupes, où les plus suaves joies du monde chantaient l'hymne de toutes les ivresses, un voile épais tombait subitement... et, à leur place, sortant subitement de l'ombre, apparaissait la petite maison blanche dont je te parlais tout à l'heure, le jardin embaumé garni de roses et des plus belles fleurs du monde. Je le voyais là, devant mes yeux, le simple asile dont nous avons tant de fois rêvé ensemble... C'était elle, la maisonnette blanche, qui venait brusquement détruire en mon imagination vagabonde l'image des palais que j'avais entrevus...

Et, prenant Gogosse dans ses bras :

— Tu étais là, toi ; je te voyais parcourir la maison bien close, erreur parmi les allées du jardin. Oh ! ce rêve ! ce rêve !... ne veux-tu pas qu'il se réalise ?

— Si, mère, je le veux.

— Il nous faudra attendre un an ou deux. Pense donc : il y a si peu de temps que je danse à l'Opéra... Laisse-moi faire des économies, gagner la maisonnette dont je parle. Ma carrière d'artiste a été si rapidement couronnée de succès que j'en suis encore tout étourdie ! Mais, dans un an, dans deux ans au plus, nous serons à tout jamais réunis !

Gogosse se taisait.

Agenouillé devant la Gazelle, la tête appuyée sur ses genoux, il la regardait avec une tendresse profonde.

C'était sa vie, cette femme...

Et, pendant qu'ils rêvaient ensemble d'une vie meilleure, où ils ne se sépareraient plus, Fantoche regagnait à pas lents le Point-du-Jour.

Une rage sourde envahissait peu à peu le misérable.

Sa fille l'avait chassé !...

La tête basse, il se dirigeait vers Auteuil.

Quand il arriva au Point-du-Jour, des gouttes de pluie commençaient à tomber. Le ciel, très noir, n'avait pas une étoile.

A cette heure déjà avancée de la nuit, les rives de la Seine étaient désertes, et depuis longtemps déjà, les forains dormaient profondément.

Seuls, quelques cabarets borgnes étaient encore ouverts.

Prudemment, Fantoche s'avance près de sa roulotte.

Il écoute... Un homme cause avec Bois-Dodo.

Alors, Fantoche se dissimule derrière la roulotte.

Puis l'homme sort enfin.

Alors, il escalade prestement les quelques marches qui donnent accès à une petite plate-forme, ouvre la porte et pénètre dans le logis.

Chapitre XVII

Or, voici ce qui s'était passé. Se trouvant en présence l'un de l'autre, Roscoff et Bois-Dodo étaient restés quelques instants silencieux.

Rescoff examinait Bois-Dodo.

Bois-Dodo examinait Lionel Roscoff.

— Je vous avais promis de venir vous voir, dit enfin Roscoff... Je tiens ma promesse.

— Soyez le bienvenu, monsieur Roscoff.

— Vous n'avez pas perdu le souvenir de notre rencontre dans les Hautes-Pyrénées ?

— Aucunement ; j'ai très bonne mémoire.

— Au surplus, reprit Lionel, nous sommes de vieilles connaissances, et ce n'est pas la première fois que nous sommes en relations d'affaires.

— Je me rappelle parfaitement... Aussi monsieur peut-il me dire carrément de quoi il retourne.

Et, goguenard :

— Autrefois, il s'agissait, si mes souvenirs sont précis, de dénicher un citoyen du nom de Just Mesmer... un bonhomme qu'à Paris les pauvres diables comme moi avaient surnommé le Roi de l'Or.

— Je vois que vous avez une excellente mémoire.

— Et monsieur peut se vanter d'avoir été bien servi, bien renseigné : une agence n'aurait pu mieux faire.

— J'ai été très content de vous.

— Dans ce cas, parlez franchement ; allez-y donc carrément, je vous écoute.

Lionel réfléchissait.

Ce qu'il avait à dire était si grave qu'il hésitait encore à parler.

Il était inquiet.

Comment Bois-Dodo — un fieffé coquin cependant — accueillerait-il ses propositions ?

Il dit enfin :

— Bien que je ne sois pas millionnaire, je puis cependant encore faire votre fortune.

« Bon ! pensa Bois-Dodo... Il y vient... »

Et ses petits yeux papillotèrent d'une joie habilement contenue.

Il demanda :

— Que faut-il faire pour gagner cette fortune ?

— Eh bien !...

— Eh bien ? Voyons, achevez, je vous prie ; c'est donc bien grave et bien terrible, ce que vous avez à me dire ?

— En effet... c'est très grave.

— Ne savez-vous pas que je puis tout entendre, et qu'aucune proposition ne m'étonne ?

— Je le sais... pourtant...

— Mais parlez donc...

— Il s'agit de supprimer quelqu'un...

Quand Bébé pleure à cause de la

"Constipation des enfants"

... donnez du **Castoria !**

"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons."

QUAND votre bébé, généralement jovial et bien portant, s'agite, pleure et fait des crises de mauvaise humeur, c'est parce qu'il est constipé . . . et voici alors la chose sage à faire:

Donnez-lui du Castoria. Il est efficace, mais bénin, et il ne saurait déranger le système digestif délicat de l'enfant.

Pourquoi il convient aux enfants

Contrairement aux laxatifs pour adultes — qui pourraient être trop violents — le Castoria est préparé spécialement pour les enfants. Il ne contient pas de drogues drastiques et ne cause ni coliques, ni malaises.

De plus, le Castoria a un goût agréable que les enfants aiment. Ils le prennent de bon gré, sans aucune répugnance.

***Achetez Castoria** aujourd'hui à la pharmacie voisine.* Demandez le laxatif préparé *spécialement* pour les enfants.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

En Bonne Santé

Et Plein d'Entrain

Les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie ont un long record d'efficacité comme régulatrices du foie, des reins et des intestins.

Elles rétablissent promptement l'hygiénique activité de ces organes—elles aiguisent l'appétit et contribuent à améliorer la digestion.

Chassez les poisons avec les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie; recouvrez votre entrain et votre bonheur.

35 cts la boîte.

PILULES du Dr CHASE pour les REINS et le FOIE

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

— Une femme ?

— Non, un homme.

Bois-Dodo resta quelques instants songeur.

Enfin, il fit :

— On le supprimera... et tout sera dit.

— Je savais bien que je pourrais compter sur vous.

— Je n'ai pas pour habitude de bouder à la besogne ; mais, combien m'offrez-vous pour commettre cet assassinat ?

— Je vous ai dit tout à l'heure que je n'étais pas millionnaire.

— C'est possible ; mais enfin, ce que vous me proposez là est grave, monsieur. Je ne puis faire le coup tout seul, et je devrai m'assurer le concours d'un camarade, qu'il faudra payer aussi.

— Je vous donnerai vingt mille francs.

— Comptant ?

— La moitié tout de suite, le reste après le coup.

Dix mille balles tout de suite ! pensait Bois-Dodo, le cœur battant. Avec tous ces jaunets, quelle noce !...

Roscoff ajouta :

— Je vous connais, je sais que vous êtes habile ; aussi, j'espère bien que vous ne raterez pas votre homme.

— Pour sûr que non, on ne le ratera pas.

— Je vous donne quinze jours pour faire le coup.

— Ce n'est pas suffisant. Voyez-vous, monsieur, pour mener à bien une affaire, il ne faut pas se presser. Il faut attendre le moment propice, autrement, on rate tout. Et, quand une affaire est éventée, il est très difficile de la reprendre... Croyez-en ma vieille expérience. Je me connais en opérations de ce genre, et je sais depuis longtemps que la seule manière de réussir est d'attendre que l'occasion favorable se présente.

— Oh ! je sais que vous avez très bien mené l'affaire du coffre-fort à Saint-Savin ; tellement bien menée que vous n'avez pas été soupçonné, et que ce sont d'autres qui ont été accusés de vol.

— J'connais ça, fit Bois-Dodo en ricanant ; c'est Gogosse et la Gazelle qui ont écopé.

— La Gazelle !... Vous dites, la Gazelle ?... fit Roscoff en se frappant le front.

— Parfaitement... la Gazelle... la fille à l'ami Fantoche... celle qui danse maintenant à l'Opéra...

« Est-ce possible ?... La Gazelle serait cette mendiante recueillie au château, pensait Roscoff, et je ne l'ai pas reconnue !... Ah ! belle des belles, je vous tiens, maintenant... »

Roscoff, radieux, se leva et se promena de long en large dans la roulotte.

Puis il fit à Bois-Dodo :

— Maintenant, nous voilà presque des amis ; ce que vous venez de m'apprendre me comble de joie et me fait oublier le but de ma visite.

— Seriez-vous donc amoureux de la Gazelle, vous aussi ?

— J'en suis amoureux, je l'avoue.

— Ça ne m'étonne pas ; c'est une chouette femme, vrai de vrai... et qui ne manque pas d'admirateurs calés.

— C'est pourquoi je veux pouvoir offrir à la femme de votre camarade de misère de l'or et des diamants.

— Tiens... tiens... vous êtes pincé à ce point-là ?

— Pincé à fond.

— Et c'est pour déposer aux pieds de Mlle Fantoche de l'or, beaucoup d'or, que vous avez décidé de supprimer un de vos semblables ?...

« Oh ! amour !... quand tu nous tiens !...

— Epargnez-moi vos railleries, mon ami.

— Oh ! vous savez, après tout ça ne me regarde pas, moi, et ce que j'en dit...

— Bien... bien... ça suffit...

— Compris. Venons au fait sérieux.

Il ajouta :

— Et où perche-t-il, votre homme ?

— Dans les Cévennes.

Bois-Dodo fit un bond.

Il demanda :

— Fort bien ; mais c'est grand, les Cévennes. Donnez-moi des indications plus précises.

— Voici. Vous prendrez, à la gare de Lyon, le train pour Monastier. Arrivé dans cette petite ville, vous vous dirigerez, à pied, sur le château d'Arboise... c'est là.

— Un château isolé ?

— Complètement.

— En pleine montagne ?

— En pleine montagne.

— C'est parfait ; ce sera facile de l'attaquer.

— Vous ferez une inspection minutieuse des lieux, et vous prendrez vos dispositions en conséquence.

— Je m'en charge.

— Ecoutez bien ceci : la mort de cet homme me fera aussi riche qu'un roi. S'il disparaît, son immense fortune reviendra à mon fils... et mon fils sera grand et généreux envers moi.

— C'est tout naturel, ça.

— D'abord, mais aussi parce que je lui donnerai la femme qu'il aime.

— Toujours des affaires de femmes...

— Je ne vous dirai pas comment il se fait que cette fortune peut revenir à mon fils... A quoi bon ! Cela ne vous serait d'aucune utilité, et peut-être ne me comprendriez-vous pas...

— Bon ! bon !... Et le nom du particulier qu'il s'agit de supprimer ?

— Just Mesmer...

— Le Roi de l'Or ? fit Bois-Dodo en tressaillant.

— Lui-même.

— Mais, il y a sans doute de nombreux domestiques dans ce château... Diable !... Diable !...

Il se souvenait de la tentative de vol ratée autrefois, avenue de l'Impératrice, pendant le siège...

Et, très superstitieux, Bois-Dodo avait peur.

— Voyons, voyons, hésiteriez-vous ? demanda Roscoff avec un sourire ironique. Je ne m'attendais pas à cela de votre part. De quoi diable pouvez-vous bien avoir peur ?

— Il doit y avoir, dans ce château d'Arboise, une valetaille nombreuse.

— Vous vous arrangerez de façon à éviter tous les larbins.

— C'est fort bien... mais...

— Mais quoi, voyons ?

— Mais je trouve que ce n'est pas assez payé. Dix mille balles comptant... c'est parfait ; mais m'sieur Fantoche ne travaille pas pour rien, lui... et, sans son aide, je ne puis rien faire. C'est lui qui fera le guet, qui amadouera les chiens avec du fromage de gruyère et des os de gigot... et il s'y entend, allez ; les chiens les plus féroces ne lui résistent pas.

— Eh bien ! soit, je donnerai mille francs de plus ; mais ne m'en demandez pas davantage pour le moment. Quand le coup sera fait, nous verrons... je serai généreux, je vous le promets.

— Bon, c'est entendu.

Roscoff se leva et prit congé du misérable après lui avoir, au préalable, compté onze billets de mille francs.

Et, content de lui, il s'en alla.

— Si m'sieur désire que je lui fasse un bout de conduite jusqu'à l'omnibus d'Auteuil... demanda Bois-Dodo.

— Merci... merci... je saurai bien retrouver mon chemin tout seul.

Il ajouta :

— C'est bien compris, n'est-ce pas ? Au Monastier... gare de Lyon... le château d'Arboise... une heure de marche dans la montagne...

— C'est compris.

Comme Roscoff descendait de la roulotte, Fantoche, qui était aux écoutes depuis quelques instants, sortit de sa cachette et apparut aux regards ébahis de Bois-Dodo.

— J'ai tout entendu, dit-il ; j'étais là, aux aguets.

— Tu mens !... Tu cherches à plaider le faux pour savoir le vrai.

— Je te dis que j'ai tout entendu... Il s'agit d'un bon coup à faire.

— Oui, au château d'Arboise... Tais-toi.

— Et combien de billets de mille à palper ?

— Onze tout de suite, et dix autres après.

— Le nom du particulier à poignarder ?

— Mesmer.

Fantoche se gratta la tête.

— Mesmer !... Cré nom de nom ! Mais, n'est-ce pas celui de l'avenue de l'Impératrice ? N'est-ce pas dans son hôtel que nous avons raté un si beau coup pendant le siège ?

— Parfaitement.

— Diable... diable...

— Si tu recules, j'irai tout seul. L'opération ne me paraît pas si dangereuse... Puis, ça me fera faire un petit voyage d'agrément dans les Cévennes.

— Le château en question perche dans les Cévennes ?

— Comme tu le dis.

— Quand ?... comment ?... où ?... l'opération ?

— Aussitôt que nous pourrons la tenter. Nous irons d'abord nous installer au Monastier comme des touristes, des chasseurs si tu le préfères, puisque c'est le moment de la chasse.

— Riche idée, tout de même.

— Nous commencerons par nous nipper sérieusement : habit de chasse, carnier, fusil et tout le tremblement... sans oublier le petit attirail qui nous sera nécessaire pour mener à bonne fin notre petite opération.

— C'est compris, dit Fantoche, frissonnant.

— Bon ; v'là que tu trembles, maintenant.

— Non ; mais ça me fait tout de même quelque chose.

— Poule mouillée, va...

— C'est vrai ; j'ai moins d'énergie que toi.

— Or, voici mon plan, reprit Bois-Dodo.

— Va, je t'écoute.

— Si nous pouvons pincer le particulier dans la montagne... nous lui ferons là son affaire. Mais, s'il reste chez lui... nous devrons assiéger le castel. Ce sera plus difficile, pas vrai ?

— J'te crois, mon vieux ! Escalader des murs, forcer des portes... ça ne sera pas une petite affaire.

— Aussi nous faudra-t-il attendre le moment propice ; d'ailleurs, nous avons tout le temps, rien ne nous presse.

Tout en causant, Bois-Dodo avait placé sur une vieille table graisseuse une bouteille de rhum et deux verres.

Presque coup sur coup, ils burent de fortes rasades.

— Je suis content, dit enfin Fantoche. Ici, au moins, les affaires marchent ; tandis que là-bas, chez fifille, il y a eu du grabuge. La coquine m'a lancé dehors comme un paquet de linge sale, et m'a signifié mon congé définitif.

Et, en quelques mots, il raconta à Bois-Dodo la scène qu'il avait eue avec Gazelle.

— Bon, bon, on la repincera... et ses écus aussi, dit Bois-Dodo. Quand nous reviendrons de la chasse à l'homme, nous lui ferons son affaire, c'est moi qui te le dis.

Il ajouta, dans un rire mauvais :

— Quant à Gogosse... un simple plongeon dans la Seine suffira... et ni vu ni connu...

La bouteille de rhum fut vite épuisée.

Gris tous les deux, ils s'abattirent sur l'unique paillasse de la chambrée, et s'endormirent bientôt profondément.

[*Lire la suite page* 37]

Ci-contre, à droite, scène typiquement canadienne-française, prise sur le vif, dans la région de Saint-Hilarion, P.Q. C'est, comme on voit, la bonne "soirée" traditionnelle où les chants du terroir, de même que les bons vieux *reels*, sont toujours à l'honneur. Bien que ne faisant pas partie du même reportage photographique, la photo ci-dessous, cadre très bien, croyons-nous, puisque dans ces "soirées" des vieillards s'occupent souvent de distraire les jeunes tout en participant à la réjouissance. Une belle tradition.

SOIRÉES D'HIVER À LA CAMPAGNE

GRADUELLEMENT les jours allongent. On sent partout que le printemps est dans l'air et, peu à peu, on se fait à l'idée que dans un avenir rapproché, les soirées d'hiver ne seront plus bientôt qu'à l'état de souvenir. C'est ainsi que dans le cycle des saisons, le caractère des distractions évolue. C'est pourquoi, en attendant de dire un définitif *aurevoir* à la longue et froide saison, nous avons voulu saluer ici par l'image, la belle tradition des soirées d'hiver à la campagne.

Tout d'abord, c'est l'un des invités habitant la "paroisse" qui se rend au village et qui a préféré la marche à l'aide de ses raquettes. Dans la réalité, c'est le peintre A.-Y. Jackson réintégrant son auberge après avoir pris des croquis à la campagne, mais qu'importe, la scène se prête si merveilleusement à notre idée. Ensuite, c'est la chaude atmosphère de la maison qui "reçoit". L'expression des personnages montre bien qu'on suit avec le plus vif intérêt un numéro de chant du terroir, peut-être bien aussi une récitation, à moins que ce ne soit un bon vieux "reel".

Dans un coin plus éloigné, un vieillard accepte de montrer à son petit-fils quelques secrets dans l'art de travailler le bois avec un couteau tout en suivant des yeux le *savoir-faire* des talents locaux qui, de bonne grâce font les frais de l'amusement.

Ci-contre, à droite, aspect du village de St-Tite-des-Caps, P.Q. Le personnage que l'on voit ici est le peintre JACKSON réintégrant son auberge après avoir pris des croquis à la campagne. Avec un peu d'imagination, ce pourrait être aussi un campagnard se rendant au village pour la "soirée".
Photos O.N.F.

LES ERABLES COULENT...

UN DIMANCHE "AUX SUCRES"!

Par GUY LANCTÔT

Les Algonquins, tout comme les autres tribus indiennes qui peuplaient notre continent, et particulièrement l'est du Canada, avant l'arrivée des découvreurs et des premiers colons, connaissaient les produits de l'érable. Ils avaient un mode d'évaporation bien particulier à eux et des plus primitifs. Dans un tronc d'arbre creusé à l'aide d'un tomahak ils versaient la sève recueillie dans de petits récipients de bouleau qu'ils faisaient tenir au moyen d'épines. Ils déposaient ensuite dans le liquide des pierres chauffées "à blanc" qu'ils retiraient d'un feu voisin, allumé à l'aide d'une pierre à feu.

Les méthodes se sont améliorées avec les années et voici ce que dit un historien du temps sur les méthodes en usage vers les 1850 :

"Le système d'agriculture, au début, quasi essentiellement domestique, consistait surtout de production végétale. On ne semble pas avoir produit beaucoup de bétail avant 1860. La seule production digne de mention en marge de ce système était celle du sirop et du sucre d'érable. La récolte se faisait d'après des méthodes peu compliquées et avec des outils fort simples. Elle demandait cependant beaucoup de travail et du travail pénible.

"Au printemps, on faisait du sirop et du sucre d'érable en récoltant la sève à la "goudrelle" dans des augets de bois. On faisait évaporer l'eau d'érable sous un abri d'occasion, dans de grandes chaudières noires suspendues au-dessus du feu par une sorte de crémaillère que retenait une tige horizontale de bois, fixée entre deux troncs d'arbre."

AVEC LES ANNEES

Les Canadiens français ont toujours montré une prédilection marquée pour l'industrie forestière. C'est ainsi que dans la région des Cantons de l'Est, l'une des plus riches et des plus productives de notre Province, nos compatriotes ont de tout temps pratiqué, sur une grande échelle, la coupe du bois et l'exploitation des érablières. De leur côté, comme l'a constaté M. Raoul Blanchard, les Canadiens-Anglais, qui ont jadis traversé la frontière pour rester fidèles à l'Angleterre et se sont établis dans la même région, se sont surtout intéressés à l'élevage du bétail et à la création de fermes modèles.

Dans le bois, il y a de la boue, des feuilles mortes. La marche est difficile, pénible même. On peut se mouiller les pieds et prendre froid, mais qu'importe : c'est le temps "des sucres" et c'est chez nous une bien agréable tradition que de s'y rendre en groupe afin de rendre un véritable hommage au printemps tout en faisant la "trempette". — Ci-dessous, le joyeux groupe goûte à ciel ouvert les fameuses "toques" qui viennent tout juste de refroidir sur la neige immaculée. Tout de même, le bon temps "des sucres" a sa signification !

PREPARATION DES TABACS

En Grande-Bretagne, on apprécie beaucoup le sucre et le sirop d'érable ainsi que le miel de notre Province, si bien que notre production annuelle de ces denrées est souvent retenue longtemps à l'avance. En France, on peut supposer que la présence de nos troupes et plus encore l'expédition de tant de colis venus du Canada, contribueront à propager le goût du sucre d'érable qui, jusqu'à présent, se vendait en petite quantité à de rares amateurs, à la grande épicerie Félix Potin, à Paris.

Comme on peut en juger par ce qui précède, la production de nos érables a toujours joué un grand rôle dans la vie économique de nos agriculteurs qui ont modernisé leurs méthodes avec les années.

Au début de notre siècle nous voyons apparaître des abris un peu moins rudimentaires pour la cuisson de la sève qui est récoltée dans des seaux de bois. Ce sont les débuts de la cabane à sucre. La cuisson, tout de même, se fait encore dans les chaudrons de fonte et on suspend une "couenne de lard" au-dessus pour empêcher le sirop de "renverser". C'est le temps où les cultivateurs transportent le sirop d'érable au marché dans des bidons de lait et que le consommateur va quérir sa provision dans des cruches de grès.

Les "vieux" diront que cette manière de faire qui était en usage il n'y a déjà pas si longtemps, était le moyen le plus sûr d'obtenir un bon produit de l'érable. J'en conviens, mais avec notre siècle, la marche de cette industrie s'accentue et nous voyons apparaître des méthodes plus modernes [*Lire la suite page* 34]

Photo du haut, M. L.-P. VILLEMAIRE (à gauche), propriétaire de l'érablière de Ste-Julienne de Montcalm, en compagnie de M. ERNEST LAMBERT, maire de la paroisse. Ci-dessous, à gauche et à droite, deux "tablées" de joyeux convives qui, pour le quart d'heure ont l'air de parfaitement oublier les misères de ce monde devant une montagne de victuailles parmi lesquelles le produit de l'érable se trouve à l'honneur. Bien rares sont ceux qui ne voudraient pas être de la partie, et pour notre part, nous sommes bien d'avis que le bon Rabelais lui-même eût chanté la gloire de l'érable canadien, richesse de notre belle province.

A la bonne franquette, un cordon bleu des plus expérimentés apprête avec art une savoureuse omelette aux œufs et au lard sur l'un de ces "box-stoves" qu'ont si bien connu nos grands-pères. Ce cordon bleu est Mme L.-P. VILLEMAIRE, l'épouse du propriétaire de l'érablière en question. Comme on le voit, les choses, "aux sucres", se passent sans façon. On rigole en bonne compagnie et lorsque l'heure de la boustifaille sonne, personne n'est désappointé. L'air printanier, si vivifiant, a magnifiquement ouvert les appétits, si bien que c'est dans la plus parfaite harmonie qu'on s'approche de la table pour honorer le produit fameux de chez nous : le sucre, la tire et le sirop d'érable. ***Photos C.N.R.***

L'Australie jouit d'un climat exceptionnellement tempéré. La saison d'été, à l'inverse de la nôtre — et beaucoup plus prolongée aussi — fait que ses plages admirables constituent un véritable attrait, pour les touristes de passage.

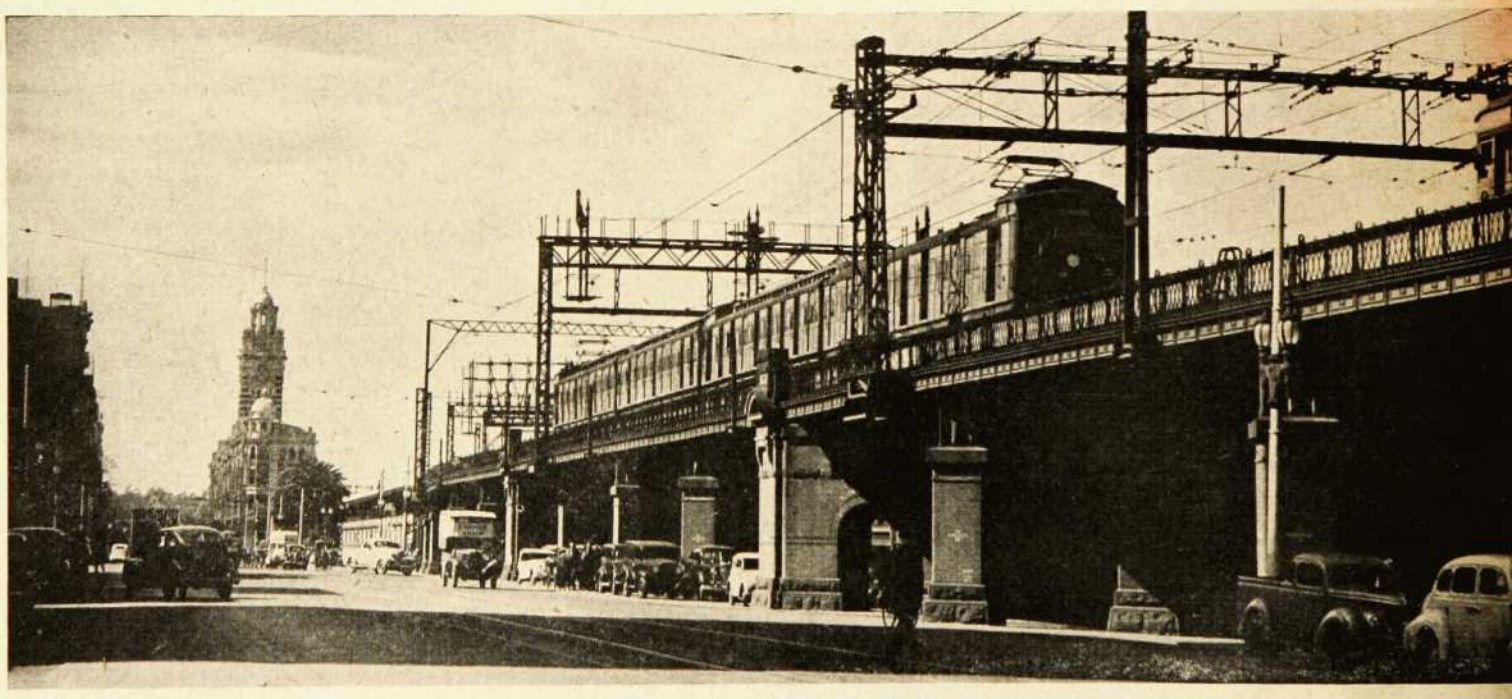
Dans certaines régions de l'Australie, l'élevage se pratique sur une haute échelle, tout comme au Canada. Il s'ensuit qu'on y trouve des cow-boys d'une très haute adresse. A l'occasion, ces derniers participent à de grands concours hippiques, comme ici on appelle Rodéos.

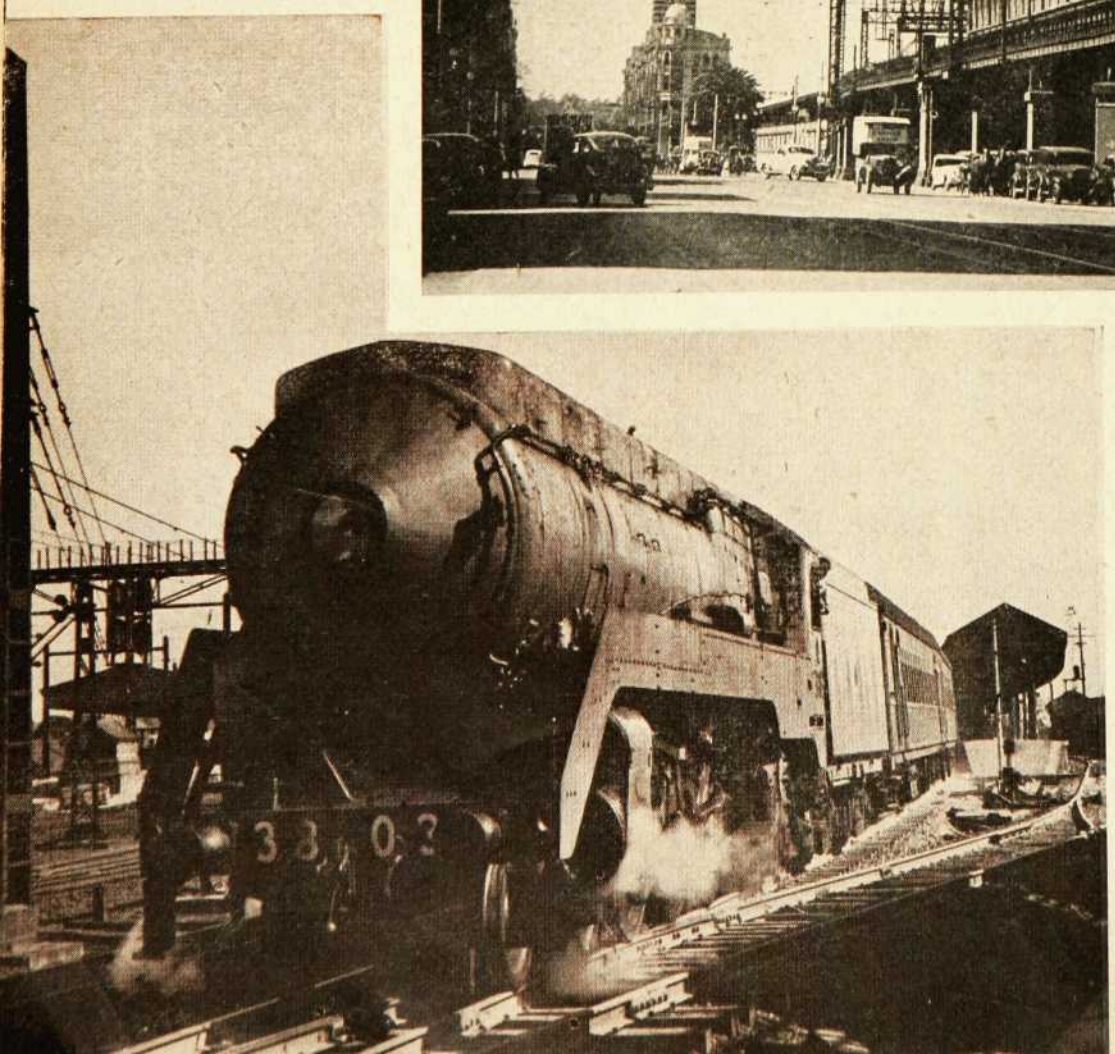
Pays très moderne, l'Australie présente quelquefois de saisissants contrastes. Ici, nous voyons des indigènes de Nouvelle-Guinée (sous mandat australien) se confectionnant une embarcation à même un tronc d'arbre selon le procédé primitif.

A L'AUTRE BOUT DU MONDE

QUAND ON VOYAGE EN AUSTRALIE

Les grandes villes d'Australie, par certains côtés, ressemblent à celles d'Amérique du Nord. Avec ces tramways aériens, ci-contre, on se croirait à New-York, n'était l'arbre tropical qu'on peut discerner à l'arrière-plan.





Le système de transport, en Australie, est des plus modernes qui soient. Par la vignette ci-contre, à gauche, on peut se faire une juste idée de l'excellent matériel roulant des chemins de fer. Par certains côtés — les tampons, par exemple — les locomotives nous paraissent du type anglais ou européen. Ce détail excepté, à première vue, on croirait par ailleurs reconnaître certain type de locomotives de nos Chemins de fer Nationaux du Canada. Il en va de même pour tous les autres modes de transport en commun, comme les tramways et les autobus où l'on retrouve à la fois l'influence anglaise, européenne et nord-américaine. Les réseaux routiers offrent tous les avantages désirables aux automobiles, autobus et camions, ce qui ajoute à l'agrément d'un voyage en Australie.

Photos Haut-Commissariat d'Australie, Ottawa.

Depuis plus de cinquante Pâques...

Des oeufs de Pâques "personnels" dans des Nids de Purée de Pommes de Terre! Faites dorer les nids de pommes de terre au four. Colorez les oeufs avec du colorant végétal; servez-vous de fromage à la crème amolli, pour les noms.

Jambon Premium Swift

TRAITÉ À LA CASSONADE!

● A Pâques, comme pendant toute l'année, il est de tradition de choisir une marque spécifique de jambon: le Premium Swift. Depuis plus d'un demi-siècle, cette marque est synonyme de ce qu'il y a de mieux . . . et durant tout ce temps, la qualité a été rigoureusement maintenue. Oui, vous savez que vous pouvez *compter* sur quelque chose de parfait quand vous achetez du Jambon *Premium Swift*. Donc . . . entendez-vous de bonne heure avec votre marchand, pour Pâques.

● Deux genres: Etiquette Bleue— pour cuisson facile à la maison; Etiquette Rouge—jambon prêt à manger. Si vous l'achetez à la tranche, recherchez le nom "SWIFT."

Quel Filon pour le Déjeuner!

— que *cette* délicieuse céréale de blé complet que vous pouvez servir entière ou émiettée . . . rehaussée de fruits ou de confiture . . . *chaude sans cuisson* (mettez simplement les biscuits dans une passoire et versez dessus de l'eau bouillante salée) Vous constaterez que vous pouvez varier *à l'infini* le menu du déjeuner, avec le Nabisco Shredded Wheat — vous *raffolerez* de son alléchante saveur! Car le Nabisco Shredded Wheat est du blé complet *naturel*, mûri au soleil. Tout aussi *nourrissant* qu'une céréale "cuite", sans avoir l'ennui de la faire cuire! Achetez du Nabisco Shredded Wheat—le produit *original* de Niagara Falls.

3 bon déjeuners avec du Nabisco Shredded Wheat

1. Chaud, avec du lait du dessus de la bouteille et du sirop d'érable
2. En rôties dorées, avec de la gelée de gadelles
3. Emietté, avec des pommes cuites au four et de la crème

La céréale que vous pouvez servir de maintes façons!

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE

PAIN AUX NOIX

1 *tasse de noix hachées* — 2 *tasses de farine*
3 *c. à thé de poudre à pâte*
¼ *de c. à thé de sel* — ½ *tasse de cassonade*
1 *tasse de lait*
1 *œuf battu* — 2 *c. à tb. de graisse fondue*

Ebouillanter les noix quelques minutes et égoutter soigneusement. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau la poudre et le sel. Battre l'œuf, ajouter le lait, la graisse et les noix, y incorporer les ingrédients secs. Verser dans un moule à pain bien graissé et cuire à four modéré 350° F. 1 heure.

CASSEROLE DE LÉGUMES

2 *tasses de carottes cuites* — 1 *tasse de céleri haché*
1 *tasse de pois verts égouttés*
2 *tasses de sauce blanche moyenne* — ½ *tasse de chapelure beurrée*

Placer les légumes en rangs alternés, couvrir de sauce blanche et de chapelure beurrée. Faire gratiner à four chaud 450° F. ½ heure ou jusqu'à ce que la chapelure soit bien dorée. 6 *services.*

TARTE AUX PRUNEAUX

2 *tasses de pruneaux cuits*
½ *tasse de miel* — 2 *c. à tb. de beurre*
1 *tasse de bananes tranchées*
2 *blancs d'œufs* — 2 *c. à tb. de miel*
1 *croûte de tarte cuite*

Faire tremper les pruneaux et les faire cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres. Enlever les noyaux et hacher finement. Ajouter le miel chauffé, le beurre et les bananes. Verser dans une croûte de tarte préalablement cuite et couvrir d'une meringue au miel.

MERINGUE AU MIEL

Battre les blancs d'œufs avec une pincée de sel jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Ajouter graduellement 2 c. à tb. de miel et faire dorer légèrement à four doux 300° F. 15 à 20 minutes. 6 *services.*

ŒUFS POCHÉS AUX ÉPINARDS

2 *livres d'épinards cuits*
4 *c. à tb. de beurre* — 4 *c. à tb. de fromage râpé*
6 *œufs pochés*

Bien laver les épinards dans plusieurs eaux et faire cuire sans eau 12 à 15 minutes. Retirer du feu, égoutter parfaitement, ajouter le beurre et le fromage râpé, assaisonner de sel et poivre et mettre dans une assiette en pyrex. D'autre part, faire bouillir 2 pintes d'eau avec 1 c. à tb. de sel et 1 c. à tb. de vinaigre. Quand l'eau est bien bouillante, y glisser les œufs les uns après les autres après les avoir cassés dans une soucoupe pour bien s'assurer qu'ils sont frais. Retirer la casserole d'eau à l'arrière du poêle, couvrir et laisser pocher les œufs au goût, 3 à 5 minutes. Déposer sur les épinards. 6 *services.*

GÂTEAU MERINGUÉ

2 *tasses de farine* — 3 *c. à thé de poudre à pâte*
¼ *de c. à thé de sel*
1 *c. à thé de cannelle* — ½ *tasse de shortening ou de beurre*
1 *tasse de cassonade*
1 *œuf et* 1 *jaune* — ¾ *de tasse de lait*

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Défaire en crème le corps gras avec la cassonade. Ajouter l'œuf entier et le jaune bien battus. Ajouter les ingrédients secs alternant avec le lait. Verser la pâte dans un moule graissé, couvrir de la meringue suivante :

MERINGUE

1 *blanc d'œuf* — ½ *tasse de cassonade*
¼ *de tasse de noix hachées*

Battre le blanc d'œufs jusqu'à ce qu'il soit ferme mais non cassant, ajouter graduellement la cassonade. Etendre cette meringue sur la pâte, saupoudrer de noix et faire cuire à 350° F. 50 à 60 minutes.

le 100e Anniversaire

DES

POÊLES • FOURNAISES
ET RÉFRIGÉRATEURS

McCLARY

Des centaines de mille de produits "McClary" ont été en usage dans les foyers canadiens depuis le jour où, en 1847, le jeune John McClary commença la fabrication d'ustensiles de cuisine à London, Ontario. Depuis cette époque, chaque année a permis d'acquérir une expérience plus ample dans la conception et la fabrication des produits qui seront le plus utile aux ménagères canadiennes. Et grâce à l'accumulation d'une si longue expérience, les ménagères du Canada trouveront vraiment beaucoup plus de valeur dans chaque produit "McClary" et GSW de 1947.

1847 1947

GENERAL STEEL WARES LIMITED

Fabricants des

POELES · FOURNAISES · REFRIGERATEURS
McCLARY ET DES
USTENSILES MENAGERS GSW

GÂTEAU AU GINGEMBRE DE LUXE! Utilisez votre recette préférée de gâteau au gingembre ou un paquet de mélange préparé et cuisez tel qu'indiqué. Quand le gâteau est refroidi, coupez-le en carrés et séparez chaque carré en deux étages. Amollissez du Fromage à la crème Philadelphia avec un peu de lait, fouettez-le et placez-en entre les étages de vos carrés de gâteau. Servez chaque carré avec une sauce au citron chaude et surmonté d'une généreuse cuillerée du savoureux Fromage à la crème Philadelphia fouetté.

Cette marque signifie pour moi

Garanti Frais!

SALADE-SOLEIL! Pour les salades, il vous faut un fromage à la crème aussi frais que vos laitues. La marque "Philadelphia" de Kraft est votre garantie de fraîcheur. Amollissez le Philadelphia avec du lait, puis battez-le mousseux avec une cuiller ou une fourchette. Sur de la laitue croustillante, disposez en pétales des sections d'orange et de pamplemousse. Au centre mettez une généreuse quantité du fromage à la crème fouetté. Garnissez de cerises au marasquin et servez avec une sauce vinaigrette.

POUR RECEVOIR À L'IMPROVISTE, rien de mieux que des sandwiches garnis de Fromage à la crème Philadelphia mélangé avec des morceaux d'olives, du relish, de la gelée ou autres délicieuses garnitures à sandwiches. Le Philadelphia a aussi sa place dans le lunch des travailleurs, car c'est un aliment sain et nourrissant. Le Philadelphia est fabriqué dans les établissements canadiens de Kraft, réputés pour leur propreté, et il est *garanti frais.*

Les fromages les plus populaires au monde sont fabriqués par les gens de KRAFT

LA BONNE CUIS

DESSERTS "DEVINETTE"

L'âge des membres de la famille peut varier de six à soixante ans, mais cela fait peu de différence puisque tous sont intéressés aux desserts. Cette anxiété de savoir "ce qui vient ensuite" les a rendus fascinants. Quelquefois lorsque l'enthousiasme des enfants ne peut être contenu plus longtemps, vous les entendrez demander — qu'est-ce qu'il y a pour dessert? "

Il a été dit que le succès du repas dépend du dessert, qui devrait créer une sensation de satisfaction qui reste. Pour y arriver, le repas doit être bien équilibré. Ne choisissez jamais le dessert sans jeter un regard sur les autres mets qui précèdent. Si le plat de résistance est léger, alors terminez le repas avec un pouding riche, cuit à la vapeur.

Le contraste des couleurs, qui donne une apparence attrayante, peut s'obtenir par le genre de sauce servie avec le pouding — c'est-à-dire si le pouding est foncé, servez une sauce à couleur claire ou vice-versa.

Les économistes ménagères de la Section des Consommateurs, ministère fédéral de l'Agriculture ont quelques conseils qui vous aideront à obtenir un pouding cuit à la vapeur très léger — il n'est jamais nécessaire qu'il soit pesant. Ces poudings sont toujours un régal aux jours froids d'hiver.

Graissez bien le moule à pouding, avant d'y mettre la pâte. Remplissez les moules jusqu'au ⅔ du bord. Couvrez toujours le dessus avec plusieurs épaisseurs de mousseline à fromage ou un morceau de papier ciré pour empêcher le pouding de devenir moite. S'il est nécessaire de remplacer l'eau pendant la période de cuisson à la vapeur, veillez à ce qu'elle soit au point d'ébullition pour éviter une fluctuation de température. Cela est souvent la cause de la texture pesante des poudings cuits à la vapeur.

•

POUDING À LA MÉLASSE

1 œuf — *2 c. à table de sucre*

3 c. à table de graisse fondue

½ tasse de mélasse douce — *1 tasse de farine à pâtisserie tamisée*

ou 1 tasse moins 2 c. à table de farine ordinaire tamisée

¼ c. à thé sel — *1 c. à thé soda à pâte*

½ tasse d'eau bouillante

Battez l'œuf, ajoutez le sucre graduellement et continuez à battre jusqu'à ce que léger. Ajoutez la graisse, la mélasse et incorporez bien. Tamisez ensemble les ingrédients secs et ajoutez au premier mélange en alternant avec l'eau. Cette pâte sera très claire. Remplissez aux deux-tiers un gros moule ou des moules individuels bien graissés. Couvrez avec du papier ciré et faites cuire à la vapeur : un gros moule pendant 1 heure ; des moules individuels pendant 30 minutes. Six portions.

•

POUDING À LA CHAPELURE

¼ tasse mélasse — *⅓ tasse de sucre*

3 c. à table de graisse fondue

1 œuf — *½ tasse de farine à pâtisserie tamisée*

ou ½ tasse moins 1 c. à table de farine ordinaire

½ c. à thé muscade — *1 c. à thé cannelle*

¼ c. à thé clou

¼ c. à thé toute-épice — *1 c. à thé poudre à pâte*

½ c. à thé soda à pâte

1 tasse de chapelure fine rôtie — *1 tasse de lait sur ou de lait de beurre*

1 tasse de raisins secs, dattes ou figues hachés

Mélangez la mélasse, le sucre et la graisse fondue. Ajoutez l'œuf bien battu. Tamisez ensemble la farine, les épices, la poudre à pâte et le soda à pâte. Ajoutez la chapelure et mêlez. Ajoutez les ingrédients secs et le lait en alternant. Ajoutez les fruits hachés. Emplissez aux deux-tiers un moule ou des moules individuels bien graissés. Couvrez avec du papier ciré et faites cuire à la vapeur ; un gros moule, 1½ heure ; des moules individuels, 45 minutes. Six à huit portions.

•

SAUCE AU LAIT DE BEURRE POUR POUDING

1½ tasse de lait de beurre — *⅓ tasse sucre*

⅛ c. à thé sel

3 c. à table farine délayée avec un peu d'eau froide

1½ c. à thé vanille

Mélangez ensemble le lait de beurre, le sucre, le sel et la farine. Faites cuire au bain-marie en brassant constamment jusqu'à épaississement. Ne faites pas chauffer le lait de beurre avant d'ajouter la farine car alors il formerait des grumeaux. Ajoutez l'essence. Cette cause a une saveur délicieuse et différente. Six portions.

NE CANADIENNE

PETITS PAINS FRAIS CHAUDS

Il y a quelque chose dans les petits pains frais chauds qui donne un cachet particulier à tout repas.

Quand chaque ménagère pétrissait son propre pain, la journée de boulange était remarquable par sa fournée de petits pains chauds qui disparaissaient si rapidement.

La pâte pour des petits pains peut être pétrie d'avance et refroidie ou gelée jusqu'à la cuisson. C'est là une bonne façon d'obtenir des petits pains frais sans avoir à pétrir de la pâte chaque fois que l'on désire des petits pains frais. Pour obtenir de bons résultats il est très important que le mélange soit gardé recouvert dans un endroit froid pour empêcher la levure de gonfler.

Certaines gens aiment les petits pains tendres, d'autres les préfèrent croustillants. Il y a des occasions qui exigent des petits pains en forme de croissants délicats ou de bâtonnets, mais pour les repas substantiels rien n'égale les petits pains "parker house" ou les petits pains croustillants ordinaires d'une bonne grosseur.

Les économistes ménagères de la Section des Consommateurs du ministère fédéral de l'Agriculture ont une excellente recette pour des petits pains ainsi que des conseils pour utiliser la pâte de diverses façons.

•

PETITS PAINS MOUS OU CROUSTILLANTS

Coupez des morceaux uniformes, pliez-en les côtés en dessous jusqu'à ce que le dessus soit lisse et arrondi. Pour obtenir de petits pains hauts et mous, placez-les bien rapprochés sur la tôle ; pour des pains à croûte, placez-les à un pouce de distance ; pour des pains bien croustillants, placez-les dans des moules à muffins graissés.

•

PETITS PAINS EN FORME DE TRÈFLE

Façonnez des morceaux de pâte en petites boules, badigeonnez avec du gras fondu et disposez 3 boules dans chaque moule à muffins.

•

PETITS PAINS EN FORME DE DOIGT

Coupez la pâte en petits morceaux uniformes et façonnez-les en boules. Avec la paume, roulez à la longueur désirée, en ayant soin de les faire bien lisses.

•

CROISSANTS

Roulez la pâte ¼ de pouce d'épaisseur. Avec un couteau bien tranchant, coupez en carrés de 3 pouces. Badigeonnez avec du gras fondu, puis roulez un coin vers le coin opposé, pressant fortement les pointes en roulant. Rapprochez les deux pointes presque ensemble pour former un croissant.

•

PETITS PAINS AU FRIGIDAIRE

1 gâteau de levure comprimée ou 1 c. à table de levure rapide
1 tasse d'eau tiède — *1 c. à thé de sucre*
½ tasse de graisse (shortening)
½ tasse de sucre — *1 c. à thé de sel*
1 tasse de purée chaude de pommes de terre
1 tasse de lait échaudé — *2 œufs bien battus*
6 - 7 tasses de farine ordinaire tamisée

Faites dissoudre la levure dans l'eau tiède et ajoutez la cuillerée à thé de sucre. Mettez la graisse, le sucre et le sel dans un bol. Ajoutez la purée de pommes de terre et défaites en crème. Mélangez l'eau tiède, les œufs et la levure dissoute. Ajoutez au premier mélange. Ajoutez suffisamment de farine pour faire une pâte solide. Déposez sur une planche enfarinée et pétrissez bien. Déposez dans un grand bol graissé et laissez lever jusqu'au double du volume si les petits pains doivent être cuits immédiatement. Pétrissez légèrement, façonnez en petits pains, couvrez et laissez lever jusqu'à ce que légers. Faites cuire dans un four chaud, 400° F. pendant 15 - 20 minutes. Si cette pâte doit être mise dans le refrigérateur avant d'être cuite, déposez dans un contenant graissé, badigeonnez le dessus avec de la graisse fondue et couvrez hermétiquement. Environ 1½ heure avant de les faire cuire, façonnez en petits pains, laissez lever et faites cuire comme ci-dessus.

Les pâtes contenant de la levure peuvent être gelées et conservées pendant plus longtemps que si elles sont simplement mises dans le refrigérateur. Après le premier pétrissage, enveloppez la pâte dans un papier ciré et placez dans le compartiment à glace du refrigérateur. Sortez environ 4 heures avant de faire cuire. Laissez lever jusqu'à ce que la pâte soit légère, ceci prendra environ 3 heures. Pétrissez légèrement, façonnez en petits pains et laissez lever jusqu'à ce que légers. Faites cuire dans un four chaud, 400° F. pendant 15 - 20 minutes.

Dans *Plus* de Foyers —

de préférence à toute autre marque*

Jeanne aime à paresser au lit, mais elle ne peut résister à l'arome *extra*-invitant du Maxwell House. Il est *extra*-délicieux parce qu'il contient des cafés de choix de l'Amérique Latine, chacun d'eux spécialement choisi pour sa saveur, son arome ou son velouté.

Si Papa fait un bon début de journée en prenant une tasse géante de café, qui peut trouver à redire? Il aime le Maxwell House parce qu'il est mélangé par des experts pour donner un café riche et corsé, bien qu'exceptionnellement moelleux et velouté.

Soeurette devrait savoir qu'on ne peut arracher un amateur de café à son Maxwell House. La Torréfaction Radiante retient *toute* la saveur du merveilleux mélange Maxwell House . . . fait qu'il donne *toujours* entière satisfaction.

Le Maxwell House est acheté et savouré par plus de gens que toute autre marque de café au monde.

2 EMPAQUETAGES:

EN Sacs doublés en Glassine
Mouture à Toutes Fins

EN Boites Hermétiques
Moutures: Filtre et Ordinaire

Café Maxwell House
Marque Déposée

MH-17MF

Un Produit de General Foods

Un Peu OU Rien

Connaissez-vous l'histoire du singe qui voulait
retirer une poignée de noix d'une jarre au col étroit?
Ne sachant se contenter de prendre les noix une par une,
il finit par ne pas en avoir du tout.

Cette histoire ne manque pas d'actualité, car on peut aboutir
au même résultat en voulant trop accaparer les marchandises
restées rares sur le marché: au lieu d'un peu,
on risque de n'en pas avoir du tout. L'accaparement favorise
l'inflation des prix et tend à empêcher chaque individu
d'obtenir sa juste part des produits disponibles.

Les Canadiens ont eu la sagesse de se contenter
modérément d'*un peu*, sachant que ce peu augmentera
avec le développement de la production. C'est le bon sens même,
puisque la MODÉRATION est le principe essentiel du
MAINTIEN et de la CONTINUITÉ, un principe que
la Maison Seagram n'a jamais cessé d'invoquer.

Les hommes qui pensent à demain

observent aujourd'hui la modération!

LA MAISON SEAGRAM

AÉRO-ACTUALITÉ

SUPRÉMATIE AMÉRICAINE

Par ANDRÉ SAINT-PIERRE

POUR QUELQUES ANNÉES du moins, les Etats-Unis auront profité de la situation créée par la guerre pour implanter leur règne incontesté et universel dans le domaine de la fabrication des avions commerciaux de ligne. Avant 1939, les Américains inscrivaient déjà sous la rubrique "marché domestique" les noms du Canada, de tous les pays de l'Amérique du Sud et même de la Chine. Aujourd'hui, toutes les lignes aériennes du monde qui puissent se flatter de posséder un effectif moderne ont équipé leurs réseaux d'avions américains.

Cette situation a naturellement été causée par l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les pays d'Europe de dessiner et de mettre en production de nouveaux appareils de transport. Avant la guerre, seules la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et l'Italie possédaient sur le continent européen des usines parfaitement organisées. Dans l'hémisphère oriental, le Japon produisait plusieurs modèles d'avions pour son usage personnel ; la Russie, autre pays producteur, ne se livrait pas non plus à l'exportation. Toutes les autres nations achetaient à l'étranger.

Depuis 1938 et 1939, tous ont concentré leur activité dans le champ de l'aéronautique militaire. Lors de la chute de l'Allemagne, puis du Japon, on pouvait dire que toutes les avionneries européennes — sauf celles de la Grande-Bretagne — avaient été rasées à leur base par les aviations alliées et nazies. Les manufacturiers britanniques s'étaient consacrés à la tâche de vaincre l'ennemi, au point de ne pas mettre au point un seul prototype commercial en six années. La Russie se retranche toujours derrière son "mur d'acier" et le Japon n'a plus d'industries.

Le manufacturier américain se trouve donc depuis 1945 en face d'un marché quasi illimité. Ses avions survolent aujourd'hui les 5 continents, et il reçoit une excellente publicité qui lui rapportera beaucoup dans l'avenir . . .

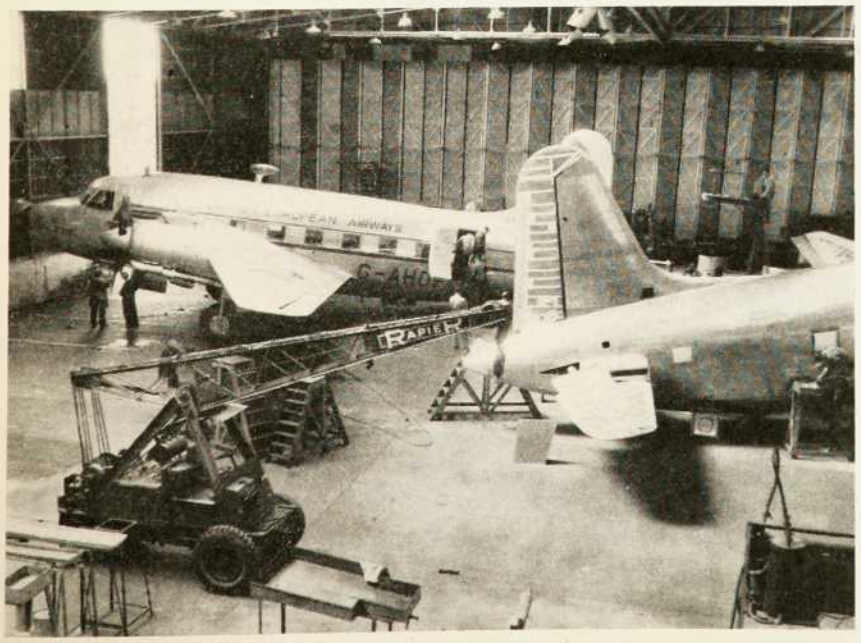
Il n'en faut pas plus pour stimuler l'émulation des deux seules nations qui apparemment voudront lui livrer d'ici quelques mois une concurrence serrée : la Grande-Bretagne et la France. De tout ceci résultera en fin de compte le progrès de l'aviation en général : l'avion de 1957 devrait être immensément supérieur à celui que nous connaissons maintenant.

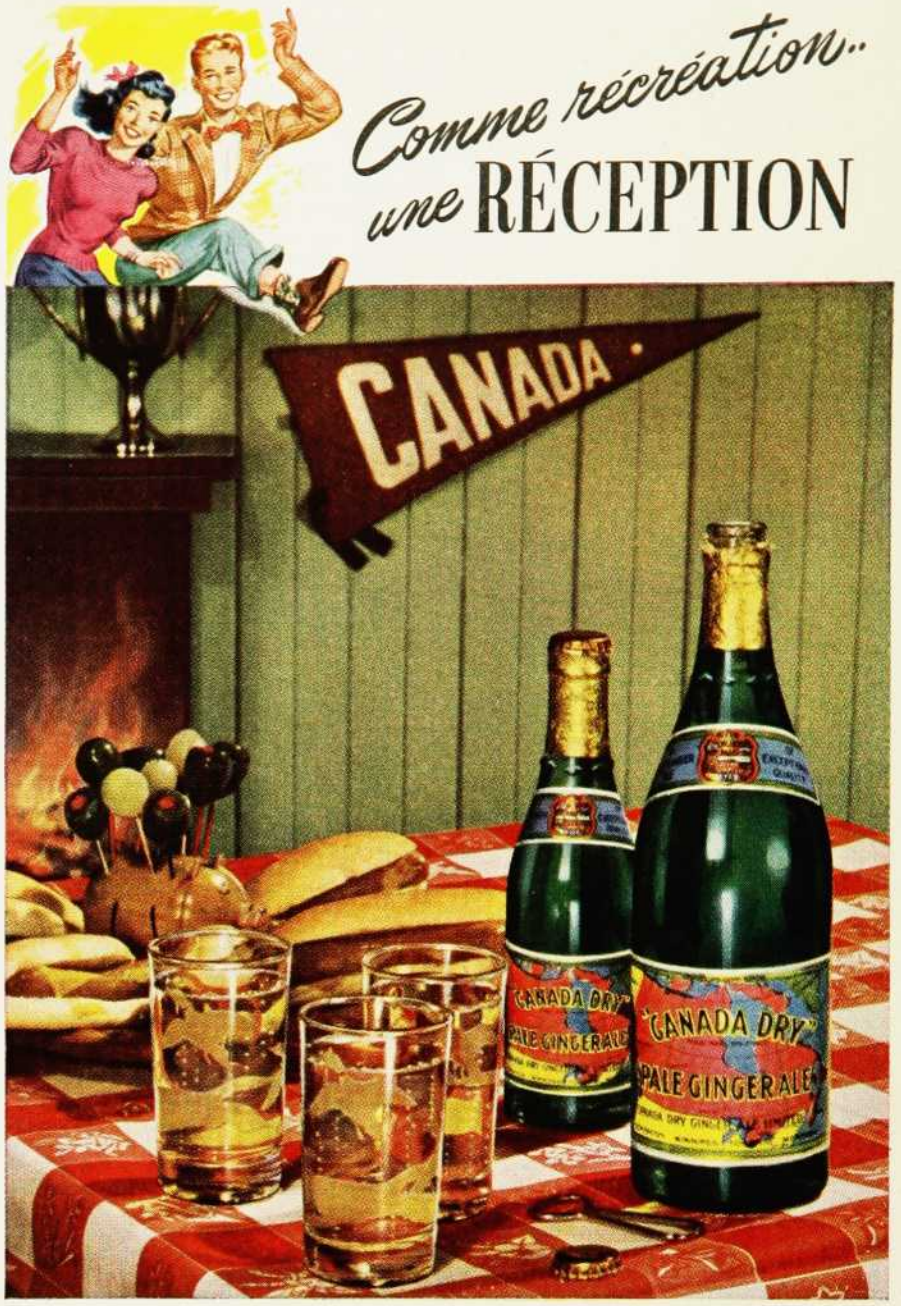
LUTTE CONTESTÉE

Pour le moment, les lignes aériennes mondiales ne peuvent se procurer qu'un seul avion absolument nouveau : le gigantesque "Constellation" mis en production par Lockheed vers la fin du conflit. L'ont adopté : la France, l'Angleterre, la Hollande, plusieurs pays de l'Amérique du Sud et naturellement les Etats-Unis. Tous ces pays, et tous les autres qui exploitent également des services aériens importants, possèdent en outre des avions Douglas, quadrimoteurs DC-4 et bimoteurs DC-3, ou uniquement ces derniers. Le Canada, par exemple, utilise un peu partout les bimoteurs DC-3 ; pour ses circuits à très longue distance, il remplacera prochainement les "Lancasters" temporairement transformés, par une version inédite du DC-4 américain, celle que l'on a baptisé du nom de "North Star".

DC-3 et DC-4, voici d'excellents avions qui devront tôt ou tard céder le pas à de nouveaux modèles plus rapides et plus économiques. C'est ici que s'amorcera une lutte fort serrée.

L'un des premiers avions d'après-guerre de la Grande-Bretagne est le transport moyen "Viking" pour 21 passagers. Un appareil de cette série est employé à titre de transport personnel par Elizabeth, l'héritière du trône d'Angleterre.





Comme rafraîchissement...

CANADA DRY

CHAQUE FOIS QUE VOUS AVEZ SOIF!

Oui, Canada Dry est le breuvage des réceptions—que vous receviez des écoliers après la classe ou des amis après le théâtre . . . Il est apprécié de tous . . . gai, pétillant, doré, il désaltère, rafraîchit et satisfait . . . Son goût de champagne vous plaît . . . rehausse la saveur même des meilleurs mets. Oui, en tout lieu, en toute circonstance, le breuvage de bon goût est Canada Dry—le champagne des ginger ales.

Achetez-en quelques bouteilles aujourd'hui — trois modèles commodes au choix. Servir bien frappé.

DÉLICIEUX BREUVAGES DE BAR POUR GLACES EN 2 MINUTES SEULEMENT A DOMICILE!

Demandez ce beau livre de recettes chez votre marchand lorsque vous achèterez votre provision approvisionnement de

CANADA DRY *Sparkling* WATER

CDM-27F

Un bon déjeuner est si important!

dit *Barbara B. Brooks*

Experte en Economie Ménagère de la maison Kellogg

Lésinez-vous sur le déjeuner? Peut-être vous *passez-vous* complètement de ce repas important, avec l'intention de vous rattraper au lunch. Ne faites pas cela! Les recherches prouvent que le déjeuner devrait comprendre au moins ¼ de votre ration alimentaire quotidienne. Si vous lésinez sur le déjeuner ou si vous ne déjeunez pas du tout, vous ne pouvez vous attendre à fournir votre rendement habituel!

Une céréale complète est une partie essentielle de tout bon déjeuner. *Une once de céréale*, 4 onces de lait et 1 cuillerée à thé de sucre fournissent 10% des éléments nutritifs essentiels qu'il vous faut tous les jours. C'est si facile d'obtenir cela, quand vous prenez, au déjeuner, une céréale prête-à-manger comme les Corn Flakes.

Ils sont toujours FRAIS comme des FLEURS!

Kellogg's CORN FLAKES

The Original

HAS THIS SIGNATURE

W. K. Kellogg

...MALT, SUGAR AND SALT

...E CANADA LTD., LONDON, CANADA

. . . pas étonnant que 4 personnes sur 5 disent qu'ils Priment par leur Saveur!

Oui, 4 Canadiens sur 5 *préfèrent* la saveur des *Kellogg's* Corn Flakes à celle de tous les autres flocons de maïs! Ceci est prouvé par des enquêtes indépendantes faites tous les ans (la préférence pour les Kellogg's était de 86.7% en 1946). Et les Kellogg's sont préférés non seulement au déjeuner—mais aussi au coucher, ou pour les enfants après l'école ou *n'importe* quand. Mangez souvent des Kellogg's, si FRAIS, si SAVOUREUX! Achetez-en vite!

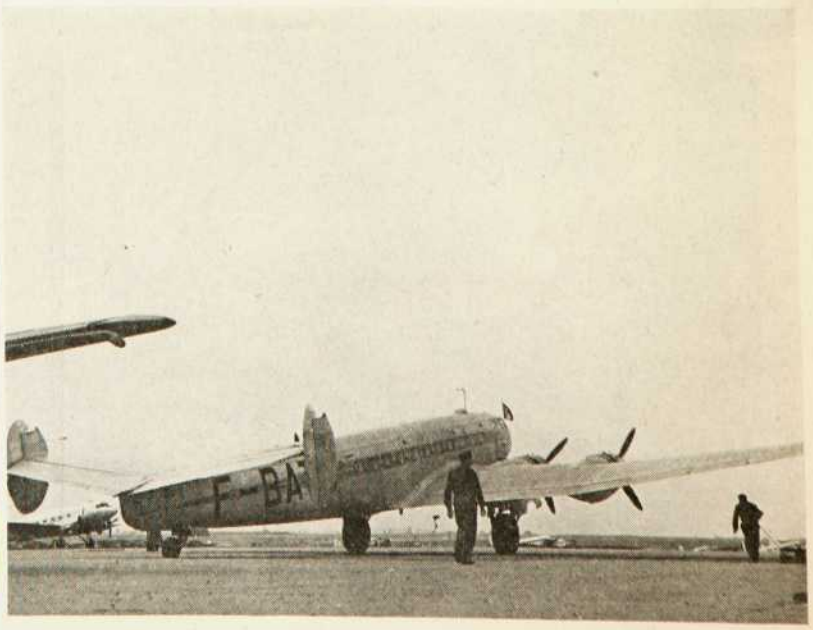
...la meilleure marque en fait de céréales!

Après le succès de leurs avions Douglas et Lockheed, les E.-U. voudront gagner la 1ère manche du match de l'après-guerre. Comme successeur au DC-3, la firme Glenn Martin propose son nouveau bimoteur *"202"*, apprendra les essais de son énorme *"stratocruiser"*, quadrimoteur à deux ponts pouvant loger plus de 60 passagers pour une envolée transatlantique. L'Angleterre et la Suède, en plus de quelques pays de l'Amérique du Sud, et naturellement les principales lignes américaines, ont placé des commandes d'avions "Stratocruiser". Boeing prépare par ailleurs un bimoteur moyen, le *"417"*, alors que Lockheed s'affaire à la construction d'un "grand frère" du "Constellation", l'immense *"Constitution"*, et d'un transport moyen pour 18 passagers, le *"Saturn"*. Chez Douglas, on a commencé la livraison d'un quadrimoteur assez semblable au DC-4 mais plus rapide ; c'est le *DC-6*. Enfin, Republic Aviation hâte la mise en chantier du transatlantique ultra-rapide *"Rainbow"*. Consolidated-Vultee compte surtout sur son "plus gros avion au monde", le *"modèle 37"*, qui sera actionné par six moteurs et transportera 204 passagers.

De leur côté, les grands manufacturiers européens ne restent pas inactifs. La Grande-Bretagne poursuit méthodiquement la réalisation de surprenants projets. Avant longtemps, son Bristol *"Brabazon"* prendra son vol. Actionné par 8 moteurs, cet avion géant se distingue par une envergure de 230 pieds, soit presque exactement le double de l'envergure du "Constellation". Le "Brabazon" pourra tenir l'air plus de 12 heures sans escale ; il transportera quelque 100 à 125 passagers. Muni de moteurs conventionnels, il tiendra une vitesse de croisière de 250 m.p.h. Plus tard, on installera des groupes propulseurs à jet qui permettront une vitesse moyenne de 300 m.p.h. et plus. Le "Brabazon" est un produit de la firme Bristol. La compagnie A. V. Roe est à compléter le prototype d'un transatlantique plus modeste mais pouvant se comparer au "Stratocruiser" de Boeing ; cet appareil quadrimoteur, le *Tudor II*, transportera jusqu'à 60 passagers. A. V. Roe a par ailleurs produit le prototype de la série *Tudor I*, modèle intérimaire dérivé du "Lancaster" mais pouvant accommoder 24 passagers le jour et 12 la nuit. Mis à l'essai récemment, le premier Tudor I a désappointé. Moyennant certaines modifications, il rendra cependant de grands services d'ici l'avènement des avions mentionnés précédemment. Dans la catégorie des transatlantiques, nous trouvons encore le Handley-Page *"Hermes"*, transport de luxe pour 36 passagers. Un rival du DC-3 américain sera le Airspeed *"Ambassador"*, bimoteur à moyen rayon d'action pour le transport de 36 passagers. Pour terminer, on ne peut ignorer le Vickers *"Viking"*, bimoteur pour 21 passagers qui offrira une sérieuse concurrence au "Saturn" de Lockheed. Au cours de la visite royale en Afrique du Sud, un "Viking" a été offert à la princesse Elizabeth à titre de transport personnel ; c'est dire qu'il est déjà reconnu comme offrant toutes les qualités de sécurité désirables. Nous avons vu à Montréal le Bristol *"Wayfarer"* ou *"Freighter"*, et nous savons que Miles et De Havilland ont mis en production deux avions pour dix à quatorze passagers, le *"Marathon"* et le *"Dove"* respectivement.

Les projets de l'industrie française sont moins connus. Nous pouvons cependant imaginer qu'elle entend également participer au jeu du marché international. Nous reviendrons prochainement sur ce sujet. Notons pour le présent qu'elle emploie concurremment avec ses "Constellation", ses DC-4 et ses DC-3, un nouveau quadrimoteur entièrement français, le *Languedoc "161"* dont on dit le plus grand bien. Cet appareil, signe de la renaissance d'après-guerre, inspirera sans doute nombre de brillantes réalisations dans un avenir prochain.

La France se remet difficilement des longues années d'occupation imposées par l'envahisseur nazi. Elle possède un type d'avion bien français, le Languedoc "161" destiné aux longues étapes avec une charge de 33 passagers.



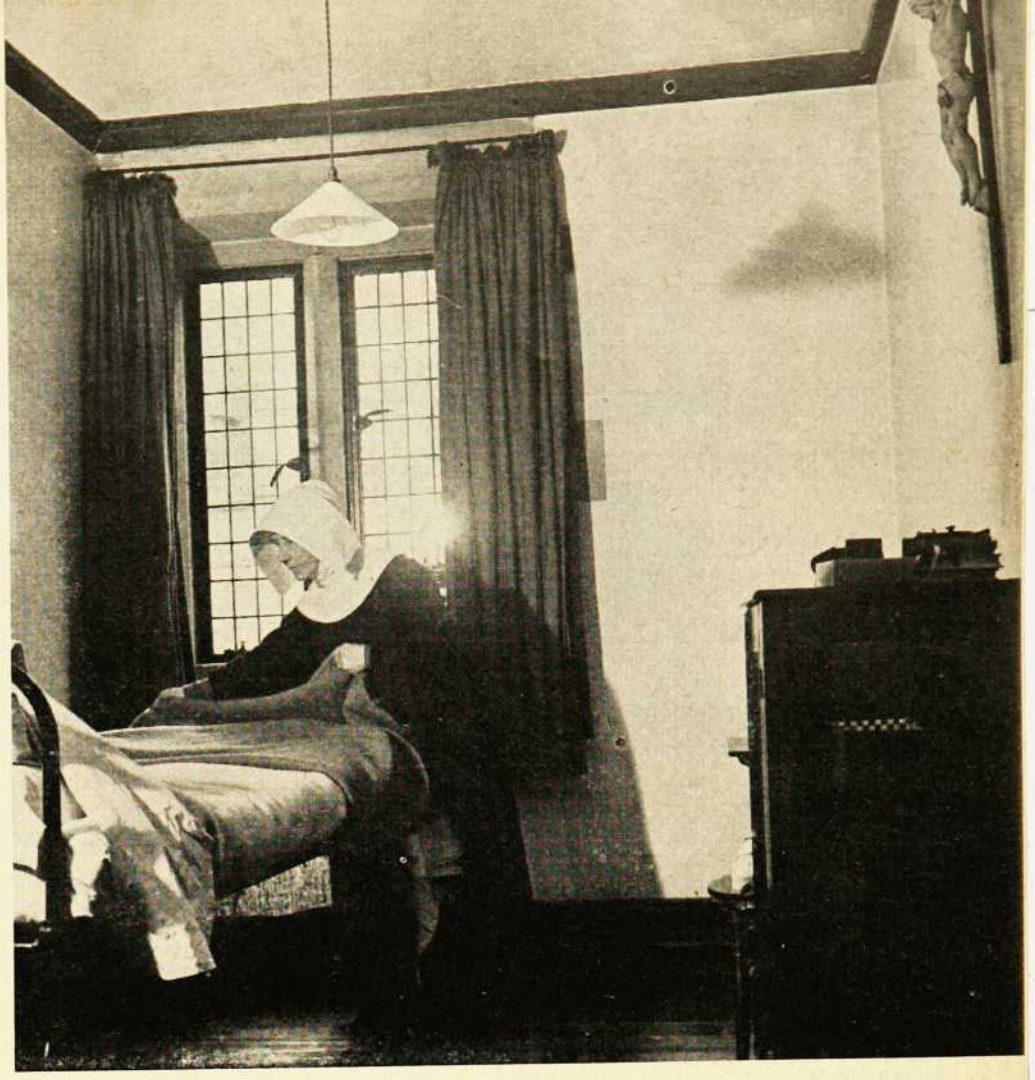
CHEZ LES ANGLO-CATHOLIQUES

Etonnante similitude

Par CÉCILE LEMIEUX

IL EXISTE actuellement à East Grinstead, en Angleterre, une communauté de religieuses anglo-catholiques. Elle a été fondée en 1854, par le Révérend James Mason Neale, auteur de plusieurs ouvrages de théologie et directeur du collège Sackville, une institution charitable d'East Grinstead. C'est dans ce village du Sussex que le Révérend Neale décida, en dépit de l'opposition de l'épiscopat anglais, de fonder une communauté de femmes, sous le vocable de sainte Marguerite. Ces pieuses filles auraient pour mission de soigner les pauvres à domicile.

Le nombre des religieuses ne tarda pas à augmenter et, comme cela était naturel, leurs œuvres se multiplièrent. Plus de deux cents religieuses anglicanes travaillent maintenant en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique.



Par les photos de cette page, on remarquera l'étonnante similitude qui existe entre certains couvents anglo-catholiques et les nôtres. — Ci-dessus, la Sœur infirmière du couvent Ste-Marguerite, en Angleterre, faisant le lit de sa cellule. Remarquez le crucifix, à droite. — Ci-contre, une note de modernisme est ajoutée par le poste de T.S.F., les périodiques et journaux. Ci-dessous, vue du grand réfectoire du couvent en question. Remarquez la chaire, à droite, les scènes religieuses aux murs, surtout la toile du centre qui est une reproduction de la "dernière scène" de Léonard de Vinci, et aussi l'immense crucifix avec deux anges aux ailes largement déployées à ses côtés.

Pour nous en tenir au couvent d'Angleterre où ces photographies ont été prises, disons que les sœurs y mènent une vie très active. Leur journée commence à six heures pour ne se terminer que le soir à dix.

A sept heures, elles récitent l'office du jour et assistent à la messe de communauté célébrée au maître-autel.

Après le déjeuner, chacune s'occupe de la tâche qui lui est assignée. Il y en a qui veillent sur les bébés de l'orphelinat Ste-Marguerite tandis que d'autres font la classe aux plus âgés.

Dans une cuisine d'une propreté impeccable, des fillettes s'initient aux secrets des arts domestiques, mais c'est aux religieuses elles-mêmes qu'appartient la délicate besogne de confectionner les milliers d'hosties qui sont ensuite expédiées aux quatre coins des Iles Britanniques. Il y a aussi la buanderie qui emploie au blanchissage et au repassage des mains expertes.

Attenant au couvent sont le pensionnat et l'externat de Ste-Agnès et de St-Michel dont les jeunes filles portent un uniforme bleu royal.

Comme on le voit, ce couvent est calqué sur les nôtres. Ce qui l'en sépare surtout c'est le fait qu'il ne reconnaît pas l'autorité pontificale. Il n'en est pas moins vrai que là aussi se pratique la plus chrétienne des vertus : la charité.

L'obésité peut menacer votre santé

particulièrement si vous avez dépassé la trentaine, car elle va souvent de pair avec l'hypertension artérielle, des troubles du coeur, le diabète et d'autres maladies.

La cause principale de l'obésité est une alimentation trop abondante. Ce n'est que rarement qu'elle résulte de troubles de fonctionnement des glandes endocrines ou d'autres causes.

Si vous êtes atteint d'obésité, demandez à votre médecin d'en diagnostiquer la cause. Suivez ses conseils pour ramener votre poids à la normale ou légèrement au-dessous. Et maintenez votre poids à ce niveau

-pour contribuer à vous assurer une existence plus longue et plus heureuse!

Pour plus de détails utiles, demandez à la Metropolitan sa brochure gratuite, "Obésité et Maigreur". Adressez votre demande au Service des Brochures 37-S, à la Direction Générale au Canada.

Cette brochure contient une liste des valeurs en calories de près de 300 aliments, des menus à basse teneur en calories, des exercices d'amaigrissement, avec illustrations, et une table de poids rationnels.

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE
New-York
PRÉSIDENT DU CONSEIL: *Frederick H. Ecker*
PRÉSIDENT: *Leroy A. Lincoln*
Direction Générale au Canada: Ottawa

UN DIMANCHE AUX "SUCRES"!

[*Suite de la page 23*]

de récolter et de cuire de l'eau d'érable. Les récipients de métal font place à ceux de bois et de grès et les portes des marchés s'ouvent un peu partout à notre produit. On exporte du sucre d'érable jusqu'en Orient et en Afrique, mais les Etats-Unis demeurent notre plus grand consommateur. Ils absorbent, pour leur part, plusieurs millions de livres de la récolte annuelle qu'ils utilisent en grande partie dans la préparation des tabacs.

Ce progrès rapide n'est pas sans créer des ennuis et, en 1940, se pose un grave problème. La teneur en plomb que contient notre sucre d'érable menace de lui fermer les portes des marchés américains. Il faut donc déterminer les causes de cette présence du plomb et fixer ensuite les moyens de l'éliminer. On fonde donc une sucrerie expérimentale à Plessisville, située en bordure de la ligne du Canadien National, où se réunissent des chimistes des ministères fédéral et provincial de l'agriculture, des techniciens et des collaborateurs des Etats-Unis.

On découvre, après de nombreux travaux de recherche, que la contamination provient des ustensiles en usage dans les érablières et des récipients soudés au plomb. Après de longues expériences on découvre que l'aluminium est le métal tout désigné pour parer à cet inconvénient.

Il résiste à la corrosion et aux manipulations ordinaires. De plus, son prix est abordable mais pour faciliter aux producteurs de sucre l'achat de ces nouveaux ustensiles, les gouvernements fédéral et provincial absorbent, chacun, un tiers du prix du coût d'achat.

La petite industrie de l'érable des débuts de la colonie est devenue aujourd'hui une industrie vitale de la production économique de notre pays. La province de Québec, à elle seule, compte pas moins de 25,000 producteurs de sucre d'érable et la production annuelle s'élève à plusieurs millions de livres.

Nous sommes loin des jours d'antan alors que le sucre d'érable en forme de cœur, les "petites cabanes" de sucre et les "casseaux de tire" faisaient leur première apparition annuelle sur les "marchés" des villes le samedi de Pâques au matin.

C'est la marche du temps, c'est le progrès! GUY LANCTÔT

DANS LE DOMAINE DES LIVRES

GARNEAU, HISTORIEN NATIONAL

Par Gustave Lanctôt

François-Xavier Garneau est resté un de nos meilleurs écrivains et c'est à juste titre qu'on a reconnu son *Histoire du Canada* comme "un des rares ouvrages classiques de notre littérature". Il n'y a pas lieu d'en être surpris quand on sait que l'auteur a consacré vingt-cinq années de sa vie à faire et à parfaire son ouvrage, à l'augmenter et à le corriger, au cours des trois éditions qu'il a connues en quatorze ans.

Un tel historien méritait d'être connu et c'est à le faire connaître et apprécier que s'emploie M. Gustave Lanctôt dans son ouvrage *Garneau, historien national* qui vient de paraître aux Editions *Fides*. On trouve dans cet ouvrage une biographie de l'historien national, une anthologie et une critique de ses œuvres, et de son *Histoire* en particulier. A la fin, une abondante bibliographie relève tous les ouvrages de l'historien et énumère les pages, appréciations ou articles les plus substantiels et les plus caractéristiques consacrés à l'homme, au poète et à l'historien. L'auteur a fait une étude approfondie sur Garneau et résume son travail dans une synthèse imposante. L'ensemble du volume est remarquable par la lumière qu'il apporte sur l'écrivain et son œuvre, et constitue un hommage à la mémoire de celui qui a consacré sa vie à écrire les événements de notre glorieux et souvent douloureux passé.

Garneau, historien national est un volume qui se lit avec beaucoup d'intérêt. Il contient des pages pleines de vie, d'érudition et de goût, et se recommande par lui-même; s'il est bon de connaître l'histoire de son pays, il est également utile de connaître dans quelle situation les historiens de l'époque se sont trouvés pour l'écrire.

MARIA CHAPDELEINE

Par Louis Hémon

Les Editions *Fides* viennent de rééditer dans la collection du "Nénuphar", l'œuvre maîtresse de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*.

La présentation du volume, tout en restant d'une belle simplicité atteint au grand luxe. M. l'abbé Félix-Antoine Savard, l'auteur de *Menaud, maître-draveur* a bien voulu préfacer cette édition de *Maria Chapdelaine*, faisant ressortir les qualités qui confèrent au roman une valeur d'éternité. Cette œuvre pure et sereine s'élève à des sommets de beauté rarement atteints chez nous.

A plusieurs, il semble étrange que la si grande popularité d'un livre n'ait pas éveillé plus de curiosité sur la personne de son auteur. Aussi, a-t-on cru bon de recueillir ici, pour l'intérêt du lecteur, quelques notes biographiques sur Louis Hémon.

Né à Brest en 1880, Louis Hémon était breton. Après de fortes études de droit, il étudia les langues, puis entreprit de nombreux voyages qui le conduisirent en Angleterre, et finalement au Canada, en 1911. C'est à Québec que Louis Hémon entendit pour la première fois cette voix de notre pays "qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre." Et voici que Louis Hémon allait vivre parmi les colons, au milieu de cette "race qui ne sait pas mourir", qui se maintient et dure depuis trois siècles comme un témoignage. "Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés..."

Dans sa simplicité même, *Maria Chapdelaine*, œuvre universellement connue, mérite, selon la définition de Brunetière, le nom de *chef-d'œuvre classique*: "Un fragment de nature et d'humanité réalisé sous l'aspect de l'éternité".

SOUSCRIVONS GENEREUSEMENT A LA

CROIX-ROUGE

OBJECTIF : $1,000,000 POUR LA PROVINCE DE QUEBEC.

UN RECIT ENCHANTEUR : "SONG OF THE SOUTH"

Le dernier film de Walt Disney

Par GASPARD ST-ONGE

Les légendes merveilleuses de Jœl Chandler Harris, racontées par ce vieux nègre bienveillant qui se nomme l'Oncle Rémus, ont été pour Walt Disney une source d'inspiration qui remonte à son enfance passée dans le Missouri. Si bien qu'il rêvait, depuis de longues années, de les illustrer un jour sur l'écran.

Ce projet, il vient de le réaliser dans *Song of the South*. Il l'a fait avec toute l'habileté technique qu'on lui connaît, et ce mélange d'émotion et de comédie dont lui seul semble posséder le secret.

Les sujets sont tous tirés du livre de Harris. Pour les traiter avec le plus d'exactitude possible, Disney a mis en campagne le personnel de ses studios, artistes et techniciens. Ceux-ci ont parcouru l'Etat de Géorgie, compilé les journaux du temps, recueilli les traditions orales qui s'étaient transmises de génération en génération.

L'actrice Ruth Warrick est excellente dans le rôle d'une femme qui, en se querellant avec son mari, attire sur leur jeune fils des aventures qui risquent de tourner au tragique.

Bobby Driscoll, âgé 10 ans, et Luana Patten, 7ans, sont l'expression de Disney lui-même, le couple d'amoureux le plus conforme à son œcur.

Pour ce qui est de l'Oncle Rémus, il est personnifié par James Baskett et ce rôle de raconteur nègre est un peu lent. Pour ce qui est des autres Noirs qui chantent en chœur, en se rendant aux champs de coton, ils semblent si heureux de leur sort qu'on est, pour un moment, sur le point de se ranger du côté des partisans du Sud. Mais ce sentiment peu humanitaire ne persiste pas.

Les acteurs en chair et en os nous apparaissent sur l'écran pendant les deux tiers du film, tandis que l'autre tiers nous présente des animaux qui ne sont pas parmi les créations les mieux réussies de Disney. Les principaux sont le Lapin, l'Ours et le Renard, tous empruntés aux récits de Harris.

"Song of the South" de Walt Disney que nous verrons bientôt sur nos écrans est une splendide adaptation filmée des légendes de Joel Chandler Harris. On y verra un narrateur des plus sympathiques, le vieux nègre REMUS (James Baskett) et les deux trouvailles que sont BOBBY DISCOLL et LUANA PATTEN (tous sur la photo du haut, à droite). — Ce film prend le caractère d'une haute fantaisie avec ses personnages réels et irréels (ci-dessus et ci-contre, à droite). La formule, pour n'être pas nouvelle, est très améliorée.

Photos RKO Radio Pictures.

MILLE FLEURS SUR VOS ROBES

1908 Simplicity 1900

1914

Simplicity 1917

Simplicity 1910

1900 — Robe d'une pièce pour dames et jeunes filles, tailles 12 à 20. Tissu requis pour taille 16 : 2 v. ¾ en 35″, 2 v. ⅝ en 39″ ou 41″. Prix 25¢.

1908 — Robe d'enfants et d'adolescentes, tailles 7 à 14. Tissu requis pour taille 8 : 1 v. ¾ en 35″, 1 v. ⅝ en 39″ ou 41″. Prix 25¢.

1910 — Robe d'une pièce pour fillettes, tailles 7 à 14. Tissu requis pour taille 10 : 2 v. ½ en 35″, 2 v. ¼ en 39″, 2 v. ⅛ en 41″. Prix 25¢.

1914 — Robe d'une pièce pour enfants et fillettes, tailles 2 à 10. Tissu requis pour taille 6 : 1 v. ⅞ en 35″, 1 v. ¾ en 39″. ⅜ de v. en tissu contrastant. Prix 25¢.

1917 — Robe d'une pièce pour enfants, tailles 6 mois à 4 ans. Tissu requis pour taille 2 : 1 v. ⅛ en 35″ ou 39″. ⅜ de v. en tissu contrastant pour l'empiècement. Prix 25¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

LE GAMIN DES ROUTES

[*Suite de la page 20*]

CHAPITRE XVIII

DEUX JOURS après les scènes que nous venons de raconter, une voiture de maître s'arrêtait, place de la Madeleine, devant le cercle des Princes.

Dix heures du soir venaient de sonner.

La journée avait été pluvieuse et froide.

Déjà l'automne touchait à sa fin, et l'hiver s'annonçait, précoce.

Depuis le matin, une bise glaciale soufflait en tempête.

Un homme sauta de l'élégant coupé, gravit lentement l'escalier conduisant au premier étage, donna son pardessus à un chasseur et pénétra dans les salons de jeu.

Le premier salon était plein de monde.

Rassemblés autour d'une table de baccara, les joueurs suivaient avec une anxiété — poignante chez quelques-uns — la partie engagée.

Le banquier était en veine ; il ne cessait d'abattre huit et neuf.

Ce banquier, c'était Lionel Roscoff.

L'inconnu... Just Mesmer.

Le visage rayonnant, les yeux brillant d'une flamme intense, Roscoff ne distinguait personne autour de lui.

Il donnait les cartes avec une tranquillité parfaite.

Quand la taille fut finie, il gagnait vingt-cinq mille francs.

— Beau gain ! fit Mesmer assez haut pour être entendu de Roscoff.

Lionel leva aussitôt la tête... et son visage devint d'une pâleur de cire.

De sa voix nasillarde, le croupier dit :

— La banque est aux enchères... Combien en banque, messieurs ?...

— Monsieur Roscoff conserve-t-il la banque ? demanda Mesmer avec indifférence.

— Assurément, monsieur.

— Combien mettez-vous ?

— Les vingt-cinq mille francs que je viens de gagner. Je suis bon joueur, moi, et j'offre à mes amis leur revanche.

La banque fut adjugée à Lionel pour la somme annoncée.

— Banco ! dit Mesmer.

Roscoff donna les cartes.

Mesmer abattit neuf.

Le visage de Lionel resta impassible.

— Il y a une suite... dit-il en se levant.

— Je prends la banque à cinquante mille francs, fit Mesmer.

Une rumeur se fit parmi l'assistance.

— Monsieur Mesmer, fit Roscoff avec un froid sourire, lançant des regards chargés d'éclairs, à mon tour je vous fais banco.

— Fort bien, monsieur.

Mesmer abattit neuf.

En deux coups de cartes, Roscoff avait donc perdu soixante-quinze mille francs.

Il se redressa, très pâle.

Comme il s'apprêtait à quitter le cercle, une main se posa sur son épaule, et une voix murmura à son oreille :

— J'ai à vous parler, monsieur.

— A moi ? fit Roscoff en relevant la tête.

— Je vais vous faire une proposition, ajouta son interlocuteur, qui n'était autre que Mesmer ; veuillez me suivre, je vous prie... Nous serons mieux dehors pour causer.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Les deux hommes demandèrent leurs pardessus et quittèrent le cercle.

Onze heures venaient seulement de sonner à l'église de la Madeleine, dont la masse imposante se détachait nettement des ténèbres.

Les boulevards étaient presque complètement déserts ; les boutiques étaient fermées.

Il pleuvait.

Seuls, les cafés restaient ouverts.

— Si vous le voulez bien, monsieur, nous entrerons au café, dit Mesmer. Je suis arrivé d'Arbois par le train de neuf heures, et n'ai pas pris le temps de dîner.

— Vous vous êtes rendu directement au cercle des Princes ?

— Non ; je suis d'abord allé chez vous.

— Chez moi ?

— Oui, monsieur, et Mme Roscoff m'a fait répondre que je vous trouverais probablement au cercle, où vous avez l'habitude de dîner assez souvent... et où j'ai eu la chance de vous rencontrer.

— Ce que vous avez à me dire est donc bien sérieux ? fit Roscoff en s'arrêtant brusquement devant Just Mesmer.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, monsieur.

— Parlez, je vous écoute, dit Roscoff en consultant sa montre. Et je vous en prie, faites vite ; je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer... Je suis attendu à l'Opéra.

— Dans ce cas, il faut en effet nous presser. A cette heure, le dernier acte doit se jouer, et si quelque artiste vous attend à la sortie, vous courriez risque de ne plus la trouver.

— Mais, monsieur, vous vous occupez un peu trop de tous les détails de mon existence, fit Roscoff, le sourcil froncé, la lèvre frémissante.

Tout en causant, ils étaient entrés dans le passage Jouffroy pour se préserver de la pluie qui tombait maintenant à torrents.

Le passage était, lui aussi, presque désert.

Quelques femmes galantes allaient et venaient, suivies par des jeunes gens leur tenant de grivois propos.

Et comme Roscoff, qui venait encore de consulter sa montre, voulait malgré la pluie quitter Mesmer, Just le retint brusquement par le bras.

— Je suis venu d'Arboise exprès pour vous voir, dit-il d'un ton glacial.

Lionel eut un mouvement de recul.

Mesmer ajouta :

— Vous resterez...

— Mais, monsieur...

— Vous resterez... parce qu'il faut que je vous parle.

— Vous lassez ma patience, monsieur.

— Soyez sans inquiétude : je serai bref, et vous aurez tout le temps de rejoindre celle que vous aimez.

— Parlez vite ; je vous écoute avec attention.

Just continua :

— Ce soir, je vous ai gagné soixante-quinze mille francs.

— C'est parfaitement exact, monsieur.

— Quand comptez-vous vous acquitter vis-à-vis de moi ? Vous n'ignorez pas que les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures ?

— Je le sais, monsieur. Mais, rassurez-vous : demain, les soixante-quinze mille francs vous seront remis.

— Eh bien ! permettez-moi de ne pas croire un mot de ce que vous venez de me dire.

— Monsieur !...

— Oh ! ne vous emportez pas, et laissez-moi causer. Je tiens, dès maintenant, à vous dire que j'étais tout disposé à vous faire remise de cette somme.

Roscoff devint blême.

Mesmer poursuivit :

— Je sais, monsieur, que, depuis que Mlle d'Aubagne a été émancipée par

Êtes-vous au courant ?

Si vous êtes plus grande que votre ami, devriez-vous —

☐ *attendre d'en rencontrer un plus grand !*
☐ *vous faire moins grande ?*
☐ *marcher courbée ?*

Qu'importe s'il *n'est pas* le plus beau grand garçon ! Un ami de taille moyenne en vaut dix grands que vous n'avez pas... un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Faites-vous moins grande : évitez les chapeaux trop hauts... portez des souliers à talon bas ! Pas besoin de marcher courbée. Même à ces "jours", vous pouvez conserver votre tenue et votre maintien, car vous n'avez pas à craindre de contours révélateurs avec Kotex... et c'est grâce aux *bouts plats, pressés,* de cette serviette périodique de confiance !

Pourrait-elle avoir la sveltesse d'un groom d'hôtel, en —

☐ *prenant des bains turcs ?*
☐ *dansant du soir au matin ?*
☐ *portant une ceinture ?*

Voici la taille de groom qu'elle aimerait avoir ! Une ceinture pourra aider. Le genre de ceinture qui amincit la taille, redresse. Les ceintures d'aujourd'hui sont si ingénieuses, c'est à peine si vous y pensez quand vous les portez. Il en est ainsi de Kotex... et des ceintures Kotex. Car la serviette Kotex est faite pour *rester molle durant l'usage.* Et la ceinture Kotex Wonderform ajustable est si confortable, si souple (elle est élastique)... donne entière liberté de mouvement.

Quand il admire votre robe, dites-vous —

☐ *Vous trouvez ? Cette vieillerie ?*
☐ *Vous badinez ?*
☐ *Merci.*

Il y a des jeunes filles qui croient devoir décliner un compliment. Pourquoi embarrasser un jeune homme ? S'il a la gentillesse de vous faire un compliment, soyez aussi gentille que lui et dites "merci". Savoir répondre fait partie de la bonne tenue. Il importe également (à certains temps) de savoir ce qui répond exactement à vos besoins de protection périodique. Kotex — naturellement ! Car vous obtenez une protection supérieure du *centre de sûreté* exclusif de Kotex... une autre raison pour laquelle vous pouvez compter sur Kotex.

KOTEX compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes réunies

*Marque déposée.

Ne vous alarmez pas ...versez de la GILLETT dans votre évier!

Fabrication canadienne

Sans pareille pour déboucher les renvois!

Non, pas besoin de vous inquiéter au sujet de ce renvoi d'eau obstrué par la graisse: versez simplement de la Lessive Gillett non diluée dans votre évier et vous aurez tôt fait de rétablir l'écoulement.

Employez aussi la Gillett pour nettoyer les bols de cabinets, écurer les ustensiles et effectuer toutes sortes de travaux de nettoyage. Achetez-en quelques boîtes aujourd'hui.

**Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.*

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE,** Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

GARÇONNETS FILLETTES BAROMÈTRE MAGIQUE GRATIS!

Vous pouvez obtenir ce merveilleux baromètre **gratis.** Il vous dit s'il fera beau ou si vous devez vous attendre à de la pluie ou de la neige. Vous saurez d'avance si vous pouvez aller patiner ou aller en pique-nique, et vos amis vous croiront magicien. C'est très simple. Faites aujourd'hui une commande de **$5.00** de fameuses graines de semences "Gold Medal" et de Cartes de Pâques. Elles partent en un rien de temps. Puis vous nous envoyez l'argent et nous vous envoyons le baromètre **Gratis et franco!** Ecrivez-nous aujourd'hui. Un cadeau de plus pour la promptitude. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous.

Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. C-2, 129, Ave Van Horne, Montréal, P.Q.

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Canada		*Etats-Unis*	
6 mois	2.00	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ **IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion *Montréal 18, P.Q.*

sa mère, vous êtes riche. Je sais aussi que vous espériez impunément ruiner la jeune fille, comme vous avez ruiné la duchesse.

— Ah ! mais, monsieur, savez-vous bien que vous lassez ma patience. Prenez garde à la vengeance d'un Roscoff ! ... Vous entendez ? ... Prenez garde ! ...

— Ce que j'ai à vous communiquer est très sérieux, reprit Just d'un ton ironique.

— Mais parlez donc ...

— Je viens au fait et vais vous dire ce qui se passe. Il y a quelques jours encore, vous pouviez ruiner Espérance ; mais, maintenant, tout est bien changé ! Mlle d'Aubagne, maîtresse de sa fortune, n'en distraira pas une obole en votre faveur, et ne laissera à sa mère que ce que la loi lui accorde : les revenus de sa fortune ... pas autre chose.

— C'est ce que nous verrons.

— Oh ! c'est tout vu.

Très grave, Just ajouta :

— Or, monsieur, vous avez gaspillé en une demi-heure les intérêts d'une année.

— C'est possible ; mais cela n'intéresse que moi.

—Vous croyez, monsieur ? ...

— Absolument.

— Ce n'est pas mon avis, surtout depuis que Mlle Espérance d'Aubagne est partie de chez sa mère.

— Une fameuse écervelée, que cette petite ...

— Pour la déterminer à un tel acte, il a fallu de bien graves raisons.

Roscoff blêmit. Lentement, Just ajouta :

— Or, ces raisons me sont enfin connues.

Un tremblement agita les membres de Lionel, et une crainte soudaine s'empara de lui.

Mesmer reprit :

— Je connais la retraite de Mlle d'Aubagne.

—Ah !

— Oui, puis je sais qu'elle a été très malade, et que, dans son délire, elle a dit des choses effrayantes.

— Tenez, monsieur, vous me faites mourir de rire, riposta Roscoff, en cherchant à donner à sa voix un peu de calme. Que venez-vous me raconter là ? Croyez-vous donc m'intimider par le récit de prétendues révélations d'une petite folle ? De toutes vos paroles, je ne retiens qu'une chose : c'est que vous connaissez la retraite d'Espérance. Cela seul m'intéresse, je vous le jure. Sa mère la pleure, et je serai très heureux de la lui rendre.

Un long silence se fit.

— Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir ? reprit Roscoff en fronçant les sourcils. Espérance a quitté le domicile de sa mère ... et nous l'avons cherchée en vain. Vous connaissez, dites-vous, la retraite de la jeune fille ; alors, si vous êtes un honnête homme, vous ne devez pas plus longtemps nous laisser ignorer cette retraite. Autrement, nous nous verrions dans la nécessité de nous adresser à la police, qui entreprendra aussitôt des recherches, et sera certainement plus heureuse que nous.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à elle tout de suite, monsieur ?

Et comme Roscoff, interloqué par cette brusque question, se taisait, Mesmer ajouta :

— Je vais vous dire, moi, la raison de votre silence.

— Je vous écoute ... Décidément, vous m'intéressez, monsieur.

— Vous avez eu peur.

— Mais vous devenez fou, monsieur.

Et, haussant les épaules, il poursuivit :

— J'ai eu peur, dites-vous, et de quoi, je vous prie ?

« Mlle d'Aubagne est une évaporée, une fille légère et inconséquente ... Le motif de sa fuite n'a rien de mystérieux, d'ailleurs.

— Et ce motif ? ...

— Espérance est allée rejoindre Gauthier, tout simplement.

— Vous vous trompez, monsieur ; Gauthier est en Italie.

— Avec elle ?

— Tout seul.

— Vraiment ?

— Mlle d'Aubagne est à Paris, dans une maison honorable, où elle n'a sous les yeux que de bons exemples, où elle n'entend que de consolantes paroles. Mais la malheureuse enfant est dans un état assez inquiétant. Sa santé a été fortement ébranlée, et elle est encore malade, très malade. Je suis médecin, et je peux juger de la gravité de son état. La pauvrette a dû subir un choc moral terrible, dont elle aura de la peine à se relever.

Et, comme un rayon de joie passait sur le visage de Roscoff, Mesmer ajouta :

— Sa mort ne vous enrichirait pas ; elle vous ruinerait, au contraire, complètement. Mlle d'Aubagne, émancipée depuis quelques mois, a testé en faveur des pauvres.

— Ah ! la coquine ! fit Roscoff.

— Penseriez-vous qu'Espérance a mal agi, monsieur ? Quant à moi, j'estime qu'elle a eu raison de faire don aux malheureux de la grande fortune que son père lui a laissée, fortune qui, dans vos mains, eût été profanée ... Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas, monsieur ? ... Tous vos secrets, même les plus intimes, sont connus de moi.

D'un ton tranquille, il continua :

— Vous voyez, monsieur, que vous avez tout intérêt à ce que cette malheureuse enfant vive. Tant qu'Espérance sera vivante, la duchesse sa mère ne manquera de rien, et vous profiterez de l'aubaine. La duchesse ne saurait rien vous refuser, bien que, depuis votre mariage, vous désertiez, paraît-il, quelque peu le domicile conjugal, et que vous consacriez aux jeux et aux femmes la plus grande partie de votre temps. On dit même que vous ne la rendez pas heureuse, cette belle duchesse, qui pourtant vous idolâtre et qui est toujours folle de vous.

Un énigmatique sourire erra sur les lèvres de Lionel ; flatté dans sa vanité, il reprit :

— Ah ! ah ! vous connaissez mes petites affaires de famille ?

— Parfaitement.

— Alors, vous devez connaître aussi mes sentiments à l'égard de la belle duchesse ?

— Je les connais.

— Ah !

— Je sais que vous ne l'avez jamais aimée, et que vous ne l'avez épousée que pour son argent.

— Mon cher monsieur, vous eussiez fait un policier hors ligne.

Un sourire ironique erra sur les lèvres de Just Mesmer.

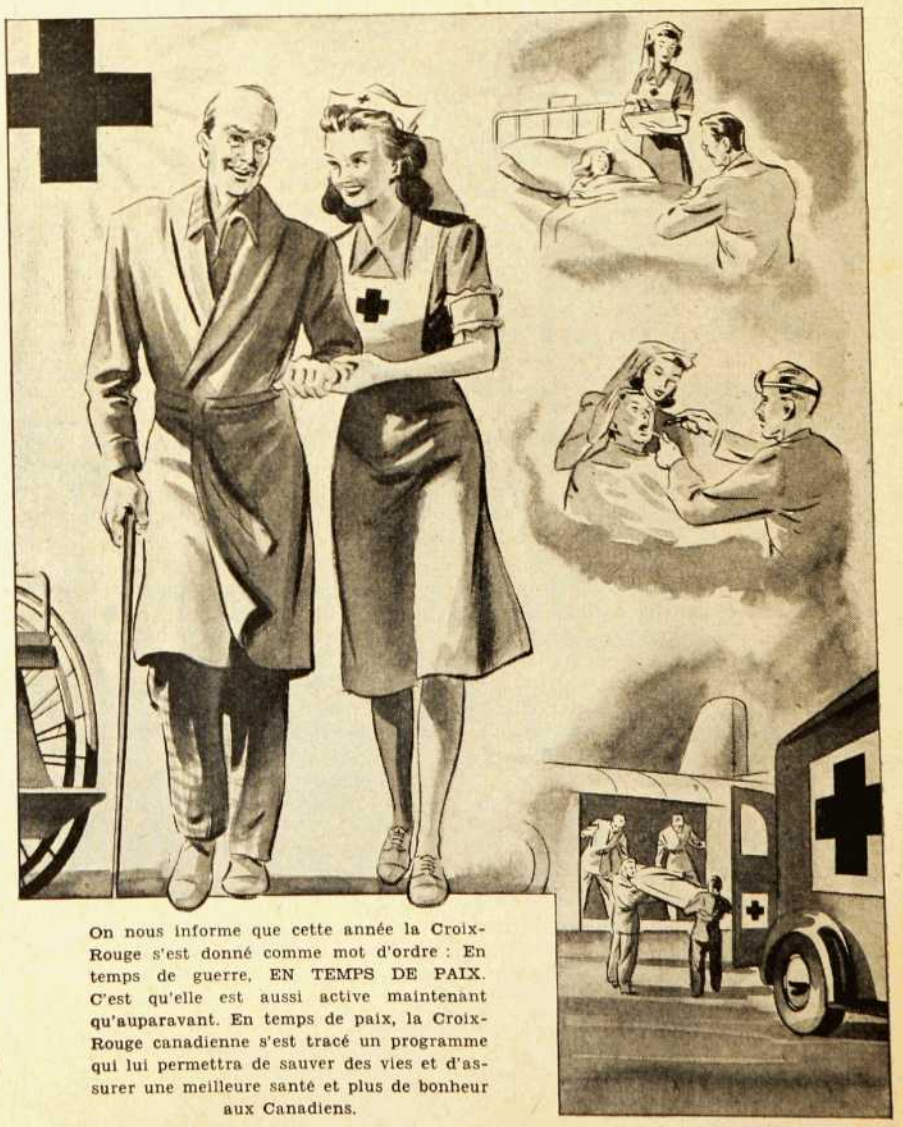
— Voyons, monsieur, où voulez-vous en venir ? reprit Roscoff en s'arrêtant brusquement devant Just.

— Oh ! à une chose très simple, à une chose que j'aurais rejetée de ma pensée autrefois. Mais les événements m'obligent, à présent, à ne point consulter mes sentiments ... Il s'agit du mariage de Gauthier Dickson avec Mlle Espérance d'Aubagne.

— Ah ! ... ah ! ... Voilà donc où vous vouliez en venir ?

— Oui, monsieur. L'amour de ces deux enfants a vaincu toutes mes répugnances, a surmonté toute l'horreur que m'inspirait la pensée d'une alliance avec la fille de la duchesse d'Aubagne ... et maintenant, je ne songe qu'à leur bonheur.

— De sorte que vous voudriez les marier ?



On nous informe que cette année la Croix-Rouge s'est donné comme mot d'ordre : En temps de guerre, EN TEMPS DE PAIX. C'est qu'elle est aussi active maintenant qu'auparavant. En temps de paix, la Croix-Rouge canadienne s'est tracé un programme qui lui permettra de sauver des vies et d'assurer une meilleure santé et plus de bonheur aux Canadiens.

— C'est mon plus vif désir.

Il se fit un silence.

La pluie tombait toujours, diluvienne, et des éclairs sillonnaient la nue.

Enervés et songeurs, les deux hommes marchaient côte à côte, sans paroles. Lionel, le premier, rompit le silence.

— C'est pour obtenir le consentement de Mme Roscoff à ce mariage que vous êtes venu me trouver au cercle et me gagner soixante-quinze mille francs ?

— Je ne suis pas devin, et je ne pouvais savoir que je vous gagnerais une telle somme, fit Mesmer d'une voix quelque peu ironique. Quand je commence à jouer, je suis comme vous, j'ignore complètement si la veine me favorisera. C'est donc à tout hasard que j'ai joué avec vous. Vous avez perdu... c'est malheureux pour vous, et très heureux pour moi.

— Mais, mon cher monsieur, il était tout à fait inutile de venir à mon cercle ; le mariage de Mlle d'Aubagne ne me regarde pas. Vous auriez dû, tout d'abord, vous adresser à ma femme...

— C'est ce que je ne voulais pas... Entre l'ex-duchesse d'Aubagne et moi, un abîme s'est depuis bien longtemps creusé.

Et, avec une amertume profonde :

— J'ai connu autrefois Mlle de La Bussière. J'étais son médecin... Mais, après son mariage, je ne l'ai plus revue.

— Je sais tout cela, fit Roscoff avec un hautain sourire ; je sais tout cela, et bien d'autres choses encore que je ne vous dis pas.

— C'est malheureux pour vous, répliqua Mesmer en haussant dédaigneusement les épaules, et, si vous aimez votre femme, je vous plains de tout mon cœur... Il est certains secrets qu'il est bon d'ignorer, croyez-moi, monsieur.

« Mais ce n'est pas de Gladys de La Bussière qu'il s'agit ; il s'agit du mariage de sa fille avec Gauthier Dickson.

— Qui n'a pas le sou.

— Mlle Espérance d'Aubagne n'est-elle pas assez riche pour deux ?

— Oh ! mais je pense bien que Gauthier ne consentirait pas à épouser une femme à qui il devrait tout. Vous n'ignorez pas, monsieur, ce qu'impose la délicatesse.

— Gauthier est peintre... Il a du talent.

— Un peintre !... Encore un meurt-de-faim ! reprit Lionel. Un artiste !

LE GAMIN DES ROUTES — 239

Allons donc ! Avant de parvenir à la célébrité, il devra traverser de longs jours de misère, et sa femme sera bel et bien obligée de le nourrir.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur. Je sais que les malheureux artistes peintres meurent souvent de faim. C'est horrible à penser, mais enfin cela est... ce fait monstrueux existe !...

— Enfin, vous êtes de mon avis... Alors, vous devez comprendre que, dans ces conditions, Gauthier ne peut songer à épouser Espérance.

— Voici ce que j'ai décidé...

Lionel était tout oreilles.

Mesmer reprit :

— Je servirai à Gauthier, dès le jour de son mariage, une rente annuelle de cent mille francs.

— C'est parfait.

— A ma mort, il recueillera en héritage la moitié de ma fortune... Et vous devez savoir, monsieur, que cette fortune est colossale.

— La fortune de mon frère !... fit Roscoff, les dents serrées, les millions gagnés par les Dickson !...

— C'est possible, monsieur ; mais cette fortune est à moi maintenant, et j'en suis le seul maître.

— Oh ! si Gauthier avait voulu, vous seriez aujourd'hui aussi pauvre que moi.

— Mais Gauthier est un noble cœur, monsieur.

— Il n'épousera pas Mlle d'Aubagne... Je ne le veux pas, moi...

— Mlle d'Aubagne attendra sa majorité, et tout sera dit. C'est le bonheur de deux enfants que vous retardez de quelques années... Dans deux ans, Espérance sera libre.

— Eh bien ! soit ! Qu'ils se marient ! Mais rendez-moi la moitié de la fortune de mon frère.

— Vous êtes fou, monsieur.

— Alors, Gauthier n'épousera pas Espérance.

— Vous êtes un misérable, monsieur.

— Prenez garde !...

Et, dans les yeux de Lionel Roscoff passa une lueur de colère.

Just ajouta :

— Je ne vous crains pas, et je vous le dis en face ; vous êtes un homme sans honneur, sans scrupule.

— Nous nous battrons, fit Roscoff, blêmissant.

— Moi, me battre avec vous ? Allons donc !... Vous ne vous battez pas loyalement... Vous assassinez ! Et vous m'assasineriez comme vous avez assassiné le duc d'Aubagne !

Roscoff poussa un rugissement de fureur à peine contenu, et ses regards errèrent, éperdus, autour de lui.

Il s'approcha de son adversaire et le regarda fixement ; puis ses mains se levèrent vers le cou de Mesmer, comme pour l'étrangler... mais elles retombèrent aussitôt lourdement le long de son corps. Il était vaincu !...

Cet homme connaissait donc ce secret !... ce monstrueux assassinat commis dans le petit pavillon du château de Saint-Savin !...

C'était donc vrai, Espérance savait ! Espérance avait parlé !...

— Prenez garde ! je vous le répète encore, prenez garde ! reprit Roscoff, la voix tremblante, la sueur au front. Ce que vous venez de dire peut vous coûter la vie... Prenez garde, monsieur !

— Ici, nous sommes en plein Paris, et je ne vous crains pas, répondit Mesmer avec ironie. Nous ne sommes plus là-bas, dans les montagnes, dans le vieux domaine clos de murs, ignoré et tranquille.

Et d'une voix tranchante, l'œil dur, il ajouta :

— Vous voyez que je sais tout. Et je peux vous assurer que, depuis longtemps, je le pressentais, ce drame... Je savais bien qu'il se déroulerait un jour, dans le silence recueilli de la vieille demeure des d'Aubagne. Mais, malgré toutes mes appréhensions, j'avais cependant encore des doutes.

« Il était si horrible, ce pressentiment !... Elle était si terrible cette pensée obsédante qui venait tous les jours me causer d'affreux rêves !... C'est alors que je résolus de tout tenter pour arracher Gauthier à cet enfer, où il allait peut-être, lui aussi, perdre son honneur...

« Oh ! depuis longtemps, je sais ce que vous êtes. Je vous ai suivi dans la vie, et j'ai souri de pitié en songeant à cette misérable femme, trompant le meilleur des hommes avec un aventurier.

— Monsieur ! monsieur !...

— Laissez-moi achever, je vous en prie. C'est la dernière fois, sans doute, que nous nous rencontrons ainsi face à face.

— Croyez-vous ?

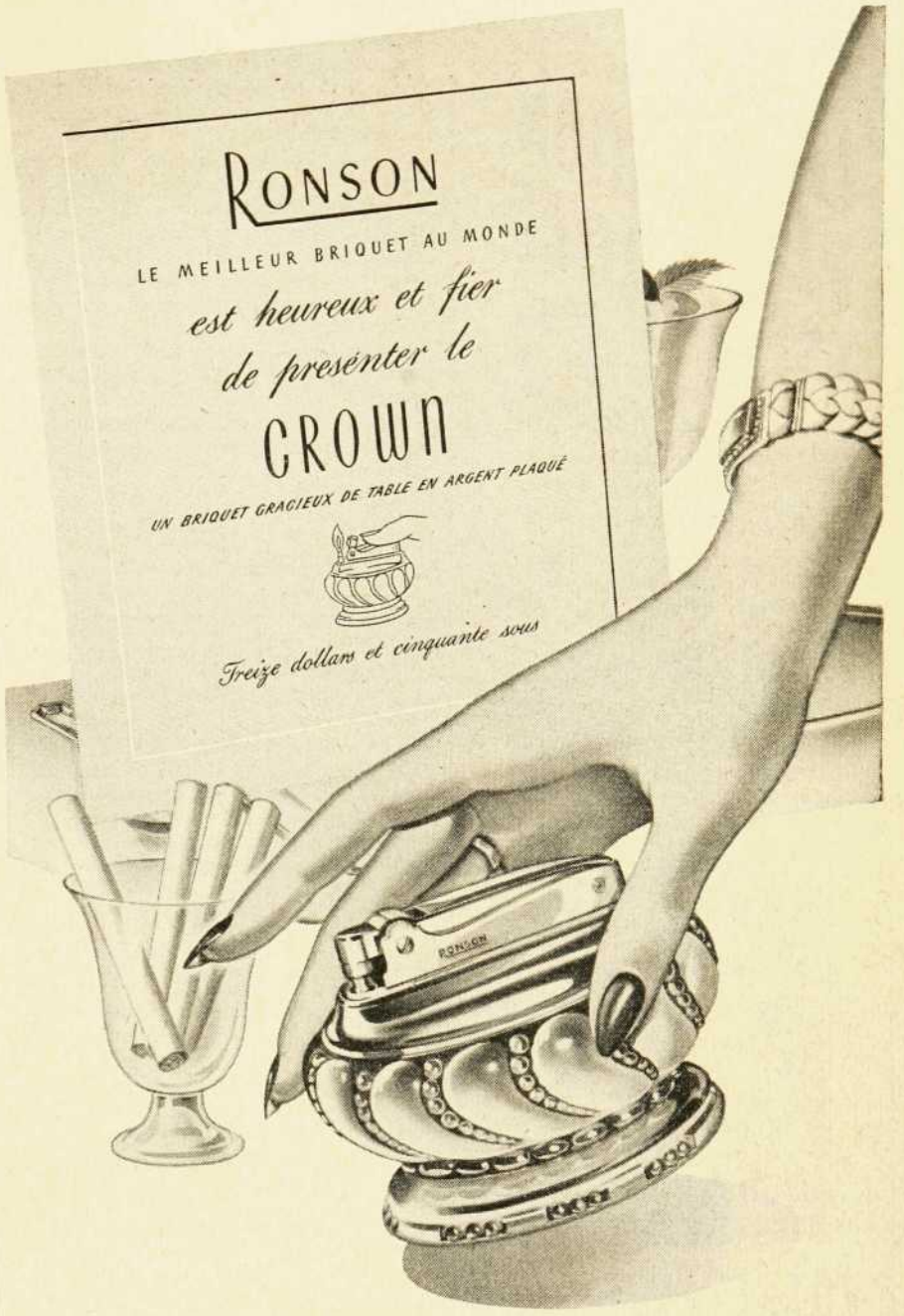
— Absolument. Mon étoile me protégera, m'éloignera d'un homme tel que vous.

Il ajouta :

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

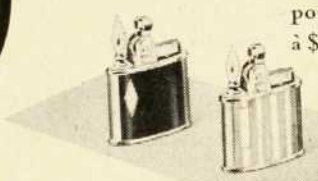
— Parlez, monsieur.

— Je vous donne trois mois pour réfléchir à la décision que j'attends de vous. Il faut que, dans trois mois, vous m'apportiez vous-même le consentement de Mme Roscoff — ex-duchesse d'Aubagne — au mariage de sa fille avec Gauthier Dickson. Quant aux



Ces briquets ravissants, finement travaillés par RONSON, en argent plaqué, couronneront vraiment la table de dîner, la table à café, *n'importe quelle* table. Quand on passe les cigarettes, leur principe simple, breveté, sûr, "Pressez, il s'allume! . . . Relâchez, il s'éteint!" enchantera tous vos invités . . . protégera parfaitement toutes vos jolies choses contre les risques des brûlures d'allumettes. Oui, vraiment, elles sont rares, les pièces d'argenterie, qui soient plus pratiques... aussi attrayantes... et il n'y en a pas qui vous serviront mieux, pendant des années, que ces jolis "Crowns" de RONSON.

Chic à Recevoir . . . Chic à Offrir



Il y a d'autres beaux modèles RONSON pour le gousset et le sac à main, de $5.00 à $8.00. Voyez-les chez votre distributeur.

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

SUR LES ONDES Écoutez "20 QUESTIONS" de Ronson sur le réseau National de Radio-Canada. (De même aux postes américains du MBS qui atteignent le Canada.) Sur l'heure et le poste, consultez votre journal local.

RONSON ART METAL WORKS (CANADA) LTD., TORONTO, ONT.

Quelques bouffées, et votre nez obstrué par le rhume est dégagé *en un clin d'oeil!*

RAPIDE . . . parce qu'il est rempli de médicaments efficaces.

COMMODE . . . se porte n'importe où . . . s'emploie n'importe quand.

Essayez-le des aujourd'hui!

EMPLOYEZ-LE DÈS QUE NÉCESSAIRE

VOTRE AMIE . . .

Vous désirez lui plaire, bien sûr . . . Mais le temps vous a peut-être manqué, et c'est très compréhensible : surcroît de travail, obligations sociales et quoi encore ! Toujours est-il que vous êtes là, à vous demander ce que vous pourriez bien offrir à cette bonne amie. Rassurez-vous donc, le problème n'est pas si grave.

LE FILM

C'est simple, économique, pratique et vous avez la certitude d'atteindre votre but sans plus hésiter. Vous n'avez qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous.

•

Notre roman pour mars :

LES ILLUSIONS FANÉES

Par ROBERT JEAN-BOULAN

Coupon d'abonnement

LE FILM

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ **IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

soixante-quinze mille francs que vous me devez, Zampa vous fera connaître à ce sujet la décision que j'aurai prise.

— Ne m'avez-vous pas offert d'annuler ma dette ?

— Vous auriez dû, tout à l'heure, profiter de mes bonnes dispositions, monsieur. Maintenant, j'ai changé d'avis . . . j'ai d'autres armes dans les mains pour vous vaincre, et je compte bien en user. Nous verrons, monsieur, qui de vous ou de moi sera le plus fort.

Un long silence se fit.

Le passage Jouffroy était maintenant tout à fait désert. Seuls, quelques sergents de ville, attirés par les éclats de voix des deux hommes, se promenaient de long en large, rasant les boutiques fermées.

La pluie tombait toujours à torrents ; le tonnerre grondait maintenant sourdement dans le lointain.

Lionel subissait le contre-coup de l'orage ; dans son cœur s'élevait une rage sourde ; une tempête éclatait dans son esprit enfiévré.

— Et si je ne vous apporte pas ce consentement ? dit-il enfin, que ferez-vous ? Dites-le-moi tout de suite . . . Je me moque de tout, aujourd'hui.

— Je vous livrerai à la justice comme étant l'assassin du duc d'Aubagne ! Et, cette fois, sa fille parlera ; elle racontera la conversation qu'elle a surprise entre sa mère et vous.

— C'est bien ; dans trois mois, vous aurez ma réponse.

— J'attendrai.

Roscoff ajouta :

— Demain, monsieur Mesmer, vous recevrez les soixante-quinze mille francs que je vous dois.

— Entendu . . .

Roscoff pensait :

« Dans trois mois, vous serez mort, monsieur Just Mesmer, nous n'aurons plus rien à craindre de vous . . . Et, cette fois, je tiendrai Gauthier. Il fera ce que je voudrai, si je lui donne Espérance. »

Chapitre XIX

Just Mesmer était content et heureux d'avoir enfin eu le courage de dire à Roscoff ce qu'il pensait de lui.

Evidemment, Roscoff avait eu peur. Pour acheter le silence de Just et celui d'Espérance, il obligerait Gladys à donner son consentement au mariage de sa fille avec Gauthier.

Tout en savourant un excellent potage, qu'on venait de lui servir au restaurant, Just retira de sa poche une lettre.

C'était une lettre, reçue la veille à Arboise, qui l'avait décidé à venir à Paris pour y voir Lionel Roscoff.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher ami,

« Je vous annonce une grave nouvelle qui va certainement vous surprendre.

« Mlle Espérance d'Aubagne a quitté la maison de sa mère.

« Quels motifs l'ont poussée à cette détermination ? Je n'ose encore y arrêter ma pensée . . . ce serait trop horrible ! . . .

« Elle s'est tout d'abord réfugiée près de Régina, près de cette sainte, qui est maintenant petite sœur des pauvres à l'asile des vieillards de Sèvres.

« Vous connaissez, n'est-ce pas, cette maison ? Nous y sommes allés bien des fois pour visiter les vieillards et soulager leurs misères.

« Elle est là, cette bonne, cette pure Régina, que les lèpres de la vie n'ont jamais pu atteindre.

« Elle est là, heureuse et tranquille, consolant de sa douce voix les pauvres êtres qui sont autour d'elle.

« Bien souvent, Just, j'ai regretté de n'avoir pas fait comme elle ! Elle a suivi le bon chemin . . . tandis que moi . . .

« Régina m'a dit pour quel motif elle n'était pas allée vous voir à Arboise. La pauvre fille craignait qu'on ne la détournât de la détermination qu'elle avait prise, de se retirer à jamais du monde.

« Et elle vous aimait tant ! . . . Peut-être aurait-elle cédé à vos prières, restant la gentille Régina d'autrefois.

« C'est là, mon cher Just, le motif qui nous a privés de sa visite, là-bas dans ces montagnes, où nous l'attendions tous deux avec tant d'impatience.

« J'ai eu le bonheur de la retrouver ici, chez moi.

« Elle est venue tendre la main pour ces pauvres vieillards, dont elle est adorée. Elle m'a priée de l'excuser près de vous, et de vous dire combien elle regrettait de ne plus vous revoir.

« Nous étions seules toutes deux dans le petit salon, et nous restions silencieuses, nous regardant, nous aimant, revivant nos anciens souvenirs.

« Moi, je songeais à cette visite qu'elle vous fit — il y a bien longtemps de cela — dans ce petit appartement de la rue Soufflot . . . Vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

« Une femme infâme vous avait brisé le cœur . . . Vous vouliez vous tuer, et c'est Régina qui arrêta votre bras prêt à vous frapper . . . Elle seule vous a consolé, elle seule a compris votre détresse ! . . . Et c'est elle, Just, qui a laissé tomber de son petit manchon l'aumône d'un cœur ami . . .

« Quand je songe à cela, les larmes me viennent aux yeux. C'est un secret que vous avez gardé, mais que j'ai surpris. Comment ? . . . Je puis bien vous le dire maintenant : nous sommes de trop vieux amis pour que vous puissiez m'en vouloir.

« C'était au cours de la maladie que vous avez contractée pendant les horreurs du siège . . . Un petit carnet traînait sur un meuble . . . Je l'ai ouvert machinalement, et j'en ai lu une page en haut de laquelle vous aviez écrit : *Un souvenir inoubliable.* C'était toute l'histoire de cette visite de Régina ; toutes vos détresses, toutes vos douleurs y étaient gravées en lettres de feu . . . et je l'ai lue, cette histoire, que je vous rappelle aujourd'hui.

« Pardonnez-moi, Just, d'avoir été quelque peu curieuse. Vous étiez si malade . . . et je vous aimais tant ! . . .

« Mais, mon ami, laissons tous ces souvenirs, et revenons à ce que je dois vous dire.

« Régina est revenue . . .

« Un soir, comme je venais de rentrer dans ce grand appartement si vide — et si triste, hélas ! depuis la mort de mon pauvre père ! — la domestique m'annonça la visite de deux personnes : une religieuse et une jeune fille . . .

« Je donnai l'ordre de les introduire.

« Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant Régina, Régina rajeunie sous le lourd capuchon de sa mante ! Cependant ses magnifiques yeux bleus étaient tristes et un peu humides.

« A quelques pas d'elle, se tenait la jeune fille qui l'accompagnait.

« La désignant, Régina me dit tranquillement :

« — Mlle d'Aubagne.

« Toute vêtue de deuil, le visage voilé, Espérance était vraiment charmante . . . et je compris enfin l'amour de notre Gauthier pour cette jeune beauté.

« Mais, en observant attentivement le visage de la jeune fille, on découvrait aussitôt la trace de bien des larmes.

« Sous le voile baissé, les yeux brillaient comme des étoiles . . . les lèvres pâles gardaient une gravité triste.

« Longtemps je l'observai en silence, et je pensai que quelque événement douloureux avait traversé l'existence de cette belle jeune fille.

« Ce fut Régina qui interrompit le silence.

« — Mademoiselle, me dit-elle en prenant mes mains et en les serrant dans les siennes avec une tendresse profonde, mademoiselle, je vous amène cette enfant, ma fille . . . Je puis bien la nommer ainsi, puisque c'est moi seule qui l'ai élevée . . .

« Puis sœur Régina poursuivit :

« — Ce que j'ai à vous demander me coûte un peu, et j'ignore s'il vous sera possible d'exaucer ma prière. Je connais votre caractère rigide, vos principes moraux, votre droiture . . . et je crains que la démarche que je tente auprès de vous ne vous paraisse singulière.

« — Parlez, lui répondis-je ; dites-moi ce que vous désirez, je suis prête à vous satisfaire.

« — Pour des motifs que je ne connais pas, et que je ne veux pas connaître, Mlle d'Aubagne a quitté ce matin la maison de sa mère, et est venue se réfugier près de moi. Je lui ai, tout d'abord, donné le conseil de retourner chez la duchesse, lui faisant comprendre que c'était là son devoir. Mais, sur son refus formel, j'ai dû chercher un moyen de la sauver.

« Et vous avez pensé à moi ? demandai-je.

« J'aurais voulu la garder près de moi, toujours. C'était mon enfant reconquise, la petite amie de mes beaux jours retrouvée. Sur cette charmante tête blonde, j'avais bien souvent pleuré en silence, et la pauvre petite comprenait la cause de mes larmes. C'est elle qui me consolait dans toutes mes détresses ; un baiser d'elle, une caresse me faisaient oublier les duretés de sa mère !

« Aussi, ce matin, étais-je presque joyeuse en la retrouvant, en la serrant dans mes bras, en revivant notre intimité d'autrefois.

« C'étaient aussi le passé et la jeunesse qui revenaient bercer mon cœur ! Je l'aimais tant, cette enfant ! . . . Je rêvais tant de ne jamais me séparer d'elle ! . . .

« Elle reprit, d'un ton bas :

« — Oui, j'aurais voulu la garder près de moi. C'eût été, je vous l'assure, une bien grande joie. Mais je ne suis pas chez moi, mademoiselle Madeleine ; je suis dans la maison des pauvres, et je ne puis y recevoir ma petite Espérance. C'est alors que j'ai songé à vous, à ce refuge honnête et sûr, que, si vous le voulez bien, vous pouvez lui offrir.

« Espérance restait calme et sombre. Pas une parole ne sortait de ses lèvres. Les yeux vagues, elle regardait, droit devant elle, une image de la Vierge, qu'elle semblait implorer ; une expression singulière allumait ses regards.

« Elle était ailleurs. Son cœur, son âme vagabondaient très loin. Nous parlions d'elle . . . et elle ne nous entendait point. Parfois, un sourire plein d'amertume errait sur ses lèvres.

« Elle souffrait.

« Mademoiselle Espérance, lui dis-je, vous êtes ici chez vous. Sœur Régina viendra vous y voir chaque jour, si cela lui est possible . . . et moi, je serai votre amie.

« Cette fois, la glace était rompue.

« Espérance releva son voile, et, dans ses grands yeux bleus, si tristes, je vis couler des larmes.

« Pendant quelques instants, je les vis trembler, ces larmes, comme des perles, au bord des longs cils bruns . . . Puis elles coulèrent enfin sur les joues amaigries de ce magnifique visage.

« Elle s'approcha de la fenêtre, et, pour cacher l'émotion qui la gagnait et qui faisait trembler son cœur, elle appuya son beau front à la vitre glacée . . . et ses regards prirent tout à coup une fixité singulière, son visage devint subitement livide . . . puis d'un rouge violacé . . . Ses dents claquèrent.

« C'était la fièvre qui montait . . .

« — Serais-tu malade ? demanda Régina en la prenant dans ses bras.

« Elle souriait à son amie. Mais je comprenais bien, Just, que c'étaient là les premiers symptômes de quelque mauvaise fièvre.

« Comme vous le savez, je suis quelque peu médecin... et je voyais que l'état de la jeune fille était inquiétant...

« Alarmée, Régina me regardait.

« Ses regards interrogeaient anxieusement les miens, semblant me demander : « Que pensez-vous de cet état ? »

« — Soyez sans inquiétude, lui dis-je ; je la soignerai du mieux que je pourrai. Ici, elle sera aussi ma fille, et nul ne viendra l'arracher, malade, de mes bras.

« Hélas ! je ne me trompais pas. Je forçai Espérance à se mettre au lit, et je l'installai dans cette petite chambre bleue qui, autrefois, quand j'étais toute jeune fille, était la mienne.

« Je passai la nuit près d'elle.

« Ce que j'avais prévu se réalisa.

« La nuit fut terrible.

« Espérance eut le délire, et, le lendemain matin, la fièvre typhoïde se déclara.

« Pendant ces terribles heures de délire, que de choses épouvantables n'ai-je pas entendues, moi et Régina, qui, comme une vraie sœur de charité, s'était installée au chevet de la malade.

« L'enfant nous révéla un secret monstrueux.

« Ah ! Just ! Just ! tout ce que vous aviez pensé, tout ce que vous m'aviez dit relativement à la mort de l'amiral d'Aubagne était vrai !... Sa fille elle-même le confirmait dans son délire !...

« Et c'était sans doute le motif pour lequel elle avait fui la maison maternelle...

« Vous vous souvenez, Just, de la conversation que nous eûmes à Arboise, quelques mois après la mort de mon pauvre père. Nous étions seuls tous les deux dans le parc, et, en parlant de cette famille d'Aubagne, vous me laissiez entendre bien des choses auxquelles je ne voulais point croire.

« Et pourtant, tout était vrai. Espérance nous a tout révélé !...

« Est-ce donc bien vrai, mon Dieu, que dans la vie se passent des choses si horribles ?

« Ainsi, la vie de la duchesse d'Aubagne n'aura jamais été qu'un long scandale !...

« Régina ne parle jamais de cette amie de son enfance ; et quand je l'interroge à ce sujet, je vois aussitôt le visage de la sainte fille se contracter douloureusement.

« Un matin, Espérance eut un accès de délire plus violent que les précédents.

« De sinistres confidences s'échappèrent de ses lèvres.

« Que nous dit-elle ? Nous voudrions l'oublier, Régina et moi.

« Elle nous raconta toute la conversation qu'elle avait surprise entre sa mère et Roscoff.

« Se tordant les mains, elle riait et pleurait à la fois.

« Elle criait, d'une voix rauque :

« — Ils l'ont tué, tous les deux... Ils l'on assassiné, là-bas, dans le pavillon de Saint-Savin !...

« Régina et moi, nous étions effarées, bouleversées, à la pensée que des domestiques pouvaient entendre cette terrible confidence.

« Oh ! comme vous aviez raison, Just, et comme vous connaissez bien le cœur vicié de ces deux misérables !...

« Mais comment se fait-il que de semblables êtres ne soient pas punis ? Vivont-ils donc toujours dans l'impunité ? Dieu les épargnera-t-il toujours ?

« Et pourtant, la fuite dEspérance n'est-elle pas déjà le commencement du châtiment ?

« Un jour viendra certainement où ils auront horreur l'un de l'autre... et le remords fera alors dans ces âmes corrompues de terribles ravages.

« Maintenant, Just, notre malade est sauvée ; elle ne semble plus se souvenir des crises violentes de sa maladie. Régina et moi, nous demandons à Dieu qu'elle les oublie, ces crises, qu'elle en perde la mémoire et que ce douloureux passé soit pour elle un rêve, un horrible cauchemar produit par la fièvre et à jamais effacé.

« Mais, hélas ! Espérance se souvient...

« Souvent, elle nous enveloppe de regards interrogateurs, inquiets, presque épouvantés, et elle nous demande :

« — Ai-je eu le délire ?

« — Non, mon enfant, vous avez été très calme.

« — Je n'ai rien dit ?

« — Rien ; vous aviez trop la fièvre. Et quand on a la fièvre, on dort presque toujours.

« Alors, en entendant ces paroles rassurantes, le visage de la pauvre petite reprend un peu de calme ; ses yeux se ferment, et sous ses lourdes paupières abaissées, coulent des larmes.

« Combien j'ai souhaité que Gauthier fût là pour sécher ces larmes !... Lui seul, certainement, fera oublier à cette malheureuse enfant les détresses de la vie.

« Qu'ils soient heureux, mon Dieu ! Et que leur union soit bénie !...

« Maintenant que vous connaissez ce secret, Just, vous pourrez agir près de Mme Roscoff et de son mari. C'est une arme dont vous pouvez vous servir au profit d'Espérance. Puissent ces deux misérables consentir tout de suite au mariage de Mlle d'Aubagne avec notre Gauthier... qui reviendra bien vite d'Italie pour être heureux.

« A vous et toujours,

« MADELEINE BRÉMOND. »

— Noble fille ! murmura Mesmer en repliant lentement la lettre qu'il venait de lire pour la vingtième fois peut-être. A présent, elle ne me reprochera pas mon inaction et elle verra que j'ai en tous points suivi ses conseils.

Sonnant le garçon, il demanda :

— Du poulet froid, un dessert... et l'addition.

Or, pendant que Mesmer achevait son modeste dîner, Roscoff, ivre de colère, s'était rendu à l'Opéra, espérant bien rencontrer la Gazelle.

Il arriva à la porte des artistes juste au moment où le coupé de la Gazelle allait partir.

Sans hésitation, avec un sans-gêne parfait, il ouvrit la porte du coupé et s'installa près de la danseuse.

En voyant Roscoff, la Gazelle poussa un cri d'étonnement. Elle allait faire arrêter sa voiture, qui déjà filait à grande allure vers les boulevards, quand, se penchant vers elle, Lionel murmura d'un ton goguenard et mordant :

— Je viens de voir Fantoche...

Ce nom ainsi jeté brusquement, alors qu'elle s'attendait si peu à l'entendre prononcer, terrifia la Gazelle.

Cependant, se remettant bien vite, elle dit :

— Eh bien ! après ? Que voulez-vous que ça me fasse ? Je ne connais pas l'homme dont vous parlez.

Et, riant nerveusement :

— Fantoche !... Fantoche !... Quel drôle de nom !...

— Voyons, mademoiselle Gazelle, rappelez bien vos souvenirs. Vous ne connaissez pas Fantoche ?

— Je ne le connais pas.

— En êtes-vous bien sûre ?

Elle répéta :

— Je ne connais pas l'homme dont vous me parlez.

— Décidément, vous avez de l'audace, ma chère petite, et je ne vous croyais pas de cette force !

Elle dit encore :

— Non, je ne le connais pas !

Fait avec la 'MAGIC', il fond dans la bouche

• Voici un magnifique Gâteau 'Magic' aux Cerises qui vous vaudra des éloges de vos invités! Recouvert d'un glaçage blanc comme neige parsemé de belles cerises écarlates... : farci de raisins, de fruits et d'épices, c'est un vrai régal.

Et il en est ainsi pour tous les gâteaux faits avec la 'Magic'. 3 générations de Canadiennes ont pu se rendre compte que la présence de la 'Magic' dans la pâte se traduit par des gâteaux plus savoureux, plus légers et à mie plus fine. Achetez la 'Magic' aujourd'hui et servez-vous-en pour toutes vos pâtisseries.

GÂTEAU AUX CERISES

½ tasse shortening
1 tasse sucre
2 oeufs
2 tasses farine tamisée
2 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
¼ c. à thé Soda à Pâte 'Magic'
¾ c. à thé sel
½ c. à thé clou
1 c. à thé cannelle
1 tasse compote de pommes épaisse
⅔ tasse raisins sans pépins
⅔ tasse dattes hachées sans noyaux
Glaçage blanc
Cerises au marasquin
Ecorce de citron confite

Défaites en crème shortening et sucre. Ajoutez les oeufs; battez bien. Tamisez ensemble les ingrédients secs. Ajoutez au mélange en alternant avec la compote de pommes. Ajoutez raisins et dattes. Cuisez 1 heure dans un moule tubulaire de 9" graissé, à 350°F. Laissez refroidir; démoulez. Glacez le dessus et les côtés. Décorez avec cerises et écorce confite.

GLAÇAGE BLANC: Défaites en crème 2 c. à soupe de beurre. Ajoutez graduellement 2 ½ tasses de sucre en poudre tamisé et continuez de défaire en crème. Ajoutez environ 3 c. à soupe de lait pour donner au mélange une consistance qui permette de l'étendre. Ajoutez quelques grains de sel et ¾ de c. à thé de vanille.

PENSEZ À VOUS, MADAME...

De tous les membres de la famille, c'est la mère qui reste le plus souvent à la maison. Monsieur va quelquefois à son club de quilles ou à son cercle, Mademoiselle va au thé ou chez des amies, le fils aîné a ses camarades, et les petits, leurs jeux. Mais vous, Madame, puisque, plus souvent qu'à votre tour, vous montez la garde du foyer, vous avez bien droit, vous aussi, à quelques moments de loisirs, n'est-ce pas ? Alors, le moyen le plus pratique de goûter, chez vous, un bref moment de détente, c'est encore la lecture de votre magazine préféré.

LA REVUE POPULAIRE

qu'on prépare et réalise particulièrement à votre intention. En vous abonnant à LA REVUE POPULAIRE, non seulement vous procurez à vous-même une grande source de distraction, mais vous avez de plus la certitude que votre fille aînée et même aussi votre fils et votre mari prendront également leur profit. Du reste, il en coûte si peu pour tant d'agrément, ($2 pour deux années) et puis, est-ce que charité bien ordonnée ne commence pas par soi-même ?

Notre roman de mars :

LA PETITE FILLE AUX LEGENDES

Par ANNIE et PIERRE HOT

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* ____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

— Allons donc, vous le connaissez mieux que moi. Il ne faut pas le faire à la pose avec moi, car je vous jure que vous ne réussirez pas. Je sais que celui qui a si proprement nettoyé le coffre-fort du duc d'Aubagne est tout simplement l'auteur de vos jours.

La Gazelle blêmit ! Un tremblement la secoua tout entière.

— Vous voyez bien que j'ai mis le doigt sur la plaie, dit Roscoff, en riant.

— Voyons, où voulez-vous en venir ? demanda la Gazelle, la sueur au front.

— A vous dire ceci : il ne faut ni être si fière ni si arrogante, quand on est la fille d'un bandit !

— Misérable ! . . .

— Oh ! ne le prenez pas de si haut.

« Qu'êtes-vous, dites, après tout ? Croyez-vous que je ne vous ai pas reconnue ? Vous êtes cette fille en haillons que nous avons chassée de Saint-Savin, en compagnie de cet estropié, le sieur Gogosse, n'est-il pas vrai ? Et dire que j'ai mis si longtemps à me rappeler tout cela ! Mais, nom de nom, où donc ai-je la tête ? . . .

— Maintenant que vous m'avez insultée, vous pouvez descendre et me débarrasser de votre odieuse présence, fit la Gazelle, la voix tremblante. Le passé est le passé . . . Il ne regarde personne, et vous encore moins que tout autre !

— On saura au théâtre ce que vous êtes.

— Peu m'importe !

— Je dirai le nom de votre père ; je raconterai vos exploits.

— Faites comme il vous plaira.

Et avec une amertume profonde :

— Je suis la fille d'un bandit, moi ; mais je n'ai jamais volé, moi . . . J'ai été misérable, mais je ne sache que ce soit un crime d'être malheureux. J'ai eu faim, j'ai connu la misère . . . mais c'est à cette misère que je dois d'être ce que je suis ; c'est elle qui a fait de moi l'artiste acclamée, aimée du public ! . . .

« C'était ma destinée . . . j'ai dû la subir. Pour parvenir au triomphe final, j'ai parcouru une route semée d'épines, où, depuis mon enfance, je me suis blessée et meurtrie ! J'ai été abreuvée de toutes les douleurs ! . . . Et je vous trouve bien misérable de venir ainsi me jeter à la face ce que je voudrais tant oublier . . .

Blottie dans un coin du coupé, elle restait maintenant silencieuse.

Une ombre profonde descendit sur son front, ses yeux se fermèrent.

La voiture roulait sur les quais.

Dans le quartier, tout était tranquille ; les rumeurs de la grande ville n'arrivaient plus que très étouffées.

Les trottoirs, tout blancs sous la lueur tremblotante des becs de gaz, s'allongeaient à l'infini, tristes et mornes.

La solitude était complète.

Près de cette femme, dont le calme semblait le braver, Roscoff restait immobile, sans parole.

Une barre de fer semblait peser sur son cœur ; pour calmer la brûlure de son visage, il appuya son front à la vitre du coupé.

Ce silence de la Gazelle était pour lui une torture.

Il eût préféré cent fois les révoltes de tout à l'heure à ce calme terrifiant.

La tête enveloppée dans la gaze, elle semblait dormir.

Il dit, en lui prenant les mains qu'elle ne retira pas :

— Aimez-moi . . .

— Jamais ! . . .

— Je vous en prie ! . . .

Elle répéta, d'une voix très calme :

— Jamais ! . . . jamais ! . . .

— Vous m'aimerez ! . . . vous m'aimerez !

— Hier, vous m'étiez indifférent et je n'aurais rien fait pour vous causer de la peine.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je vous méprise et je vous hais !

— Oh ! Gazelle ! . . . Gazelle ! . . .

Elle répéta :

— Oui, je vous hais !

— Prenez garde !

— Je ne vous crains pas !

Elle ajouta :

— Tout à l'heure, vous m'avez abreuvée de chagrin. J'ai bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie ! Maintenant, tout m'est égal : je suis forte et prête à la lutte.

— Alors, vous voulez la guerre ?

— Elle ne m'effraie pas.

— C'est votre dernier mot ?

— Mon dernier !

— Vous le regretterez.

— Jamais !

— Mais je dirai ce que vous êtes, de quelle boue vous sortez. Je raconterai, dans des feuilles sensationnelles, votre histoire en entier. Je paierai ce qu'il faudra pour que tout ce que Paris renferme d'hommes élégants et de femmes mondaines soit édifié sur votre compte !

— Que m'importe !

— Je raconterai votre séjour à Saint-Savin, en compagnie d'un va-nu-pieds, d'un gamin qui, sans doute, était votre ami de cœur . . .

— Misérable ! . . . misérable ! . . .

— Vous ne savez dire que cela, ma chère. Ah ! vous avez peur, maintenant ; vous voyez déjà crouler toute cette renommée dont tout à l'heure encore vous étiez si fière ! . . . Allons, soyez à moi, et tout ce passé qui vous fait trembler ne sera connu de personne . . .

— Jamais . . . jamais ! . . .

Et dans un rire nerveux, elle ajouta :

— Si vous saviez combien je vous hais, combien cette haine est profonde et terrible ! Que m'importe la renommée, que me font les triomphes ! J'en suis déjà fatiguée et je cherche le moyen de m'en affranchir. Ah ! vous avez cru me faire peur en me menaçant des journaux ! Mais sachez que je me moque de tout et que je suis au-dessus du scandale que vous pouvez provoquer. Je vous hais et je vous méprise comme le dernier des misérables ! . . . Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Et abaissant violemment une des glaces du coupé, elle jeta dehors sa tête en feu, pour calmer la brûlure de ses yeux noyés de grosses larmes.

Le coupé filait toujours à grande allure.

Quand il parvint au rond-point des Champs-Elysées, la Gazelle appuya sur un timbre.

La voiture s'arrêta.

— Vous voici à quelques pas de l'avenue de la Muette, près de chez vous. Veuillez descendre, je vous prie.

Comme il résistait, d'un ton froid, elle dit au cocher qui venait de sauter de son siège pour demander de nouveaux ordres :

— Jetez-moi cet homme sur le trottoir . . . et vite à Passy !

Et avant que Roscoff ait eu le temps de protester et de se défendre, le cocher, un hercule, celui-là même qui avait chassé Fantoche de l'hôtel de la rue de la Pompe, prit Lionel à bras-le-corps et le déposa délicatement sur un des bancs de la promenade. Puis, remontant prestement sur son siège, il lança ses chevaux dans la direction de Passy.

— La coquine ! . . . La scélérate ! . . . gronda Roscoff, encore tout ahuri par cette brusque attaque.

Et, trébuchant, il rentra chez lui, où, anxieuse, Gladys l'attendait.

Elle ne s'était pas couchée.

Comme tous les soirs, penchée à sa fenêtre, elle avait guetté le retour de Lionel.

Harassée, brisée de fatigue, près de la fenêtre, elle s'était endormie.

Oh ! les longues soirée d'angoisse où, prêtant l'oreille au moindre bruit, elle avait en vain attendu son mari ! . . .

Quelles heures mortelles vécues dans le silence, seule dans cette luxueuse demeure ! Que de fantômes n'avait-elle pas vus, en son imagination enfiévrée, se dresser dans ses salons déserts !

Le fantôme du duc d'Aubagne !

Le fantôme de la comtesse de La Bussière !

Tous deux, menaçants, la poursuivant, lui criant :

— Infâme ! . . . infâme ! . . .

Souvent, pour fuir tous ces spectres, elle s'était sauvée dans le jardin, parcourant les allées désertes, les yeux fermés pour ne pas voir, les oreilles bouchées pour ne pas entendre.

Ce qu'elle avait souffert, nul ne le savait, qu'elle.

Quand Lionel pénétra au salon, elle dormait toujours.

Il se pencha vers elle.

Elle s'éveilla.

— Pas encore couchée ? dit-il ; décidément, Gladys, vous êtes folle !

— Je vous attendais.

— Vous avez eu tort ; vous seriez beaucoup mieux dans votre lit que sur ce fauteuil. Je pouvais ne rentrer qu'au matin, et votre attente eût été longue.

— Il est bientôt deux heures du matin, dit-elle.

— Eh bien ! . . . après ? . . .

— Vous sortez du cercle ?

— Oui. Et même, j'y ai perdu soixante-quinze mille francs.

Gladys tressaillit, un tremblement nerveux la secoua tout entière.

Lionel reprit :

— Et savez-vous quel fut l'heureux gagnant ?

— Comment puis-je savoir ?

— Voyons, cherchez . . . et devinez.

— Je ne connais pas vos amis, fit-elle, nerveuse et irritée.

Il laissa tomber ce nom :

— Just Mesmer . . .

La pâleur de Gladys s'accentua.

D'un ton sec, Roscoff poursuivit :

— Oui, Just Mesmer. C'est vous dire qu'il me faut dès demain liquider cette affaire ; autrement, il pourrait nous en cuire. Mon heureux adversaire est un gaillard qui ne consentira à aucun arrangement avec moi.

— Que m'importe, à moi ? Où voulez-vous que je trouve, du jour au lendemain, une somme de soixante-quinze mille francs ? Je n'ai plus rien, vous le savez bien. Vous m'avez complètement ruinée . . . et aujourd'hui nous ne pouvons plus compter sur Espérance.

— Vous avez de superbes diamants : vendez-les et donnez-moi le produit de la vente. Avec cette somme, j'essaierai de me refaire au cercle.

— Mes diamants ! Et la malheureuse, en comprimant sa tête à deux mains. Ah ! . . . mes diamants ! . . .

— Eh bien ! oui, vos diamants ! Ils valent plus de cent mille francs ; votre rivière est estimée, à elle seule, cinquante mille francs.

Et comme Gladys, terrifiée, gardait un sombre silence, il ajouta :

— Demain matin, remettez-moi tous vos bijoux . . . Je me charge de les vendre.

Elle se taisait. Ecroulée sur un divan, le visage livide, elle songeait à cet effondrement de toutes choses.

Ces diamants lui venaient en partie de sa mère ; elle y tenait et n'eût consenti à s'en dessaisir qu'à la dernière extrémité. Elle aimait à les voir briller dans leur écrin, et pendant les longues heures de solitude, elle s'en parait, cherchant à se revoir telle qu'elle était autrefois.

C'était maintenant son dernier luxe qui s'en allait . . . et, cette fois, pour toujours !

Les yeux vagues, elle restait sans parole, sentant peser sur elle les regards inquiets et scrutateurs de son mari.

Anxieux, Roscoff se demandait :

« A-t-elle encore ses diamants ? Consentira-t-elle à me les livrer ? »

Et une terreur l'avait saisi qu'elle répondit : « Non. » Alors, c'était la gêne, l'effroyable gêne qu'il avait autrefois connue.

Elle dit doucement, le bras étendu vers un petit meuble de bois de rose :

— Ils sont là ; vous pouvez les prendre ce soir même. Mais ne me les montrez pas ! Allez-vous-en... Vendez-les... C'est le dernier sacrifice que je fais pour vous. Quand ces bijoux seront vendus, je ne posséderai plus rien ! Ce sont les souvenirs de ma mère que vous allez jeter à la vitrine d'un marchand des boulevards ! Hélas ! j'aurai bu le calice jusqu'à la dernière goutte.

Il ne l'écoutait point.

Que lui importaient ces paroles déchirantes ? Ces cris de détresse ne montaient point jusqu'à son cœur...

Il prit les écrins... tous... tous !

Et, ricanant :

— Avec ça, on se refera, on regagnera des sommes folles !

Puis, changeant subitement de ton :

— A propos, vous savez, j'ai causé avec Mesmer.

Elle se redressa effarée.

— Il a découvert tout le pot aux roses... l'assassinat de l'amiral !... Et si avant trois mois vous n'avez pas marié votre fille avec Gauthier, il nous dénoncera ! Ah ! ah ! nous serons dans de beaux draps, Gladys, si jamais la police vient à se mêler de nos petites affaires !

Et comme, toujours immobile, frappée de stupeur, elle ne pouvait prononcer une parole, il la quitta et rentra dans son appartement.

Chapitre XX

La Gazelle avait regagné son logis, brisée et profondément malheureuse.

Evidemment, les menaces de Roscoff ne seraient pas vaines. Pendant plusieurs jours, elle s'enferma chez elle, consignant sa porte à tous les visiteurs. A Gogosse, elle raconta tout ce qui s'était passé entre Lionel et elle.

— Je veux rester avec toi pendant quelques jours, dit Gogosse. Puis, à nous deux, nous allons chercher le moyen de quitter Paris le plus tôt possible et de nous expatrier.

— Tu songes donc à partir, toi aussi !

— J'y songe depuis longtemps, mère.

— Pauvre petit ! ce serait bien notre plus grande joie, à tous deux... et Dieu sait si je lui ai demandé souvent la réalisation de ce rêve !

— Oh ! mère, ne jamais nous séparer... vivre toujours l'un près de l'autre ! Réunis, nous oublierions le passé pour ne songer qu'à l'avenir... à cet avenir qui serait si beau pour nous ! Nous n'aurions qu'une seule et même pensée... mon cœur battrait à l'unisson du tien...

— Quel rêve ! murmura la Gazelle.

— Il est trop beau, ce rêve ! Si beau qu'il m'épouvante ! Pourrons-nous jamais être heureux, nous qui avons tant souffert ?... Dis, mère chérie, crois-tu que Dieu ait enfin pitié de nous ? Je n'ose l'espérer, moi, et pourtant, nous n'avons jamais fait de mal à personne... jamais... tu le sais bien.

— Le projet que nous avons formé il y a quelques jours peut se réaliser plus tôt que nous ne l'espérions. Il ne nous faut pas, pour vivre, des mille et des cents. Puis, s'il le faut, je vendrai mes bijoux.

« Je retirerai bien de cette vente une vingtaine de mille francs. Avec cette somme, nous serons à l'abri de la misère : il nous fallait autrefois si peu pour vivre... Te rappelles-tu ?

Un sourire plein d'amertume erra sur les lèvres de Gogosse.

La Gazelle continua :

— Mon enfant bien-aimé, le moment est venu de réaliser les doux projets que nous avons faits ; nous allons partir.

— Maintenant, je suis prêt à te suivre, mère.

— Ce soir, je danserai pour la dernière fois ; ce soir, je ferai mes adieux à tous mes camarades de théâtre, au directeur, qui a toujours été pour moi d'une bienveillance extrême. Et demain, si tu le veux, nous quitterons à tout jamais Paris.

Le pâle visage de Gogosse rayonnait.

— Va, dit-il, je t'attendrai ici.

— Je me rends tout de suite chez le bijoutier qui m'a vendu mes diamants et vais le supplier de les reprendre avec le moins de perte possible.

Elle se leva, s'approcha d'un bonheur du jour qu'elle ouvrit. Dans un coffret d'argent d'un merveilleux travail, elle prit un à un tous les bijoux destinés à être vendus. Il y en avait pour une cinquantaine de mille francs, environ.

— Si le bijoutier m'en donne vingt mille francs, je serai satisfaite. Avec cette somme, nous pourrons être heureux, nous qui autrefois savions nous contenter de si peu ! Puis, nous serons à jamais réunis et la joie de nous retrouver enfin ensemble, me fera oublier bien vite le luxe que je vais quitter.

— Tu ne le regretteras pas ?

— Non, je te le jure.

— Tu ne regretteras pas non plus Paris ?

— Encore moins. Comment veux-tu que je regrette une ville où nous sommes chaque jour exposés à nous trouver en présence de Fantoche et de ce coquin de Bois-Dodo ? J'ai chassé Fantoche... mais il reviendra demain. Puis, qui sait, peut-être te guette-t-il, attendant le moment propice pour t'entraîner dans quelque coin désert et te tuer sans pitié ?

— Moi, je me moque de la vie, mère.

Un douloureux sourire erra sur les lèvres de la Gazelle.

D'un ton attendri, Gogosse poursuivit :

— Puis, vois-tu, mère, j'ai peur que cette vie nouvelle dans laquelle nous allons entrer ne te cause d'amers regrets... Alors, il ne serait plus temps de retourner en arrière.

— Enfant !...

— Ecoute, mère, me permets-tu de te donner un conseil ?

— Je te le permets, mon enfant.

— Me promets-tu de le suivre ?

— Je te le promets.

— Demande un congé à ton directeur, mais ne romps pas définitivement avec lui. Dis-lui que tu es malade et que tu as besoin de repos ; il t'accordera trois mois de congé.

— Et puis, après ?

— Si pendant ces trois mois tu n'éprouves aucun regret, si tu te trouves heureuse, enfin, bien heureuse... eh bien ! tu diras un adieu définitif à la scène.

— Tu parles d'or, mon cher petit.

Et le regardant avec tendresse :

— Tu es la raison même. Eh bien ! soit, je suivrai ton conseil ; je demanderai un congé de trois mois.

— Alors, tout ira bien.

Elle se leva, revêtit un costume sombre, et après avoir enfermé ses diamants dans un élégant petit sac de cuir, elle sortit, disant à Gogosse :

— Je serai bientôt de retour ; attends-moi ici. Et n'oublie pas de faire respecter la consigne au cas où Fantoche se présenterait à la maison.

— Personne n'entrera ici, ni Fantoche ni le beau Roscoff.

La Gazelle héla un lacre et se fit conduire au Palais-Royal, chez le bijoutier Bitzer.

— Monsieur Bitzer, dit-elle, je vous apporte tous mes diamants.

— A remonter ?

— Non, à vendre.

Bitzer fronça les sourcils.

— Vous avez besoin d'argent ?

— Sans doute.

— Et vous tenez à vendre ?

Photo non retouchée

Photo non retouchée

NÉES LA MÊME ANNÉE ! INCROYABLE N'EST-CE PAS !

Faites que votre peau ne vous vieillisse pas

Ces deux femmes sont du même âge : 28 ans ! Mais l'une paraît beaucoup plus âgée que l'autre ! Pourrait-on penser la même chose de *vous ?* Alors, soyez sur vos gardes : faites en sorte que les rides minuscules, un épiderme rugueux, fané, prématurément fatigué ne mentent insidieusement sur votre âge !

Dès maintenant, douillettez votre peau — redonnez-lui cette apparence de fraîche jeunesse à l'aide du Cold Cream Noxzema. Cette crème à triple effet fait beaucoup plus que nettoyer simplement : elle nettoie *en profondeur,* confère à votre visage ce teint soigné qu'on remarquera. Elle facilite l'*adoucissement* des plaques sèches et des légères rugosités. Elle *rafraîchit,* stimule, semble donner aux tissus fatigués un revigorant picotement !

Faites l'essai du massage au Cold Cream Noxzema sur la figure et sur la gorge pendant 10 jours seulement, en en laissant un peu, chaque soir. Et voyez si cette formule spéciale de cold cream ne vous fait pas paraître plus jeune — plus rafraîchie — plus séduisante !

A toutes les pharmacies et magasins à rayons :

17¢, 29¢, 55¢.

COLD CREAM NOXZEMA

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

— Absolument.

— Voyons . . .

La Gazelle vida le contenu de son sac sur le comptoir.

— Ces bijoux sortent de chez vous, dit-elle, je les ai payés cinquante mille francs.

— Hum ! . . . hum ! . . .

— J'ai encore les factures, je puis vous les montrer.

— C'est possible. Mais depuis l'époque à laquelle vous avez fait vos achats, les diamants ont quelque peu perdu de leur valeur . . . Puis, enfin, vous revendez, et vous n'ignorez pas que toute marchandise vendue ne peut être rachetée au même prix. Le commerce, c'est le commerce . . .

— Je sais tout cela, fit froidement la Gazelle, mais finissons-en au plus vite : combien me donnez-vous de tous ces bijoux ?

Bitzer se gratta la tête, retourna sa langue sept fois dans sa bouche avant de prononcer une parole . . . puis, enveloppant la jeune femme d'un regard scrutateur, il dit enfin :

— Je vous en offre trente mille francs.

Un rayon de joie illumina le fin visage de la danseuse.

« J'ai parlé trop vite pensa Bitzer ; j'aurais pu avoir le tout pour vingt mille francs. Décidément, je ne fais plus que des bêtises ! . . . »

— Je vous paye ces bijoux fort cher, mademoiselle Gazelle, mais j'ai espoir de vous en vendre d'autres.

— La chose n'est pas impossible, monsieur, mais si je me décide aujourd'hui à me défaire de ces magnifiques bijoux, c'est que j'y suis poussée par une nécessité urgente ; j'ai besoin de cet argent tout de suite.

Bitzer se leva, ouvrit son coffre-fort et en tira trente billets de mille francs qu'il tendit à la Gazelle.

— Voilà, dit-il, mettez vite ces billets dans votre petit sac . . . et revenez bientôt me voir. Je recevrai sous peu deux brillants du Cap qui sont, paraît-il, d'une grosseur jusqu'ici introuvable, et ils iront si bien à vos oreilles, mademoiselle . . .

La Gazelle n'en entendit pas davantage. Elle abaissa son voile sur son fin visage et partit.

Une heure après, elle était de retour à Passy.

— Eh bien ? demanda Gogosse.

— Nous sommes riches, regarde . . . Voici trente mille francs qui peuvent nous donner quinze années de bonheur. Avec deux mille francs par an, nous pourrons être heureux, peut-être même réaliserons-nous quelques économies ? Puis, si je ne reviens pas à Passy, je revendrai encore quelques bibelots de prix . . . et cela nous permettra de vivre plus largement.

— Trente mille francs ? fit Gogosse, émerveillé, trente mille francs ! . . . Mais c'est une fortune, cela, mère !

Le soir même, la Gazelle donna à l'Opéra sa dernière représentation.

Comme toujours, elle fut acclamée, rappelée par un public en délire.

Elle allait donc peut-être dire adieu pour toujours à ce public aimé, si généreux et si bon pour elle ; dire adieu à ce directeur toujours si bienveillant pour sa pensionnaire.

Et à cette pensée, des larmes noyèrent ses yeux.

Elle appela ses camarades les unes après les autres, les embrassa, leur dit qu'elle partait pour un congé de trois mois, mais qu'elle reviendrait dès qu'elle serait rétablie, car elle était malade.

Et elle ne mentait point. Elle souffrait d'un mal inconnu, d'une douleur que rien ne pouvait calmer.

La visite de son père, celle de Lionel Roscoff avaient profondément altéré son magnifique et pur visage.

Toutes les mains se tendirent vers elle ; elle les serra avec une tendresse infinie. Puis, lentement, elle descendit au cabinet du directeur. Prévenu de sa visite, le directeur l'attendait.

— Eh bien ! dit-il en obligeant Gazelle à s'asseoir près de lui, vous êtes donc malade ? Vos camarades m'ont annoncé cette mauvaise nouvelle.

Et, en riant :

— Voyons, voyons, ce n'est pas une carotte, au moins, une mauvaise carotte que vous essayez de me tirer ?

En ce moment, le visage de Gazelle était si pâle, si profondément triste, que le directeur regretta bien vite les paroles qu'il venait de prononcer.

— Allons, allons, dit-il, supposez que je n'ai rien dit.

Puis, avec intérêt, il demanda :

— Vous avez besoin d'un congé ?

— Oui.

— De quelle durée ?

— Trois mois.

— Je tiens à vous faire plaisir. Je ne vous demande même pas le certificat de médecin que je serais en droit d'exiger . . . je vous acorde les trois mois que vous me demandez.

— Merci, monsieur.

— Vous voyez que j'agis comme un véritable ami, reprit le directeur en serrant les mains de la Gazelle ; aussi bien je tiens à vous dire que je n'ai fait aucune attention à maints racontars de coulisses.

« Vous n'ignorez pas, mon enfant, qu'un homme qui vous en veut beaucoup dit sur votre compte des choses très malveillantes ?

— Peu m'importe ! dit la Gazelle, dont le visage était devenu très pâle. Que peut-il dire de moi ? Que je suis une malheureuse fille de chemineau, que mon père est un vaurien ? Eh bien ! soit, tout cela est vrai . . . hélas ! Depuis longtemps, je suis blasée sur toutes ces ignominies, sur tous ces déboires . . .

— Ces déboires ne seraient pas la cause de votre demande de congé ?

— Aucunement.

— Vous resterez à Paris ?

— Je ne sais encore où j'irai ; mais demain j'aurai quitté Passy. J'ai besoin d'air et d'espace.

— Je n'insiste pas ; au revoir, mon enfant !

Ils se séparèrent.

Gogosse attendait la Gazelle avec une impatience fébrile.

— Tout est arrangé, dit-elle en le serrant dans ses bras. Je possède l'argent nécessaire à notre voyage et à notre vie pour de longues années — car c'est presque un adieu que nous allons faire tous les deux à ce petit hôtel qui, dès demain, sera fermé.

— Tu y reviendras, mère.

Elle secoua doucement la tête.

Elle dit :

— Je ne le pense pas. Enfin ! . . . Nous allons nous en aller, mais si après trois mois d'une vie tranquille j'éprouve le besoin de revenir ici, je laisserai ma destinée s'accomplir . . . c'est Dieu qui l'aura voulu ainsi.

La Gazelle avait gardé toute sa croyance en Dieu . . . et toujours ses prières s'étaient élevées, ardentes, vers le ciel.

Puis, aussi n'avait-elle pas une faute à se faire pardonner ? . . . Une faute ! . . . La seule de sa vie ! . . .

Souvent, en ses heures de mélancolie, quand ce souvenir maudit revenait à sa pensée, la Gazelle éprouvait une angoisse profonde, et un remords s'élevait en son âme.

Elle s'était donnée à un misérable qu'elle n'aimait point, qu'elle n'avait jamais aimé . . .

Quelle chute ! . . .

En donnant aux pauvres les cinq cent mille francs qu'elle tenait de cet homme, elle avait senti se faire en elle un grand apaisement ; une paix profonde était descendue dans son cœur . . . et elle avait oublié.

Mais depuis le retour de Gogosse tous ses souvenirs revenaient en foule assombrir son beau front.

Elle n'osait plus regarder les beaux yeux purs de l'enfant . . . une honte était en elle . . .

Puis, elle craignait aussi qu'il ne la soupçonnât d'avoir d'autres amoureux ! Et pourtant, Dieu connaissait la pureté de cette vie d'artiste !

Et, songeuse, elle restait immobile, regardant d'un œil indifférent les trente billets de banque donnés par Bitzer. Gogosse demanda :

— Combien as-tu là, mère, vraiment ?

— Trente mille francs.

Gogosse rayonnait.

— Dix mille francs pour acheter une maison, et vingt mille francs pour vivre.

— Tu feras comme tu l'entendras, mon enfant.

Et, souriante, elle ajouta :

— Nous partons aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, mère.

— Et où irons-nous ?

— Où tu voudras.

— Que préfères-tu, de la montagne ou de la mer ? Dans tes lointains souvenirs de voyage, ne retrouves-tu pas quelque contrée où tu te sois plu et où tu te sois trouvé plus heureux qu'ailleurs ? Tu ne dois avoir que l'embarras du choix : nous avons tant marché, tant erré dans notre vie ! . . .

— Mère, dirigeons-nous du côté de la mer, dis, le veux-tu ?

Elle restait songeuse, les regards perdus dans le vague.

— Oui, allons-nous-en très loin pour qu'on ne nous revoie plus, pour qu'on ne nous trouve pas. Mais il faut nous éloigner des centres trop fréquentés, fuir les plages à la mode.

— Je suis tout à fait de ton avis.

— Retourner dans le Midi, reprit la Gazelle . . . chercher un refuge vers une plage ignorée, au milieu des pêcheurs, parmi ces honnêtes gens qui, eux, ne connaissent point le mal . . .

—Oui, oui, retournons dans le Midi ! Allons-nous-en très loin de Paris.

Elle souriait, heureuse, contente comme autrefois, quand avec Gogosse elle s'éloignait pour de longs mois.

La fille de chemineau, habituée à la vie nomade, se réveillait . . . Un rayon de joie passait sur son fin visage.

— Ecoute, dit-elle, veux-tu aller à Argelès-sur-Mer ?

« Te rappelles-tu cette grande plage que, pieds nus tous deux, nous avons parcourue ensemble ? Point, ou presque pas de maisons . . . la plage très éloignée du pays . . . Nous pourrons acheter là, au bord de la Grande Bleue, une petite maisonnette où nous aurons toujours devant les yeux l'immensité du large. Et là, nous serons seuls, bien seuls . . . les Parisiens ne viendront pas nous y relancer.

— J'irai où tu voudras.

Elle sonna et demanda un indicateur.

Et tous deux, penchés l'un près de l'autre, cherchèrent le train qui, tout à l'heure, sans doute, allait les emporter à tout jamais vers un pays de rêve.

Le soir même, ils partirent.

Le petit hôtel de la rue de la Pompe fut fermé ; tous les domestiques furent congédiés.

Chapitre XXI

Deux jours après, Gogosse et la Gazelle arrivèrent à Argelès-sur-Mer. La petite ville, située dans les Pyrénées-Orientales, ne présente rien de bien remarquable.

C'est une vieille cité ayant conservé le cachet espagnol qu'offre toute bourgade de la région méridionale.

La plage, située loin du pays, n'était point, à cette époque, ce qu'elle est aujourd'hui.

Aucune maison . . . rien que du sable

[*Lire la suite page* 47]

PROPOSITIONS CONCERNANT LA MALAISIE

Le 25 décembre 1946, on rendait publiques des propositions tendant à transformer, en une Fédération de Malaisie, l'Union Malaise établie en avril dernier. Elles sont l'œuvre d'un comité représentant le gouvernement malais, les sultans malais et l'Organisation nationaliste des Malais Unis, et ont pour but de répondre aux objections que les Malais soulevaient contre l'Union.

Le gouvernement du Royaume-Uni se propose surtout, en Malaisie, de créer un pays puissant, uni, capable de parvenir à l'autonomie. Le régime en vigueur en 1941 ne pouvait se prêter à une telle évolution et des changements de fond s'imposaient. En 1941, la Malaisie britannique comprenait les Etablissements du Détroit (Singapour, Penang et Malaga) qui constituaient une colonie de la couronne administrée directement par la Grande-Bretagne, puis les neuf Etats malais dont quatre fédérés et cinq non fédérés. Dans ces Etats, les sultans gardaient leur souveraineté, mais étaient obligés par suite d'un traité d'accepter l'avis de la Grande-Bretagne sur toutes les questions, sauf celles qui touchaient à la religion et aux coutumes musulmanes. Les Malais constituaient moins de la moitié de la population. Les Chinois les dépassaient légèrement en nombre et les Indiens formaient le troisième groupe quant au nombre. Les Malais, peuple de tendances conservatrices, préféraient pour la plupart demeurer paysans ou pêcheurs, laissant à l'entreprise européenne ainsi qu'aux immigrants chinois et indiens le développement économique de grande envergure de leur pays. Il existait donc dix administrations distinctes et trois principaux groupes ethniques, différant de beaucoup quant aux traditions, à la culture et aux occupations.

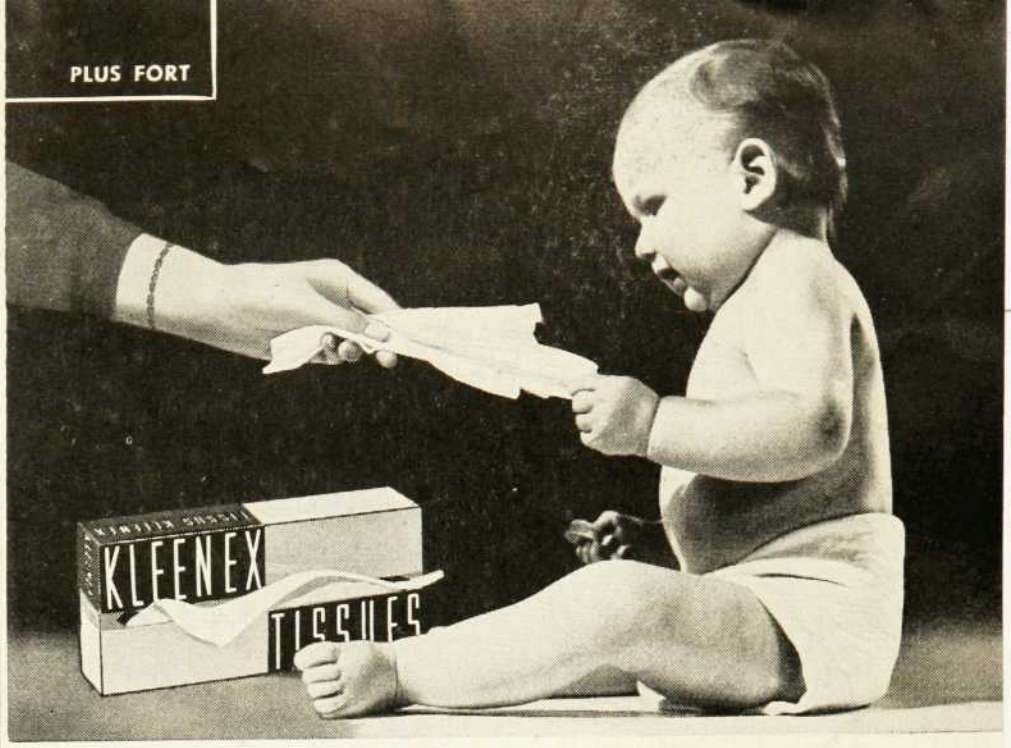
Le régime de l'Union Malaise comportait deux particularités principales. Tout d'abord, l'établissement d'un gouvernement central et fort pour l'ensemble de la Malaisie, à l'exception de Singapour qui reste pour l'heure colonie distincte ; ensuite, la création d'une citoyenneté qui donnerait à tous ceux qui considèrent la Malaisie comme leur véritable patrie et l'objet de leur fidélité, un rôle à jouer dans sa vie politique et culturelle, domaine où, jusqu'ici, les Malais jouissaient d'une situation privilégiée. Tous les groupes convenaient de la nécessité d'une unité plus étroite. Les Malais soulevaient des objections contre les mesures prises pour la réaliser en vertu du plan de l'Union. Ces objections s'inspiraient de la crainte qu'ils entretiennent depuis fort longtemps d'être submergés par les races immigrantes.

Afin de réaliser l'unification du gouvernement sous le régime de l'Union, le représentant spécial de la Grande-Bretagne, sir Harold MacMichael, négocia de nouveaux traités avec tous les sultans, en vertu desquels la souveraineté des Etats malais passait à la couronne britannique. Ces traités ont soulevé de fortes protestations parmi les Malais, qui voyaient un danger pour l'existence de leur race dans l'abandon même d'une souveraineté nominale par les sultans, depuis des siècles chefs constitutionnels et spirituels de leur peuple. Ils protestèrent que les sultans avaient signé sans les consulter et les sultans prétendaient qu'ils n'avaient pas parfaitement saisi le sens des traités. Les conditions de la citoyenneté projetée, à laquelle pourront accéder les gens de toute race après cinq ans de séjour, ont soulevé une opposition aussi énergique pour la raison qu'elles sont de nature à conduire à la domination politique et économique du pays par les personnes de race étrangère.

L'unité ethnique manifestée par les Malais en cette occurrence ainsi que leur opposition ouverte à la décision de leurs dirigeants constituent deux particularités entièrement nouvelles dans l'histoire de leurs pays. Par le passé, les Malais s'intéressaient port peu à la politique et la tendance bien nette à la séparation entre les divers Etats formait l'un des obstacles à l'autonomie de la Malaisie. L'opposition à l'Union Malaise a néanmoins fait surgir un mouvement populaire parmi les Malais de tout le pays, l'opinion se mobilisant rapidement par l'intermédiaire de corps constitués comme les conseils de paroisse mahométans, les cercles ou les sociétés, et la presse. C'est avec les représentants de ce mouvement, ainsi qu'avec les sultans musulmans, que le gouvernement du Royaume-Uni peut maintenant discuter de l'avenir du pays. Le gouverneur général de la Malaisie, M. Malcolm Macdonald, ancien haut commissaire du Royaume-Uni au Canada, a joué un rôle de premier plan dans ces négociations.

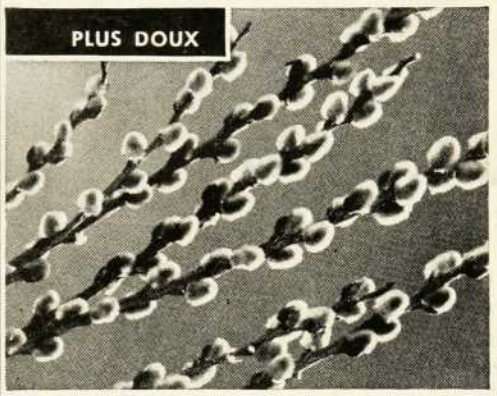
La Fédération projetée comprendrait le territoire qui constitue maintenant l'Union Malaise, et elle aurait un gouvernement central, solide et représentatif. Les principales différences avec le régime de l'Union résideraient en ce que les sultans redeviendraient dirigeants constitutionnels dans leurs Etats, mais devraient accepter l'avis de la Grande-Bretagne sur toutes les questions, sauf celles qui touchent à la religion et aux coutumes musulmanes, et que les conditions de l'accession à la citoyenneté seraient plus rigides.

Le gouvernement du Royaume-Uni a approuvé provisoirement ce projet, mais on ne pourra prendre de décision définitive avant que toutes les collectivités de Malaisie aient eu l'occasion d'exprimer leur avis. M. Macdonald, à la suite de son récent voyage à Londres et Ottawa, est rentré à Singapour pour prendre la direction des entretiens.

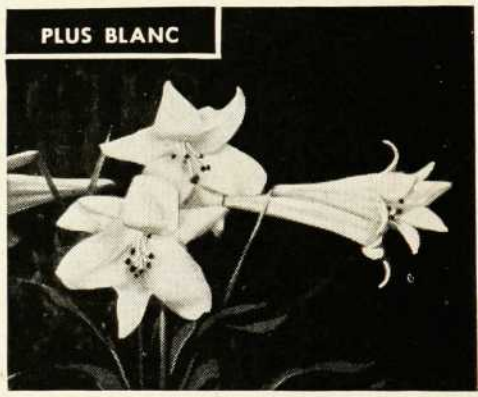


Chaque feuille simple de Kleenex est plus épaisse et plus forte que les tissus ordinaires. Chaque tissu Kleenex est double, donnant ainsi une force supérieure aussi bien qu'une absorption *supérieure.*

Seuls Les Tissus Kleenex* Vous Donnent Tous Ces Avantages



Kleenex est fait de Cellucotton — substance absorbante et moelleuse, 5 fois plus absorbante que la ouate . . . c'est pour cela qu'il est doux pour les nez sensibles et les peaux les plus délicates.



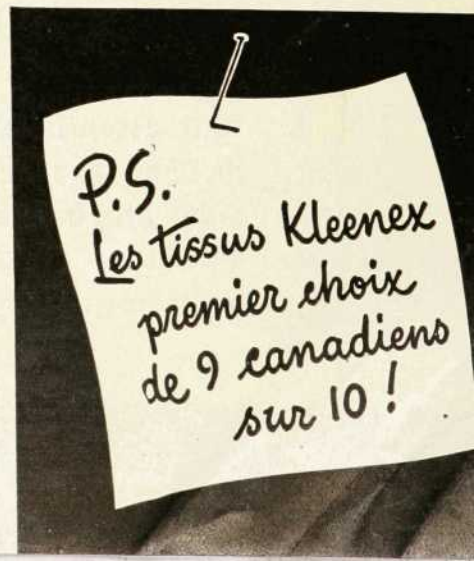
Les tissus Kleenex sont maintenant traités pour les rendre *tout blancs* dans un nouveau moulin canadien ultra-moderne; leur paquet cacheté, breveté, vous assure des tissus absolument hygiéniques.

Des épargnes ont résulté de la grande production de Kleenex et vous en avez bénéficié. *Les tissus Kleenex ne vous coûtent aujourd'hui que le ⅓ du prix que vous deviez payer il y a quelques années.*

La perte et le désordre sont évités . . . la propreté et la commodité sont assurées par le fameux paquet distributeur Kleenex exclusif. *Tirez un Kleenex—un autre vient à sa suite, prêt à servir.*

La variété des tissus Kleenex répond à *chacun* de vos besoins. Le format mouchoir, 9″ x 10″—200 tissus; le petit format, 6¾″ x 9″—300 tissus; et le format pour hommes, 12″ x 12″—200 tissus.

★ Mar. exclusive dép. au bur. Can. des brev.



POUR VOS LOISIRS...

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont les trois magazines préférés des Canadiens français. Pourquoi ? La raison est bien simple et cette raison, nous allons vous la donner tout uniment. C'est que, disposant de tous les moyens techniques d'information et de réalisation, un personnel parfaitement entraîné à ce genre de publication est à même d'offrir au public canadien-français le summum en fait de magazines, et par là, nous entendons un standard de qualité qui ne le cède en rien à tout ce qui peut nous venir de l'étranger. En outre, et ceci importe d'être retenu,

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

sont essentiellement des publications canadiennes-françaises, c'est-à-dire, trois magazines préparés et réalisés par les nôtres pour les nôtres. Qu'on regarde autour de soi, dans les trams, aux gares, dans les hôtels, dans le cabinet d'attente du médecin ou du dentiste, on se rendra compte que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM y sont à l'honneur. Et, enfin, s'il faut préciser, ajoutons qu'une circulation régulière de 450,000 par mois constitue le témoignage le plus éloquent. S'y abonner est simple comme bon jour : on n'a qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous. Le coût est si minime qu'il nous paraît oiseux d'en parler. Voilà pourquoi LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont tellement populaires.

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES $5.00 POUR 1 AN

Ci-joint $5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines. *Important* : Indiquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, Qué.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE

dans lequel on enfonçait à mi-jambes.

De nos jours, quelques maisonnettes s'élèvent au bord de la Grande Bleue. Et cette plage, autrefois inconnue et peu fréquentée, offre un aspect riant.

Comme ombrages... un bois de sapins, qui offre un bienfaisant refuge contre les ardeurs du soleil.

La petite ville d'Argelès est reliée à la mer par une superbe avenue bordée, de chaque côté, de coquettes villas et de beaux jardins très verts.

Ce fut vers cette avenue que Gogosse et Gazelle jetèrent leurs regards.

— Mère, dit Gogosse, c'est ici qu'il nous faut acheter une maison.

— Cherchons, mon enfant.

— Si tu le veux bien, nous allons nous informer dès aujourdhui même !

— Parfaitement ! Et pour être renseignés plus vite, adressons-nous au notaire du pays.

Ce qui fut dit fut fait.

Le jour même, la Gazelle et Gogosse se rendirent ensemble chez Me Basile, le notaire d'Argelès.

En voyant entrer chez lui cette jolie femme, le notaire se leva avec empressement. Et après avoir jeté sur la visiteuse un regard curieux, qui frisait quelque peu l'insolence, il l'invita à s'asseoir.

— Monsieur, dit la Gazelle, je viens habiter votre pays.

Le notaire s'inclina.

La Gazelle continua :

— Et je désirais faire l'acquisition d'une petite maison.

— J'en ai plusieurs à vendre, madame.

— Je désirerais en outre que cette maison fût entourée d'un grand jardin qui nous donnerait de quoi vivre.

— Monsieur est avec vous ? demanda Me Basile, en jetant sur Gogosse un regard narquois.

— C'est mon fils, dit froidement Gazelle.

— Votre fils ! ... Mais, madame, vous l'avez donc eu en nourrice ? ...

— Enfin, monsieur, avez-vous la maison de mes rêves ? reprit la Gazelle, de cette voix chantante qui berçait le cœur.

— Je l'ai, oui, madame.

— Ah !

— Une petite maison charmante, entourée d'un beau jardin en plein rapport... et de la vigne, beaucoup de vigne.

— Parfait, cela.

— Ajoutez que la vue est superbe sur les montagnes et sur la mer.

La Gazelle, émerveillée, souriait de joie.

Gogosse, lui rayonnait.

Le notaire, reprit :

— Quant aux voisins... vous serez très bien entourés... Ce sont des gens du pays nouvellement installés dans ce coin charmant où ils sont venus planter leurs choux, comme on dit vulgairement. Ce sont des commerçants retirés des affaires.

— Le voisinage nous importe peu, monsieur. Mon fils et moi ne tenons pas à nous créer la moindre relation. Nous nous suffirons tous les deux ; puis, la mer et les montagnes combleront notre solitude.

— Si vous le désirez, nous irons tout de suite visiter cette maison, dit le notaire en se levant.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Ils partirent. C'était une magnifique journée de printemps.

Sous les grappes d'or qui tombaient du ciel, la petite ville semblait en fête.

Et, tout là-bas, la Grande Bleue chantait sa plainte éternelle.

Envahis par le calme reposant des montagnes, bercés par les douces mélodies venant des flots, il leur semblait commencer une vie nouvelle.

La maisonnette est là, tout près.

Le notaire la leur montre.

C'est une construction basse située au sommet d'une légère éminence. Elle est riante, un magnifique jardin l'entoure et, non loin, s'élève un petit bois de sapins.

Et, devant ce paradis, la Gazelle et Gogosse restent sans voix, les yeux mouillés d'une joie infinie.

Dans ce paradis, ils sont entrés tous les deux.

Tout semble rire dans le jardin plein de soleil. Des arbres hauts, aux cimes fières, se balancent au gré des brises. Ce sont des pins, de grands pins, vivant là depuis des siècles.

Dans les allées, de hautes herbes poussent à l'aventure.

Gogosse et la Gazelle sont ravis tous deux.

On leur demande sept mille francs de cette maison ; sans débattre le prix, ils l'achètent séance tenante.

Huit jours après, ils y sont installés.

Quelle joie de vivre là, toujours à l'abri du besoin et des regards du monde ; loin de Fantoche et de Bois-Dodo !

En ce coin perdu, personne ne viendra les retrouver ; ils sont bien seuls désormais avec leur bonheur ; ils sont enfin à jamais réunis...

La maison est composée de quatre pièces ; c'est plus qu'il ne leur en faut.

La chambre de Gazelle, tendue de cretonne bleue, est riante. Les fenêtres prennent jour, d'un côté sur la montagne et de l'autre sur la mer. Celle de Gogosse a la même vue.

Leur vie est simple. Ils ne dépensent presque rien ; le jardin, cultivé et arrosé par Gogosse, leur donne amplement tous les fruits et tous les légumes nécessaires.

Trois mois se passent ainsi.

— Ton congé est expiré, dit un matin Gogosse ; que penses-tu faire, mère ?

— Rester toujours ici... et y mourir, fit lentement la Gazelle, en passant sur son front ses belles mains tremblantes.

— Tu ne regrettes rien ? ... Tu ne regrettes pas Paris ?

— Non, je ne regrette rien. Ne sommes-nous pas heureux, ici, tous les deux, vivant l'un pour l'autre, ne nous séparant pas une minute ?

Et avec une amertume profonde :

— Que pourrions-nous regretter de notre vie passée, mon enfant ? Les quelques années bien courtes que j'ai vécues sur la scène ne m'ont laissé que de très vagues souvenirs ; puis, enfin, n'est-ce pas un rêve pour moi, un beau rêve, que cette existence nouvelle, que nous partageons tous deux, et ne jouissons-nous pas d'un bonheur, auquel nous n'aurions jamais osé prétendre, nous, dont l'enfance s'est passée à mendier ?

« Ne te rappelles-tu plus, mon enfant, nos misères d'autrefois, cette cahute du Moulin de la Galette, les ignominies d'une vie honteuse que nous étions obligés de subir ?

« Ne te souviens-tu plus de Saint-Savin, de notre fuite ? As-tu oublié, là-bas, dans les ruines de cette bicoque des environs de Tarbes, notre détresse, nos angoisses, la faim qui nous torturait tous deux ? Oh ! Gogosse... Gogosse... je n'ai rien oublié, moi !

Et émue par ces souvenirs, la Gazelle ouvrait son âme tout entière ; de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues pâlies.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

LE GAMIN DES ROUTES

[*Suite de la page* 44]

QUATRE NOUVEAUX CONTES

de Lucille Desparois

Lucille Desparois, conteuse et journaliste, vient de publier par les soins de la maison Granger Frères quatre nouveaux albums pour enfants. "La Fée des vents", "Le Fils du pilote", "La Légende du sucre d'érable", "Le Perroquet de Thérèsa".

Les trois premiers contes sont d'inspiration tout à fait canadienne. La Fée des vents est une histoire dont l'action se passe à Percé. L'auteur décrit aux enfants les beautés de la Gaspésie et leur raconte l'histoire d'une méchante fée dont le château a été changé en roc (rocher Percé) parce qu'elle était vilaine et méchante.

Le fils du pilote a pour sujet un petit garçon qui veut embrasser la carrière de son père. Cette charmante histoire se passe à Ste-Luce-sur-Mer, petite patrie de bien des pilotes de chez-nous. L'auteur en profite pour donner aux enfants l'historique de la petite église située sur le bord du fleuve.

La légende du sucre d'érable est féerique et se passe dans les premiers temps de la colonie.

Quand au Perroquet de Thérèsa, c'est un conte oriental avec un style ensoleillé où la morale se dégage par l'intervention d'un habile perroquet.

Lucille Desparois a déjà publié quatre autres recueils pour enfants dont le succès a nécessité d'autres rééditions. Ces premiers ouvrages seront traduits en espagnol.

Photo Desautels.

ASPIRIN SOULAGE VITE LE MAL DE TÊTE

PLUS BAS PRIX QUE JAMAIS
12 comprimés.....18c
24 comprimés....29c
100 comprimés.79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI

BAYER

Le PLUS EXTRAORDINAIRE PORTRAIT JAMAIS PEINT

Magnifique gravure du Christ, en couleurs, 9" x 12". Les yeux semblent s'ouvrir, vous suivre et se refermer. Un phénomène qui vous émerveillera ! LE SECRET : 14 couleurs dans les yeux seulement. L'original a coûté $25,000.

Atelier d'art, N.-Y.

Un pieux et original mémo à l'intention de votre famille et de vos amis pour Pâques, les mariages, les anniversaires, les confirmations.

GRATIS — Avec chaque gravure, vous recevrez absolument gratuitement, CINQ SCENES ENTIEREMENT EN COULEURS, dont : 1. Le Christ et le jeune homme riche. 2. Le Christ au jardin de Gethsémani. 3. La nuit Divine 4. Parmi les humbles. 5. La Madone.

N'ENVOYER QUE $1.20
Pour la Gravure 9 x 12 et les
5 SCENES GRATUITES
S.V.P., pas de timbres, payable d'avance.
HOLY PICTURE CO., Dept. S-3
P.O. Boite 160, Station W., New-York 24, N.Y.

Le Samedi
coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

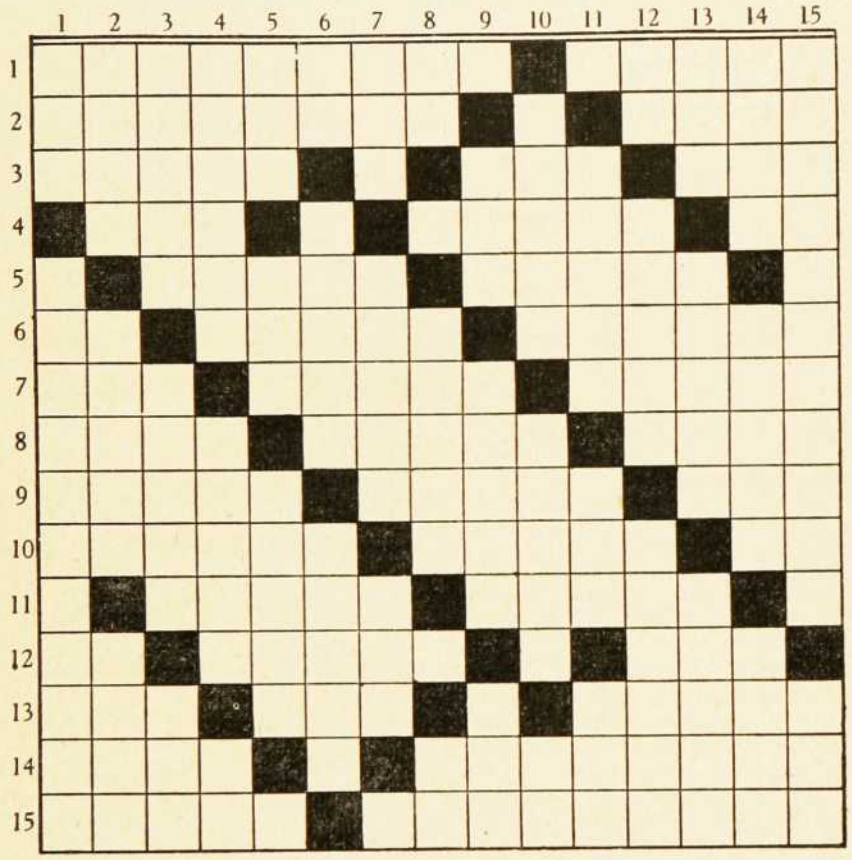
LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 794
10 JEUX DE CARTES

M. Raoul Rousseau, 7820, rue Lajeunesse, Villeray, Montréal, P.Q. ; M. Louis Bisson, 860, Ave. Champagneur, Outremont, Montréal 8, P.Q. ; M. Noël-L. Plante, Case Postale 568, Amos, P.Q. ; Mme Roger St-Denis, Vaudreuil, P.Q. ; Mlle Simone Toupin, 145, rue Rochefort, Cap-de-la-Madeleine, P.Q. ; Mlle Exilia Marcoux, 973, Avenue Royale, Beauport, P.Q. ; M. M. Albert Disrapa, C.N.R. Express, Gare Union, P.Q.; M. Jean-Yves Lévesque, Séminaire Chicoutimi, P.Q. ; M. A.-E. Mayer, 2030, rue St-Denis, appt. 1, Montréal, P.Q. ; M. Dominique Lavoie, Bic, Co. Rimouski, P.Q.

Solution du Problème No 795

C	O	U	R	■	P	O	L	E	S	■	P	L	A	T
A	U	N	I	S	■	R	A	T	E	L	■	O	I	R
■	F	I	C	H	E	■	D	E	S	A	S	T	R	E
P	■	R	H	U	M	E	■	L	I	S	■	S	E	M
H	A	■	E	N	S	■	B	O	A	■	B	■	S	U
A	V	E	■	T	■	S	O	N	■	N	O	M	■	E
S	A	N	G	■	D	■	L	■	T	E	N	U	E	■
E	N	C	A	P	E	R	■	P	H	O	N	E	M	E
■	T	R	I	O	S	■	M	■	E	■	E	T	A	T
J	■	E	T	E	■	S	I	L	■	H	■	S	I	R
A	S	■	E	■	V	E	R	■	C	E	P	■	L	E
G	A	Z	■	P	A	R	■	P	A	L	A	N	■	S
U	N	I	V	A	L	V	E	■	S	A	L	O	L	■
A	I	N	■	S	E	I	M	E	■	S	E	V	I	R
R	E	C	U	■	T	R	U	S	T	■	T	A	N	A

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 796



Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Qui porte à la tête. — Lieu éloigné des centres.
2. Qui a les caractères de la graisse. — Douloureux.
3. Espèce de poivrier. — Terme du jeu d'échec. — Fille de Cadmus.
4. Masse de pierre très dure. — Jus concentré. — Conjonction.
5. Originaire de. — Rivages de la mer.
6. Cité légendaire. — Vendre trop cher. — Ache améliorée.
7. Longueur d'une enjambée. — Enfoncer. — Visionnaire, né à Richemont.
8. Qui est à lui. — Mathématicien écossais. — Bord d'un fleuve.
9. Grands chats de l'Asie. — Qui atteint presque le mérite d'un autre. — Propre.
10. Unité de mesure de longueur (pluriel). — Abandonner. — Conjonction.
11. Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Sorte de clou.
12. A toi. — Qui nous concerne. — Linacée.
13. Système montagneux du Maroc. — Venus au monde. — Enfant espiègle.
14. Prince troyen. — Troupe de voyageurs réunis pour franchir un désert.
15. Abandonnée. — Anneaux d'un ver.

VERTICALEMENT

1. Cabriolet. — Instruments pour mesurer l'altitude.
2. Ingénieur, né à Muret. — Salubre. — Bande de peau d'un soufflet d'orgue.
3. Gros nez. — Réunion de gens professant la même doctrine. — Décédé.
4. Racines vomitives. — Empereur romain. — Article espagnol.
5. Semblable. — Onomatopée. — Conformément.
6. Patrie des frères Anguier. — Capitale de la Lombardie. — Paysages.
7. Affaibli. — Fendre un verre. — Légumineuse.
8. Pronom. — Terme du jeu de piquet. — Ceci.
9. Oiseau grimpeur. — Songer. — Plat personnage.
10. Etat de l'Afrique septentrionale. — Petite rave. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
11. Ancêtre de la race chez les sauvages. — Unité monétaire bulgare. — Dommage.
12. Cela. — Poisson acanthoptère. — Au-dessus du commun.
13. Partisan. — Petit oiseau chanteur. — Fief militaire chez les turcs.
14. Guide. — Assujettie. — Septième jour de mars chez les Romains.
15. Planchette montée sur deux roues. — Venus au monde.

NOUVELLES DE SUÈDE

OURS BLANCS JUMEAUX

Pour la première fois, des ours blancs jumeaux sont nés à Skansen, le musée "vivant" de plein air de Stockholm. L'événement, qui est tout à fait unique, a eu lieu en novembre, mais ce n'est que maintenant qu'il a été possible de jeter un regard dans la tanière et de s'assurer qu'il y avait vraiment deux oursons. On pense qu'ils sortiront de la tanière ce mois-ci et ils deviendront certainement de grands favoris pour les Stockholmiens, comme l'ont été les petits ours blancs nés à Skansen 1938, 1939 et 1940.

Une ourse brune a eu aussi récemment des petits — on ne sait pas encore combien. Le fait que des oursons naissent presque chaque année à Skansen prouve que les ours s'y plaisent réellement. Un terrain spacieux leur a été donné qui permet une grande liberté de mouvement dans un millieu qui ressemble à leur habitat naturel.

•

INGRID BERGMAN REÇOIT UNE MEDAILLE

Le roi de Suède a décerné récemment la médaille "Litteris et Artibus" à l'actrice de cinéma Ingrid Bergman. Cette médaille est décernée aux personnes qui se sont distinguées dans un domaine culturel. On a appris dernièrement aussi qu'Ingrid Bergman avait reçu le prix annuel de "la meilleure diction", offert par l'Institut International de Recherches sur le Son, d'Amérique. C'est la première fois qu'un étranger reçoit cette distinction.

•

NOUVEAU TRAITEMENT DE L'ASTHME

Des expériences conduites par le Professeur Nanna Svartz à la clinique médicale de l'Hôpital Carolin, à Stockholm, ont démontré que des malades, souffrant d'asthme grave, peuvent être guéris par un traitement par les sulfamides. Une des causes principales de l'asthme est l'infection et depuis 1940 cinquante cas très graves d'asthme ont été traités par les sulfamides. Quatre seulement de ces patients ont été renvoyés dans leur foyer comme incurables.

On a naturellement été attentif aux effets fâcheux possibles d'un traitement prolongé par les sulfamides, mais de tels résultats n'ont pas été observés. Dans certains cas, lorsque les malades montraient des réactions défavorables, la pénicilline a été appliquée avec le même heureux résultat.

Une nouvelle méthode de traitement de l'asthme par la pénicilline est expérimentée actuellement dans les hôpitaux suédois et donne de bons résultats. Elle consiste en l'administration de vapeurs de pénicilline au moyen d'un inhalateur spécialement construit.

•

LE CANADA EN SUEDE L'ETE PROCHAIN

Un des plus grands parmi les nombreux congrès qui doivent se tenir l'été prochain à Stockholm est le Congrès International de Rationalisation. Plusieurs pays ont déjà notifié leur intention d'y participer, dont les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, le Canada, le Brésil, la France, la Tchécoslovaquie, la Hollande, la Grèce, l'Australie et les pays nordiques. Au total, 700 délégués étrangers ont jusqu'à présent fait connaître leur intention d'assister au congrès et parmi eux Sir Stafford Cripps, Lord Leverhume, le "roi du savon" anglais, l'industriel américain William Batt, Vice-Président de la Commission de la Production de Guerre pendant la guerre et M. David Lilienthal, Directeur de "The Tennessee Valley Authority".

Le congrès a été organisé par le Comité National Suédois de Rationalisation scientifique dont le Président est le chef bien connu des aciéries de Sandviken, K.-F. Goransson. Une série de problèmes urgents, qui sont d'une grande portée pour tous les aspects de la vie moderne industrielle et économique du monde entier seront discutés. Les points principaux du programme officiel sont : Industrie, Agriculture, Administration civile et la Maison.

La dernière réunion du Congrès International de Rationalisation s'est tenue à Washington en 1938 ; 2,000 délégués y étaient présents.

•

REUNION DU BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL

Deux des comités industriels du Bureau International du Travail — le comité de l'industrie du fer et de l'acier et celui de l'industrie des constructions mécaniques et des constructions maritimes — se réuniront à Stockholm cette année. Les conférences seront organisées en collaboration avec le Gouvernement suédois. La conférence de 1946 s'est tenue à Montréal, au Canada.

•

CONGRES INTERNATIONAL DES IMPRIMEURS EN 1948

A la récente réunion, en Angleterre, de la Fédération Internationale de Maîtres Imprimeurs, le délégué suédois, M. Nils Ahlund, a lancé une invitation au nom de l'association des Imprimeurs Suédois, à un Congrès International des Imprimeurs devant se tenir à Stockholm en 1948. L'invitation a été acceptée avec plaisir et l'on compte que des imprimeurs du monde entier se rendront à Stockholm pour assister à ce congrès.

NOTRE COUVERTURE

On a chanté le temps des cerises, nous pouvons bien chanter celui des "sucres". A quel chansonnier reviendra l'honneur de rendre un simple hommage musical à cet événement saisonnier si agréable ? Ne semble-t-il pas que pour toutes sortes de raisons il vaudrait bien la peine d'instituer un concours à cet effet. C'est là du moins ce que nous suggère ce dessin en couleur spécialement exécuté pour LE SAMEDI par l'artiste Maurice Thomas.

MANUELA

[*Suite de la page* 10]

— C'est elle tout mon bonheur, m'avait dit Sanchez. J'ai perdu sa mère il y a dix ans.

•

Le savant à lunettes que j'étais déjà n'avait pas le droit d'être sentimental et, si je le fus, c'est tant pis pour moi. Manuela n'avait d'yeux que pour Ricardo, le plus jeune des fils de Pedro Bivar, ministre de la Guerre de la République. Ce Pedro Bivar qui, deux fois la semaine, passait la revue de la garnison sur la place ombragée de palmiers géants, ne quittait pas, chaque soir, la table de jeu. Sa finesse au bridge était remarquable, et je ne me souviens guère de l'avoir vu perdre. Au rebours de Sanchez, dont le rire d'enfant secouait sur le gilet une chaîne à breloques, c'était un homme du monde parfaitement correct.

— Bivar est mon bras droit, m'avait dit Sanchez. Je ne crains pas avec lui les perturbateurs.

Y avait-il donc des perturbateurs ? Là-bas, l'air était doux, le peuple joyeux ; je ne pris cette réflexion que pour une boutade. Ceux qui n'ont pas de soucis en ont parfois honte et veulent s'excuser d'être trop heureux.

Je ne jouais pas au bridge et je dansais mal. Elevé dans une famille aux mœurs austères et sevré jusqu'alors de certains plaisirs, je me remémorais ma jeunesse studieuse et tant d'heures consacrées à la science ingrate qui m'avait vieilli prématurément.

Pourquoi n'étais-je pas né entre ces montagnes ? J'en venais à douter du but de ma vie. Mais cette mélancolie n'était pas sans charme. C'est à peine si j'enviais le bonheur des autres.

Cette Manuela Sanchez était adorable. Je la voyais valser avec Ricardo. Elle soupait tous les soirs à côté de lui, mais sa préférence était justifiée. Je ne pouvais qu'admirer ce couple harmonieux. Par lui, je communiais avec la nature que mes yeux éblouis avaient découverte. Un tel sentiment est sans doute bien rare, puisque je ne l'ai jamais retrouvé depuis.

Parmi les souvenirs de ces temps heureux, ma mémoire en garde un qui domine les autres. La fille du président était une artiste. Elle chantait au piano en s'accompagnant et j'entends encore sa voix passionnée qui révélait la femme qu'elle serait un jour. Tassé dans un fauteuil, son père l'écoutait :

— Ma fille est fiancée, me dit-il, un soir. On se marie jeune dans notre pays.

•

Cinq ou six semaines s'écoulèrent ainsi. Je m'adaptais sans peine à cette vie si douce, lorsqu'un matin d'été, de là-bas qu'embaument les arums et les tubéreuses, une clameur brutale m'éveilla soudain. Rejetant la moustiquaire, j'ouvris ma fenêtre. Au calme habituel des jours précédents, une grande agitation avait succédé. Sur la place qu'ombrageaient les palmiers rigides, une foule était massée et vociférait. Je vis des poings tendus, des faces grimaçantes. Le maître d'hôtel que j'interrogeais lorsque je descendis cinq minutes plus tard, me jeta brusquement d'une voix coléreuse :

— Quoi ! Vous ne savez donc pas ! Nous sommes délivrés. Le président Sanchez opprimait le peuple. L'heure du châtiment a sonné pour lui.

Je ne compris pas au premier moment. Le pronunciamento dont j'étais témoin m'avait paru d'abord presque inadmissible. Mais l'homme me conta que Pedro Bivar, ayant pris cette nuit même la tête du mouvement, avait fait irruption dans le vieux palais avec un régiment de la capitale. Toute résistance était impossible. Aussitôt jugé par une cour martiale, Sanchez avait été fusillé à l'aube.

— Et sa fille ? questionnai-je ? Qu'est-elle devenue ?

Le maître d'hôtel eut un rire sinistre :

— Nous ne tuons pas les femmes. Qu'elle s'en aille au diable !

Derrière le vitrage de la véranda, le soleil tropical embrassait la place où la foule se faisait de plus en plus dense. C'étaient des paysans que l'appel des cloches venaient d'arracher aux montagnes voisines et des milliers de voix, sous un ciel trop bleu, hurlaient férocement l'hymne national. Ma tête éclatait, je gagnai ma chambre et ne descendis que pour le déjeuner.

Il était deux heures de l'après-midi quand le garçon de service au premier étage glissa sous ma porte une carte imprimée. C'était un message de Pedro Bivar. Ce papier informait les hôtes habituels qu'il les recevrait à la présidence et l'invitation était presque un ordre.

Allais-je me dérober ? J'hésitai d'abord. la ville avait repris son aspect normal. A l'heure où s'allument les premières étoiles, je passai mon smoking comme les autres soirs et franchis la grille du jardin fleuri. Au loin, des violons jouaient « Le Beau Danube bleu ». A l'entrée du salon où, sous les lumières, je voyais étinceler les bijoux des femmes, Bivar serrait les mains de ses invités et j'avais l'impression qu'il comptait ses gens, mais c'était Ricardo que cherchaient mes yeux. Je l'aperçus enfin. Il ne dansait pas. Immobile, appuyé le long d'un chambranle, il tirait d'un cigare des bouffées nerveuses et, parfois, il avait un geste d'épaules comme pour se décharger d'un fardeau trop lourd.

Quelques jours après, je fis ma valise et quittai cette ville par le train du soir. Le charme était rompu, il me fallait fuir ! J'avais hâte maintenant de revoir la France.

•

Cinq années plus tard, de passage à Nice, j'errais sur la Promenade, un matin d'avril, lorsqu'une jeune femme en deuil m'aborda soudain. J'avais reconnu Manuela Sanchez. Elle me tendit la main, sourit faiblement.

— Vous souvenez-vous de moi ? m'interrogea-t-elle.

— Certes, lui répondis-je, je vous avoue même que, souvent, mademoiselle, j'ai pensé à vous.

— Je vous remercie, me dit la jeune fille. Je suis une exilée, je n'ai plus d'amis, mais je suis heureuse de vous rencontrer. Vous aviez pour nous quelque sympathie.

J'invitai Manuela à prendre le thé. Son visage n'avait plus sa rondeur d'enfance, sa voix était plus brève et plus énergique.

— Je vis seule, me dit-elle. J'entends vivre seule. J'ai souhaité mourir, mais je ne le veux plus. La haine me soutient. C'est une force encore.

Après un silence, Manuela reprit :

— Croyez-vous au hasard ? Moi, je n'y crois pas. C'est le Dieu tout puissant qui dicte nos gestes. J'aurais désiré retourner là-bas et prier sur la tombe de mon pauvre père. Mais je sais qu'à présent, Dieu veut autre chose. Je ne vous dis rien de plus. Vous saurez bientôt.

Le second drame eut lieu quelques jours après. Ricardo Bivar, ses études achevées, faisait, cette année-là, le tour de l'Europe. Le sort avait voulu qu'un journal de Nice qui donnait la liste des étrangers tombât entre les mains de cette jolie fille et remît sous ses yeux le nom exécré. Sa résolution était prise, quand elle m'avait tenu ces propos bizarres, dont je ne compris le sens que le surlendemain. A défaut du père, hors de son atteinte, son fils paierait la dette que tous les Bivar avaient contractée envers sa famille.

Un soir, Ricardo sortait de l'hôtel, lorsque Manuela, qui l'avait guetté, tira de son corsage un joujou terrible. A peine entendit-on la détonation. Le jeune somme s'affaissa en fermant les yeux.

— Merci, souffla-t-il. Vous me délivrez. Je vous aimais trop pour désirer vivre.

Ainsi donc, Manuela croyant se venger n'avait recueilli qu'un aveu d'amour. Elle comprit brusquement l'horreur de son acte et voulut tourner son arme contre elle. Un témoin du drame la lui arracha.

Le procès qui suivit fut extraordinaire. Ricardo Bivar avait survécu. Appuyé sur une canne, il vint à la barre, non pour accabler sa jeune meurtrière mais, tout au contraire, pour plaider sa cause. La tâche de l'avocat était bien facile et nul ne s'étonna que le magistrat chargé de prononcer le réquisitoire ne mît que peu de chaleur dans ses arguments. Le jury acquitta Manuela Sanchez et c'est elle qui cette fois, murmura « merci ».

Mais le beau Ricardo n'était plus qu'une ombre. La lésion d'une vertèbre était incurable et le malheureux restait infirme. Celle qui l'avait blessé ne le quitta plus ; elle s'était constituée sa garde-malade. Le devoir, pour elle, avait pris cette forme. Elle l'épousa, d'ailleurs, quelques mois plus tard. Il n'est pas, que je sache, de meilleur ménage.

— Nous avons oublié, m'a-t-elle dit un jour. Tout cela s'est passé dans un autre monde. Ricardo m'aime, je l'aime et nous sommes heureux.

PIERRE VILLETARD

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

C'est au début du règne de Louis-Philippe qu'une commerçante parisienne eut l'idée d'ouvrir une boutique de fleurs naturelles au Palais-Royal. Cette novatrice s'appelait Mme Prévost. Son commerce prospéra et elle fit fortune. Cependant sa réussite ne suscita guerre la concurrence. En 1870, il n'y avait encore à Paris qu'une trentaine de fleuristes en boutiques. Il y en a plus de six cents aujourd'hui.

•

La légende veut que Néron ait joué du violon en regardant Rome brûler. Malheureusement pour la légende, le violon n'existait pas encore à cette date.

Le mot *mausolée* universellement employé pour désigner un monument funéraire ne vient pas d'Egypte, pays fameux pour la munificence de ses tombeaux. Il est dérivé de Mausolus, roi de Carie, en Asie Mineure, dont le sépulcre élevé à Halicarnasse 350 ans avant J.-C. fut détruit par un tremblement de terre, l'an 1375 après J.-C. On en voit encore des fragments au *British Museum* de Londres.

•

Les premières machines à écrire inventées en France, en Angleterre et aux Etats-Unis de 1784 à 1856 étaient destinées aux aveugles et les caractères étaient en relief.

Réellement Médicamentées

. . . avec des ingredients, adoucissant la gorge, du Vicks VapoRub. C'est pourquoi elles apportent un soulagement rapide de la toux, du mal de gorge, et de l'enrouement dus au rhume. Essayez les Pastilles Vicks *Médicamentées* la prochaine fois que vous serez troublé par la toux due au rhume. Elles ont bon goût, et font du bien . . . vous les aimerez!

UN ESSAI DES CAPSULES marque ONE-A-DAY peut aider les épouses À RÉPONDRE À CETTE QUESTION

FAUT-IL à votre mari un Supplément de VITAMINES

Vous connaissez probablement un grand nombre de gens qui prennent un supplément de vitamines— Et vous vous demandez si un supplément de vitamines ne ferait pas de bien à votre mari. Alors, pourquoi ne pas faire, chez vous, un essai vitaminique avec les Capsules marque ONE-A-DAY?

REMBOURSEMENT GARANTI—Achetez un paquet de Capsules Multivitaminiques marque ONE-A-DAY. Le paquet de 60 capsules ne coûte que $2.50. Que votre mari en prenne une par jour pendant soixante jours. Si vous—et votre mari—n'êtes pas convaincu qu'elles lui ont fait du bien, votre pharmacien vous remboursera le prix d'achat ! Demandez les Capsules Multivitaminiques marque ONE-A-DAY —celles que vous pouvez essayer chez vous.

ONE A DAY Capsules Multivitaminiques

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Differe totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

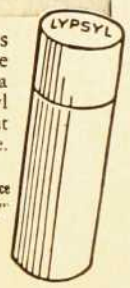
Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

NE SOUFFREZ PLUS DE

LÈVRES GERCÉES

Le nouveau LYPSYL adoucissant soulage vite l'irritation

Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gercées, soulage rapidement. Lypsyl contient de la Pommade de Benjoin. Lypsyl agit vite, efficacement. Seulement 25¢ aux comptoirs de pharmacie.



EMPLOYEZ LYPSYL (se prononce "LIP-SIL")

CONTIENT L'ÉMOLLIENTE POMMADE DE BENJOIN

Lorsque vos Enfants souffrent du Rhume, Maux de Gorge, etc.

Pris avec du PAIN LE SIROP "MATHIEU" Agit promptement

Prenez une bonne bouchée de pain imbibé dans une cuillerée à table de Sirop Mathieu. Avant de l'avaler, gardez-le dans la bouche **deux minutes entières** sans le mastiquer. Ce procédé permettra, aux ingrédients volatiles, de pénétrer dans les fosses nasales et les bronches.

Les grandes personnes peuvent prendre le sirop MATHIEU pur mais le garder dans leur bouche 2 minutes entières avant de l'avaler.

Prenez 3 ou 4 fois par jour, et le soir au coucher.

GARÇONNETS-FILLETTES PRIMES GRATUITES

Vous devriez voir notre nouveau catalogue de primes—il est rempli de jolies choses que vous avez toujours désirées. Montres, bourses, poupées, plumes-réservoir, couteaux de poche, et une foule d'autres articles, trop nombreux pour être énumérés ici. Peu importe ce que vous choisissez, vous l'obtiendrez **Gratuitement.** Pas de travail—un simple jeu. C'est ce que tout le monde dit. D'autres garçonnets et fillettes le font. Pourquoi pas vous? Il y a un prix spécial pour la promptitude. Ce prix spécial va à quiconque apporte une commande de $3.00 ou plus. Il est donné en plus de la prime ordinaire.

Commandez aujourd'hui une valeur d'au moins $3.00 de fameuses graines de semences "Gold Medal" et de cartes de Pâques. Elles se vendent comme des petits pains chauds. Lorsque vous les avez toutes vendues vous envoyez l'argent et vous dites quelle prime vous désirez. Elle vous sera adressée immédiatement **Gratuitement** et **Port Payé.** Comme vous voyez c'est bien simple. Vous recevez le **Catalogue de primes illustré** en même temps que la marchandise.

Ecrivez aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous.

Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. C-1, 129, Ave Van Horne, Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 **7662, rue St-Denis, Montréal**

LA BAGUE DENONCIATRICE

[*Suite de la page 17*]

fisante pour convaincre le jury du coroner. Qu'en penses-tu, Lauzière ?

— Je ne puis que vous féliciter, chef, mais dites-moi, M. Dubord, pourquoi avez-vous envoyé Mlle Harnois, c'est-à-dire Mme Dubord, à Sainte-Marguerite ?

— C'est bien simple : nous avions laissé quelques bagages à l'hôtel « Les Pins » et, comme nous prévoyions qu'il nous faudrait demeurer à Montréal pendant quelque temps, elle était allée les chercher. J'y pense : il me faudrait la prévenir que tout le mystère est éclairci et que je vais aller la rejoindre pour la fin de semaine. Ça ne sera pas très gai...

— Vous pensez qu'elle ne soupçonnait pas son frère ? demanda l'inspecteur Dulac.

— Certes, répondit lentement le jeune homme, elle savait que son frère était un voleur, mais un assassin...

Et il allait se retirer quand le capitaine-détective Lauzière lui demanda :

— Avant de partir, M. Dubord, pourriez-vous me dire pour quelle raison vous avez envoyé un télégramme, dès hier soir, à votre femme ?

— Mais comment avez-vous appris cela ? demanda le jeune homme.

— Un détective, qui suit de près votre femme, nous en a prévenus ce matin.

— Ah ! ça, c'est formidable ! Mais on ne peut donc rien vous cacher. Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, je dois vous avouer que j'étais certain, hier soir, après vous avoir rencontré à la sortie de la gare, que vous étiez à nos trousses. Et j'ai jugé bon de la prévenir, car nous nous étions bien promis, l'un et l'autre, de ne rien vous dévoiler quant à notre mariage secret, à moins d'y être obligés. Ma tante avait tellement combattu ce mariage que nous préférions attendre quelque temps, après sa mort, pour en informer nos amis. Je dois même ajouter que ce matin encore, je pensais que vous me soupçonniez. Maintenant, je suis heureux et je vous en remercie, inspecteur Dulac, et vous-même, M. Lauzière.

Au même moment, une porte s'ouvrit et le secrétaire de l'inspecteur apparut.

— Monsieur l'inspecteur, dit-il, les reporters demandent si vous avez quelque chose à leur communiquer.

— Ah ! ah ! de s'écrier le chef de la Sûreté ; mais fais-les entrer. Ces messieurs vont être bien servis.

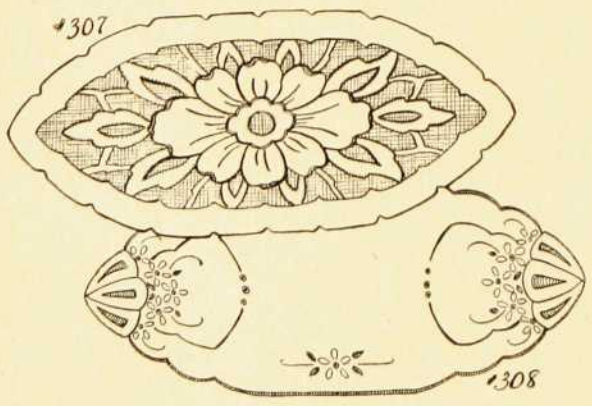
LE MUSEE DE L'EGLISE NOTRE-DAME

[*Suite de la page 7*]

et qui ornait jadis l'escalier de la chaire ; le Saint-Jean-Baptiste du maître italien Guido Reni, est une copie exécutée par le Chevalier Falardeau. Quant à l'horloge, en cuivre ciselé et doré, de l'époque de Louis XV, elle marche toujours et sonne encore les grandes heures, fait qui a amené cette réflexion d'une visiteuse américaine : "C'est drôle, deux fois par mois il me faut porter ma montre chez l'horloger, et cette horloge marche depuis deux siècles."

Mentionnons aussi : un magnifique ostensoir d'argent massif, don de trois communautés de femmes à St-Sulpice, à l'occasion du recouvrement des rentes ; les ornements brodés, en fil d'argent et de soie, par la sainte recluse, Jeanne LeBer ; enfin, l'étoffe pourpre du dais sous lequel Mgr de Pontbriand, dernier évêque du Régime français, officiait quand il venait à Notre-Dame.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



POUR LA CORBEILLE A PAIN

No 307 — Ce joli napperon de 5 pouces par 12 est étampé sur coton blanc et brodé sur du tulle. Il produit un effet ravissant.

No 308 — Napperon en broderie Madère, 5 pouces par 12, également étampé sur coton blanc. La broderie peut se faire en tout blanc ou dans des nuances claires.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.
Veuillez m'envoyer les articles suivants :

LISTE DES PRIX — Patron No 307 - 308

☐ No 307 — Napperon étampé et tulle en quantité suffisante	35 cents
☐ 308 — Napperon étampé	15 cents
☐ Coton à broder pour chaque article	10 cents
☐ Patron étampé sur papier, les deux modèles	15 cents
☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer	10 cents

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

LA FEMME DANS L'INDUSTRIE . . .

[*Suite de la page 6*]

Le laboratoire où travaille Mlle Eckersley renferme une collection bien rangée d'échantillons de bois de toutes les parties du monde. Le sous-sol est garni de 7,000 spécimens de bois australiens et d'environ 2,000 spécimens de la Nlle-Guinée et des îles Salomon que l'on est en train d'examiner et de classer.

Le fichier du laboratoire s'est avéré au cours de la guerre d'une grande utilité pour les corps de génie des armées australienne et américaine. Il a considérablement facilité la tâche des ingénieurs militaires dans le choix du bois de construction pour les ponts, quais et débarcadères.

De plus, on prépara à l'intention des forces armées des séries de cartes assorties sur les arbres de la Nlle-Guinée, les Philippines, la partie nord de Bornéo et les Indes Néerlandaises. Elles étaient accompagnées de notes explicatives pour aider à la consultation et l'instruction.

Le programme de construction d'habitations en Australie — l'objectif pour 1946-1947 est de 24,000 maisons — va exiger la mise en œuvre de toutes les richesses forestières du pays. On pourra au Laboratoire des produits forestiers, par la comparaison de nouvelles espèces de bois avec d'autres déjà étudiées, repérer de nouvelles sources de bois de construction. On attend également de précieux résultats des recherches actuellement en cours sur les essences forestières de la Nlle-Guinée et d'autres îles du Pacifique peu exploitées jusqu'ici.

Mlle Eckersley, qui entra à l'emploi du Conseil au sortir de l'université, ne tient pas à changer de situation. On ne s'adonne pas à une telle étude impunément, dit-elle ; plus le travail avance, plus il vous fascine. Mais il faut faire attention aux éclisses et prendre soin de ses mains.

Elle rappelle qu'à ses débuts ses parents eurent toute la misère au monde à l'empêcher de virer les chaises et tables sens dessus et dessous pour en rogner des parcelles et voir de quel bois elles étaient faites.

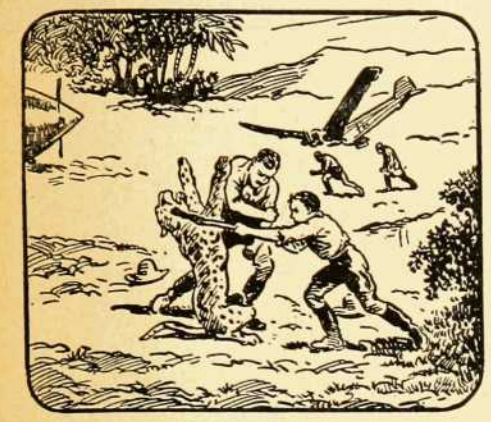
La Division des produits forestiers comprend toute une équipe de chercheurs qui, à l'instar de Mlle Eckersley, travaillent à accroître la valeur et l'exploitation des forêts australiennes. En plusieurs autres secteurs on a atteint d'importants résultats. Mentionnons les nouvelles méthodes de dessication du bois en plein air et en séchoir ; l'emploi des bois durs dans la fabrication de la pulpe et du papier ; la préservation du bois contre le climat tropical, les champignons et les insectes ; de meilleurs procédés pour le collage des feuilles de bois ; l'élimination des résidus dans les scieries.

LE TOURISTE

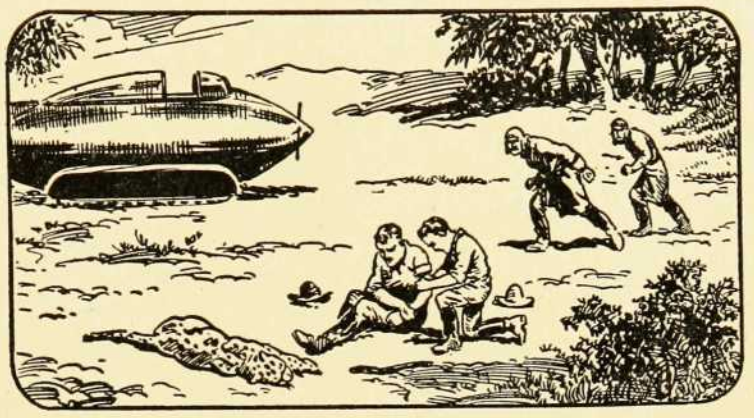
On n'avait jadis qu'une médiocre estime pour les personnes friandes de voyage, les "amateurs de pérégrinité" comme disait Rabelais. Le mot *touriste* n'était même pas français en 1869, et Littré, dans son dictionnaire en donne la définition avec un certain mépris : "Touriste, se dit de voyageurs qui ne parcourent les pays étrangers que par curiosité et désœuvrement, qui font une espèce de tournée dans des pays habituellement visités par leurs compatriotes. Se dit surtout des voyageurs anglais en France, en Suisse et en Italie."

LES SECRETS DE LA FORÊT Engloutie

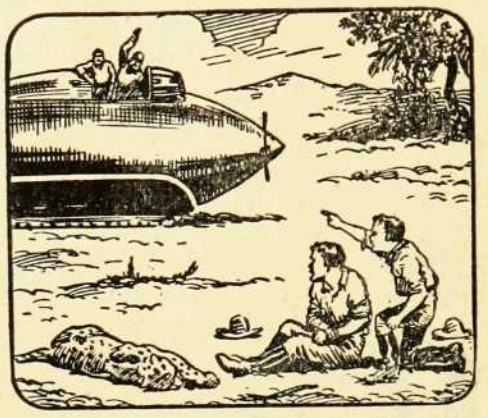
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — HUITIEME EPISODE



1 — M. Frenet tint bon pendant quelques minutes, puis la lutte devint plus dure. Soudain, les dents du léopard s'enfoncèrent dans le bras de M. Frenet et il allait desserrer son étreinte, quand André, s'emparant d'une branche, assomma la bête sauvage.



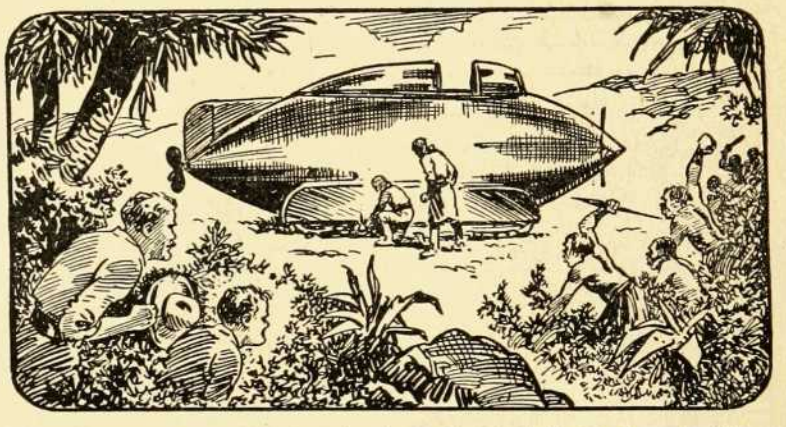
2 — Ils étaient tellement occupés à se défendre du léopard qu'ils ne virent pas Quane et Malo se relever. "Tu as fais du bon travail avec cette branche, André!" dit M. Frenet. "Une seconde de plus et je lâchais prise." "Mais vous êtes blessé, oncle Richard," s'écria André. Et, pendant qu'il pansait le bras de son oncle, Quane et son complice se glissaient sans bruit derrière eux et vers leur appareil.



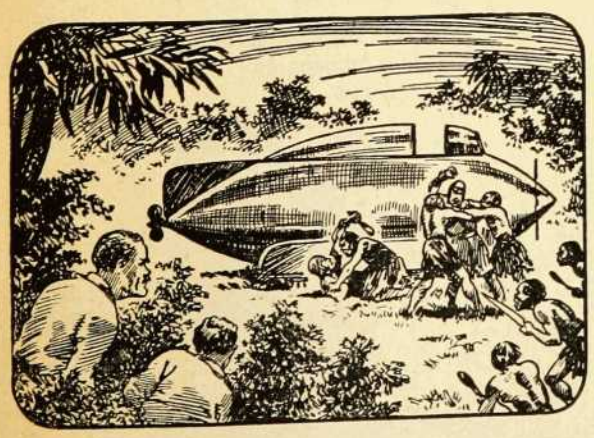
3 — Les deux bandits atteignirent le char d'assaut et montèrent dans la cabine. Malo trouva la manière de faire fonctionner les leviers. André et son oncle furent surpris d'entendre le ronflement du moteur, puis se retournant ils virent leur appareil qui filait portant leurs ennemis.

4 — "Bonjour, Frenet," fit entendre la voix moqueuse de Quane. "Nous pourrons trouver le trésor avec l'aide de ta machine." M. Frenet et André se levèrent et se mirent à leur poursuite, mais ce fut sans succès et bientôt le véhicule disparut à leurs yeux sur le sol sablonneux.

5 — Leur sort n'était pas très brillant, ils étaient seuls dans la forêt sans nourriture et sans armes pour se défendre. Mais ils se hâtèrent et suivirent les traces de leur machine sur le sol. Ils firent bientôt une découverte. Ils trouvèrent un morceau tombé des roues-chenilles.



6 — "Ceci signifie que le char s'arrêtera bientôt," dit M. Frenet. "Viens, André! Nous rattraperons ces chenapans dans peu de temps!" Pleins d'espoir, ils se hâtèrent et ils n'avaient pas marché un autre mille qu'ils virent arrêté dans une carrière, leur char d'assaut. Quane et Malo examinèrent les roues-chenilles. M. Frenet et André demeurèrent tapis dans le buisson, ils voyaient des indigènes guettant leurs ennemis.



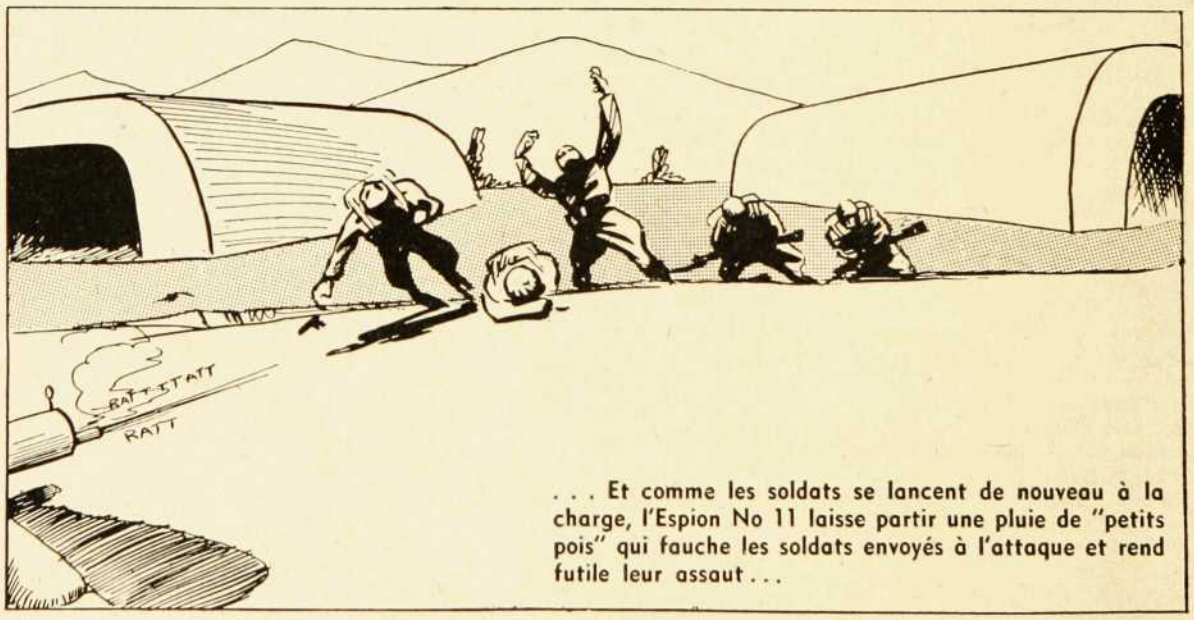
7 — M. Frenet lança un cri pour avertir Quane et Malo, mais à ce même moment les indigènes firent entendre une série de cris perçants, qui empêchèrent ses ennemis d'entendre sa voix. Quane et Malo se retournèrent, mais ils ne pouvaient soutenir l'attaque. André et son oncle ne pouvaient les aider, ils n'étaient pas armés.

8 — Ils guettèrent donc les événements. Apparemment, les indigènes n'avaient pas l'intention de molester les Brésiliens, ils semblaient vouloir les faire prisonniers. Ils leur attachèrent les bras derrière le dos. A la grande satisfaction de M. Frenet, ils ne firent aucun dommage à son précieux char, au contraire ils semblaient traiter la machine avec respect.

9 — Les deux prisonniers furent forcés de marcher à la pointe des lances des sauvages. Quane et Malo rageaient intérieurement. Quel sort leur réservait ces cruels indigènes? Ils souhaitaient maintenant n'avoir jamais enlevé le char d'assaut. La nuit tombait, quand les prisonniers entrèrent dans le village des indigènes. [*Suite au prochain numéro*]

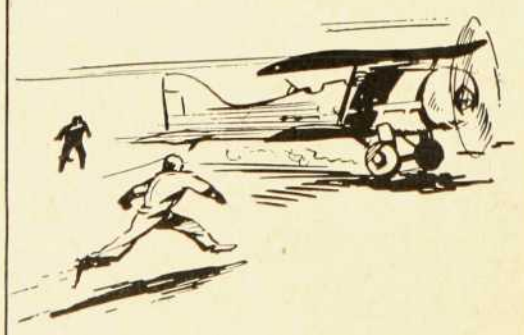
L'Espion NO 11

EPISODE NUMERO DIX



. . . Et comme les soldats se lancent de nouveau à la charge, l'Espion No 11 laisse partir une pluie de "petits pois" qui fauche les soldats envoyés à l'attaque et rend futile leur assaut . . .

L'avion se mit en mouvement, augmentant la vitesse peu à peu afin de prendre l'air.



L'Espion No 11, voyant une chance de réussite, profita de l'occasion. Abandonnant l'endroit où il se tenait caché, il se dirigea au pas de course vers l'avion en mouvement . . .

Puis, il sauta dans la carlingue et s'installa dans le siège en arrière du pilote !

(Suite au prochain numéro)

RIEN DE SÉRIEUX

C'est une histoire savoureuse et rigoureusement authentique qui eut pour théâtre, avant la guerre, une petite république sud-américaine où les événements politiques s'apparentent souvent aux scènes les plus hilarantes des meilleurs vaudevilles.

Un ministre plénipotentiaire d'une puissance européenne, fraîchement nommé, venait d'arriver dans cette petite république. Il effectua les visites protocolaires d'usage, après quoi il attendit le moment de présenter officiellement ses lettres de créance.

Au jour fixé, l'ambassadeur, en grand uniforme, arriva au Palais d'Etat où l'attendait le président entouré de ses ministres.

On lui réserva un accueil très chaleureux et le diplomate commença à lire son discours.

Soudain, au dehors, des cris tumultueux retentirent.

Le chef d'Etat fronça les sourcils, alla ouvrir une fenêtre, après quoi, se retournant vers l'ambassadeur, il déclara :

— Je suis désolé, mais un événement de la plus haute gravité m'oblige à interrompre quelques instants Votre Excellence. Qu'elle veuille bien prendre patience : je serai promptement de retour.

Puis il sortit.

Philosophiquement, le ministre plénipotentiaire, qui ne s'étonnait pas facilement, se carra dans un fauteuil et attendit.

Une demi-heure s'écoula, puis une heure. Enfin, la voix sonore d'un huissier lança aux échos de la salle de réception :

— M. le Président.

Or, le président qui entrait n'était plus le même. En soixante minutes, le peuple avait changé de maître !

Le nouveau chef s'inclina le plus courtoisement du monde et dit en souriant :

— Monsieur l'ambassadeur, je vous invite à poursuivre votre discours.

Et le diplomate continua son discours, tout en souhaitant *in petto* qu'il ne prit pas fantaisie au peuple de renverser une deuxième fois son Président de République !

Lors d'un voyage dans l'Est, Louis-Philippe avait accepté à dîner chez Moët, l'un des plus considérables représentants de l'industrie champenoise. Il va sans dire que les crus les plus exquis n'avaient point été ménagés à ce repas, dont l'amphitryon faisait au mieux les honneurs.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui offrir encore un verre de ce champagne ?

— Il est délicieux, monsieur Moët, répondit Louis-Philippe, mais je crains l'ivresse.

— Oh ! sire, s'écria l'un des convives, il ne peut y avoir ici, ce soir, qu'une seule ivresse : c'est celle où votre présence tant désirée plonge vos fidèles sujets.

— Pour celle-là, reprit Moët, qui était sourd, et n'avait donc pas entendu la réponse faite au roi, Sire, vous n'avez rien à craindre, c'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

•

Une blonde artiste organise chez elle une fête splendide. Elle a déjà envoyé des invitations.

La veille, elle rencontre une de ses invitées.

— Vous avez reçu ma lettre ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mais je ne m'en explique pas bien le post-scriptum.

— Comment cela ?

— Oui, vous avez mis : « On coupera ».

— On soupera, voulez-vous dire ?

— Mais non ; il y a bien : « on coupera ». Et tenez, j'ai votre lettre sur moi : voyez plutôt.

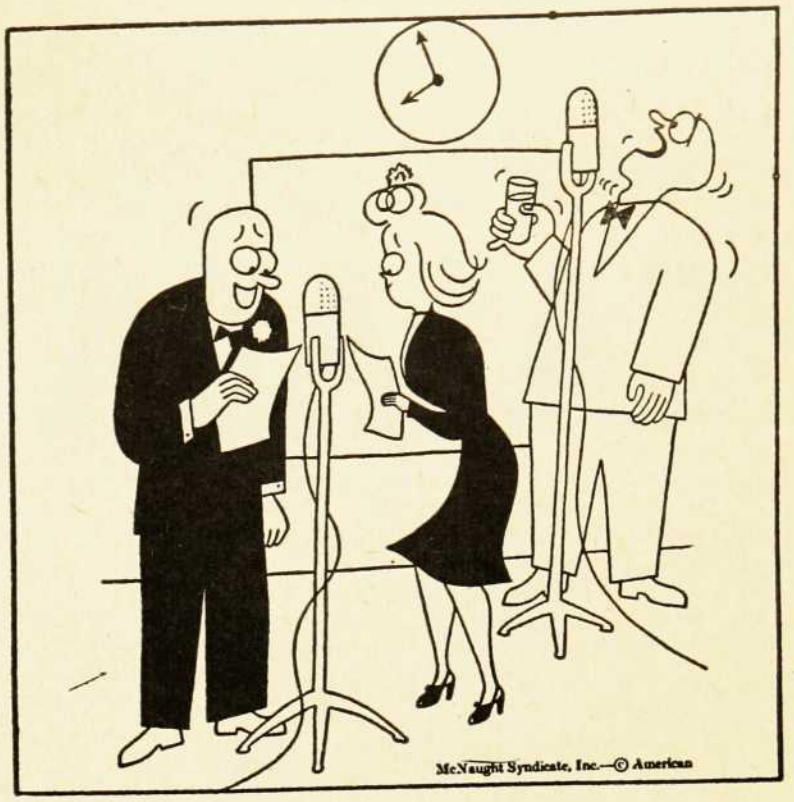
La jolie actrice regarde et se met à rire :

—C'est ma foi vrai... On coupera... J'ai tout simplement oublié la cédille.

•

Un vieux paysan très avare, apprend la mort de son médecin, auquel il avait prêté de l'argent, et qui, disait-il, ne laissait que des dettes :

— Hum ! dit-il à sa femme, si je n'avais pas eu la chance d'avoir une fluxion de poitrine, il y a deux mois, mon pauvre argent était flambé.



— ... vivre ainsi avec vous, toute la vie, près de ce ruisseau qui gazouille !

— Vous avez donc assommé votre victime avant de la poignarder. Pour l'endormir sans doute ?

— Non, Monsieur le juge ! Par politesse.

— ? ? ?...

— Oui. J'ai frappé avant d'entrer.

•

Devant une toile du Salon, une famille est extasiée.

— Je voudrais bien connaître l'auteur, s'écrie une des jeunes filles.

Tout à coup on entend un monsieur très bien mis qui s'écrie tout haut :

— Oh ! ce délicieux tableau ! Quel art ! Quel fini ! Charmant ! Exquis'!

— Tiens, ma fille, l'auteur, ce doit être ce monsieur.

•

Lui. — C'est joli, ces cheveux noirs avec ces yeux bleus.

Elle. — Pensez-vous que c'est naturel ?... Elle doit se teindre les yeux !

•

Le Père. — Toto, je ne conçois pas ta paresse. Moi je travaille sans arrêt et c'est pour moi un véritable plaisir.

Toto. — Oui, mais la, morale commande de ne pas trop se livrer au plaisir.

•

Le Dr Tantmieux reçoit la visite d'un client très à son aise, mais dont l'économie frise l'avarice.

Après une consultation en règle, qui dure près de deux heures : mise à nu du patient, auscultation et percussion, vérification du jeu des poumons, de la rate, du cœur et des bronches, notre homme met un billet de cinq francs dans la main du médecin.

Alors celui-ci tranquillement :

— Combien faut-il vous rendre ?

•

— Toute la matinée, je n'ai fait que de téléphoner en vain : Allô ! allô !... Rien.

— C'est ce qu'on peut appeler mettre de l'allô dans le vain.

•

— L'âne est malade. Vous allez le remplacer.

— Jamais ! Vous abusez de ce que je ne suis pas très malin pour me faire tourner en bourrique !...

Paul n'a pas été sage et on l'a mis au pain sec.

Il a jeté son morceau de pain sous un banc dans le jardin. Une abeille vient s'y poser. La bonne fait un geste pour la chasser. Paul l'arrêtant :

— Laisse-la donc ! Elle voit bien que je suis au pain sec, elle va me mettre du miel dessus.

•

Un commerçant fit mettre un jour en gros caractères sur son enseigne :

« Existe depuis 1807 », croyant que l'ancienneté de son commerce attirerait la clientèle.

Voyant cela, son rival, qui avait une boutique en face de la sienne, fit faire le lendemain une enseigne ainsi libellée :

« N'existe que depuis hier, pas de vieilles marchandises en stock. »

•

— Non, franchement, Monsieur Vermillon, votre toile ne nous a pas emballés !

— Dame ! Est-ce que vous supposiez que c'était une toile d'emballage ?...

•

— ... Et soudain un léopard apparaît devant moi. En l'espace d'un éclair, j'épaule, je vise et je lâche mes deux coups.

— Et sans doute l'as-tu manqué, insinue Olive ?

— Le manquer, moi, s'indigne Marius ! Je l'ai si peu manqué que sa tête fut emportée.

— Je comprends pourquoi, conclut Olive : tu avais chargé ton fusil avec des lames de rasoir !

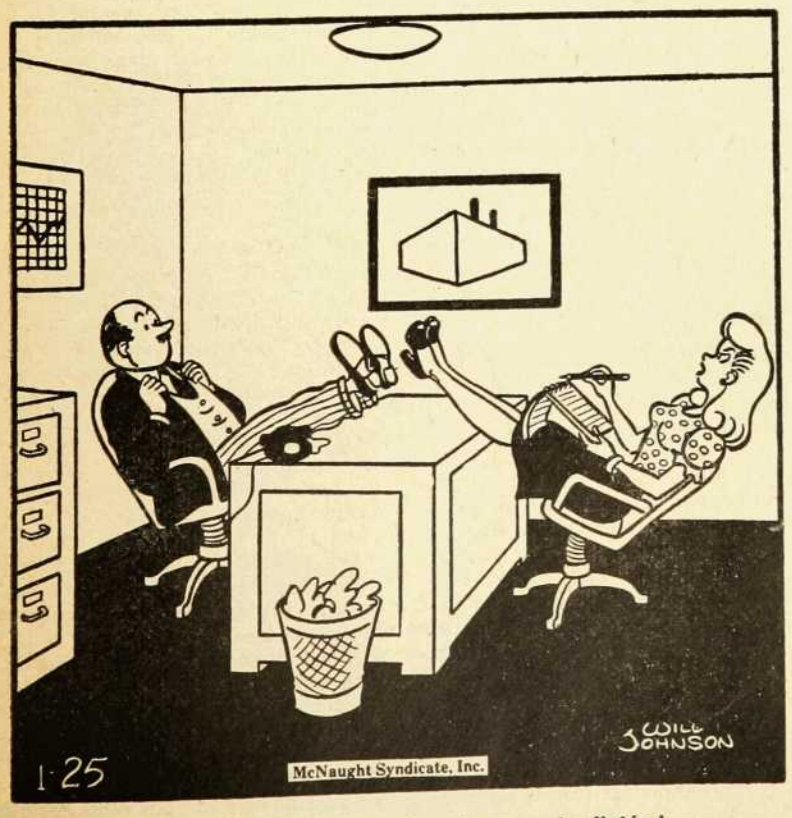
•

Ce n'était pas un as, mais c'était tout de même un bon employé. Rares étaient les jours où il demandait une permission à son directeur. Seulement pour les cas très importants.

L'autre jour, cependant, il alla voir son directeur et demanda deux jours pour se marier.

— Comment ? s'écria le directeur, il y a juste six mois que vous avez enterré votre femme et vous voulez déjà vous remarier ?

— Oh ! vous savez — fit-il d'un ton très sincère — je ne suis pas rancunier du tout.



— Allez-y, monsieur, je suis prête pour la dictée !

Vous les Préférerez

THÉ ET CAFÉ

"SALADA"

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU ET ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

DICTONS LEGUMIERS

Croître comme un champignon. (Rapidement, à vue d'œil.)

Marchand d'oignon se connaît en ciboule. (On est difficilement trompé sur les choses de son métier.)

Il y a un proverbe anglais ainsi formulé : "An apple a day keeps doctor away" (une pomme chaque jour chasse le médecin). Un matin, il y avait sur la table des pommes et des oignons. Le mari prit une pomme en disant : "An apple a day keeps doctor away." La femme prend un oignon en disant à son tour : "An onion a day keeps family away". (Un oignon par jour éloigne les membres d'une famille.)

Du temps que les photos des journaux nous représentaient tous les jours le premier ministre de l'Angleterre, Chamberlain, vers 1938, deux Anglais absolument unilingues se présentaient dans un restaurant à Paris. Comme ils avaient le goût de manger un plat de champignons, ils dirent au garçon de table qui n'y comprit rien : *Mushrooms.*

Pour se faire comprendre, l'un d'eux dessina aussi bien que possible sur une feuille de papier un champignon devant lequel il plaça le chiffre deux, ce qui, dans son esprit, voulait dire :

— Deux plats de champignon.

— Understand ? dit-il au garçon, en montrant le dessin.

— Oui, oui, répond le serveur, et il partit rapidement. Revenant peu après avec deux parapluies ouverts, il s'écria en les brandissant :

— Hourra pour Chamberlain !

Un *cornichon* est un homme sot, niais, imbécile, ridicule. A table, un jour, un certain monsieur regardait ici et là, semblant énervé.

— Qu'est-ce que tu cherches donc là ? demanda sa femme.

— Je cherche les cornichons.

— Mais ils sont là, devant toi. Puis, avec une pointe de malice, l'épouse ajouta :

— On voit bien que tu n'es pas dans ton assiette aujourd'hui.

En effet, si le monsieur distrait avait été dans son assiette, il se serait vu.

•

LAMBIN

Les mots *lambin, lambiner,* n'existaient pas dans notre langue avant Denis Lambin, professeur au collège de France et l'un des premiers érudits de son siècle. La lenteur de son argumentation ou de son style donna sujet à ses ennemis d'employer proverbialement son nom dans le sens qu'il a conservé : singulière fortune pour le nom d'un travailleur ! Lambin a laissé de nombreuses éditions d'auteurs grecs et latins, et de grands travaux de philogie. Né à Montreuil-sur-Mer, il mourut en 1572, âgé d'environ cinquante-six ans.

•

JEU DE COLIN-MAILLARD

On sait que dans ce jeu l'un des joueurs a les yeux bandés et poursuit les autres à tâtons.

Colin, guerrier fameux du pays de Liége, avait pris le nom de Maillard, parce que, dans les combats, il se servait de préférence d'un maillet. Il fut fait chevalier, en 999, par Robert le Pieux, roi de France. Dans une bataille contre le comte de Louvain, il eut les deux yeux crevés, mais continua quand même à se battre. C'est en souvenir du courage de ce preux, qu'on a institué le jeu des yeux bandés auquel on a donné le nom du héros malheureux.

•

LA RUE DE LA MONTAGNE

Pour ce qui est de la rue de la Montagne, elle se nomme ainsi à cause d'un chemin qui conduisait à la montagne. On a tort, d'après les archivistes de l'hôtel de ville, de traduire ce nom en anglais. D'aucuns prétendent qu'il s'agit d'un évêque anglican du nom de Mountain, dont le nom aurait été donné à la rue. C'était un évêque de Québec et il n'y a pas de raison probable que la ville de Montréal eût songé à donner son nom à cette rue d'importance. Il y a à Montréal les rues des Erables, Maple et Maplewood, à quelle confusion arriverions-nous s'il fallait faire la traduction ? Faudrait-il traduire la rue Canning par la rue des Conserves ? C'est à la société des urbanistes et aux bureaux de tourisme de faire en sorte que la décision de 1912 soit mise en pratique. Autrement, c'est de la pure bouillie. On voit des écrivains français qui sont venus au pays écrire dans les livres et journaux de France qu'ils ont parcouru la rue *St. James ;* c'est qu'ils ont lu sur un seul côté de la rue *St. James street ;* pourtant, il s'agit de la bonne vieille rue Saint-Jacques.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les phénomènes de l'air ne sont pas purement locaux, comme on l'a longtemps pensé ; ils font partie du système général des mouvements atmosphériques. D'après d'innombrables observations faites par des hommes compétents, nous sommes aujourd'hui en mesure d'affirmer que presque tous les orages viennent de l'océan. Mais il est un fait à remarquer : ils sont d'ordinaire très fortement modifiés par le milieu dans lequel ils se propagent. Ainsi, selon les différentes natures du sol au-dessus duquel ils passent, selon la végétation, le climat, les orages affectent diverses formes de calme relatif ou d'exaspération. Non seulement les orages ont une marche régulière, mais une certaine ponctualité préside à l'heure de leur formation. Voilà pourquoi, sur la plus grande partie du littoral océanique, sur les bords de la mer du Nord comme sur les rivages du golfe du Bengale, les orages commencent presque toujours à l'heure de la marée.

•

Zinovi Pechkoff, fils de Maxime Gorki, est né à Nijni-Novgorod et s'est fait naturaliser Français en 1920. Il s'était enrôlé dans la Légion étrangère en 1914 et avait perdu un bras au service de la France. Durant la dernière guerre, il joua un rôle important dans la Résistance et fut promu général. Il vient d'être nommé ambassadeur de France en Chine.

•

Napoléon, qui aimait à être servi bien et vite, et qui avait affaire aux quatre coins de l'Europe, porta l'art du voyage à une incroyable perfection. On ne savait jamais à quelle heure ni par quel chemin l'empereur partirait ; le grand maréchal envoyait un service sur les différentes routes où Sa Majesté pouvait passer. Quant à Constant, l'homme de confiance, il ne quittait jamais Napoléon, et sa voiture suivait toujours de très près la voiture impériale. Tout un convoi accompagnait l'empereur en voyage ; il y avait la *voiture du lit,* garnie d'une couchette en fer avec ses accessoires, d'un nécessaire de linge, d'habits, etc. ; la *voiture de la bouche,* contenant les vins fins, et renfermant une batterie de cuisine, un fourneau portatif, un maître d'hôtel, deux cuisiniers et un marmiton ; puis venaient les fourgons chargés de provisions et de vins pour remplir la cave à mesure qu'elle se vidait. Toutes ces bonnes choses roulaient sur les routes, au quadruple galop de six chevaux ; dès que l'empereur éprouvait le désir de déjeuner, tout s'arrêtait ; les maîtres d'hôtel affolés dévalisaient les fourgons, le fourneau s'allumait, les broches tournaient ; le mameluk Roustan et les valets de pied servaient, apportant les mets dans de petites casseroles d'argent couvertes ; on faisait chauffer le café et, moins d'une heure après tout avait disparu : les voitures roulaient dans le même ordre qu'avant la halte. Ces immenses convois, composés de trente ou quarante voitures, traversaient l'Europe avec une rapidité vraiment étonnante : de Paris, en cinquante heures, on gagnait les Alpes ; et Napoléon, après la désastreuse campagne de Moscou, malgré l'hiver et le mauvais état des routes, revint en huit jours de Varsovie à Paris, en prenant le temps de s'arrêter une demi-journée à Dresde et autant à Mayence.

UN COCHON D'INDE (COBAYE) ATTEINT SA PLEINE CROISSANCE A SIX SEMAINES.

•

Les autorités vétérinaires déclarent que si l'on veut un rendement maximum de lait, il est essentiel de fournir une bonne provision d'eau aux vaches. Les expériences conduites au Canada, aux Etats-Unis, en Angleterre et en d'autres pays indiquent que les vaches ayant accès à l'eau pendant tout le jour, donnaient plus de lait que celles qui n'avaient d'eau qu'une ou deux fois par jour. On estime que la vache moyenne a besoin de dix à quinze gallons d'eau par jour. De bonnes vaches qui donneraient, disons dix gallons de lait par jour, peuvent consommer quotidiennement jusqu'à trente gallons d'eau. Lorsqu'on leur donne des fourrages secs ou des aliments concentrés, les vaches absorbent de dix à quinze gallons d'eau. Toutefois, sur le pâturage, si elles mangent une quantité d'herbe de 130 livres, elles boivent moins d'eau parce que 130 livres d'herbe contiennent à peu près 9 à 10 gallons d'eau.

•

M. Pierre Chanlaine, président de l'Association des Ecrivains combattants, pouvait légitimement se montrer satisfait quand les portes furent closes sur la XVIe après-midi du Livre, car la tradition d'avant-guerre était renouée, et le plus brillamment du monde. Tout Paris avait défilé, entre trois et six heures, devant les stands où se produisaient les écrivains les plus cotés. Le grand triomphe de la manifestation fut une fois de plus M. Paul Géraldy, qui vendit pour 72,000 francs de livres en trois heures. Avec lui, MM. André Billy, Francis Carco et Louis Aragon comptèrent parmi les auteurs les plus entourés. Mme Elsa Triolet vendait dans le voisinage de son mari et n'était pas moins affairée que lui, ce qui faisait dire à un chroniqueur en s'en allant : — Tout Paris a pour les yeux d'Elsa les yeux d'Aragon. — Oui, dit un autre. Les yeux d'Elsa, ce sont les pupilles de la nation.

•

Le sultanat d'Oman, sur la côte sud-est de l'Arabie, est un des pays les plus chauds, les plus déserts et les plus arriérés du monde. Bien que sa superficie égale celle du Kansas et sa population celle de Cincinnati, Oman ne possède que trente milles de route carrossables, un seul petit hôpital et la plupart de ses habitants vivent dans des huttes et couchent sur la terre. Malgré ces lacunes, le Sultan Saiyid Said reçoit un salaire annuel de $225,000.

•

Les mélodies jouées sur les anciens carillons européens s'entendent parfaitement à plus d'un mille, parce que leurs cloches sont suspendues à de lourdes pièces de bois. Mais les carillons américains modernes ne s'entendent clairement qu'à une faible distance, à peine une couple de rues ; leurs closes sont suspendues à des poutres d'acier reliées à la charpente et qui absorbent de 60 à 75 pour cents des vibrations musicales.

IMPRIMÉS • BROADCLOTHS

Indélébiles

WABASSO

Pour le travail comme pour le jeu, pour la maison ou pour l'extérieur, les nouveaux imprimés Wabasso indélébiles, créations exclusives, sont tout aussi gais que le Printemps . . . Vous y trouverez de tout pour vous-même et pour vos enfants : tissus à pois, jolies rayures et motifs floraux du meilleur goût.

Comme toujours, le lapin blanc (marque déposée Wabasso) est votre garantie d'indélébilité au lavage, à la lumière et au soleil ; votre assurance que leurs couleurs sont à l'épreuve de tout et qu'elles dureront aussi longtemps que le tissu Sturdi-Cloth. Faites-vous montrer, à votre magasin préféré, les charmants imprimés Wabasso printaniers et les plus nouveaux broadcloths teints en cuve.

Réclamez toujours la marque déposée WABASSO COTTONS

Le grand luxe ...

à Banff et au Lac Louise

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

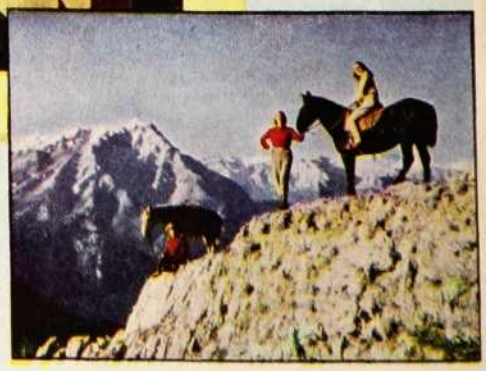
L'Hôtel Banff Springs, centre touristique merveilleux au coeur des Montagnes Rocheuses.

Banff et lac Louise, véritables paradis en hautes montagnes, sont des centres touristiques uniques sur ce continent. Les visiteurs y trouvent tous les amusements et distractions qui peuvent contribuer à l'agrément des vacances — paysages pittoresques, excursions à pied ou à cheval, golf, tennis et natation. A Banff, l'hôtel somptueux offre un luxe parfait dans un cadre d'une incomparable beauté. La saison dure de la mi-juin au début de septembre.

Pour plus de renseignements s'adresser aux agents du Pacifique Canadien

Le lac Louise est un joyau naturel enchassé dans un cirque de pics altiers. ←

Tout un réseau de pistes pittoresques facilite les excursions des cavaliers et des alpinistes dans les Rocheuses. ↓



Le Pacifique Canadien

CHEMIN DE FER • BATEAUX
LIGNES AÉRIENNES • HÔTELS
TÉLÉGRAPHES • MESSAGERIES

ENCERCLE LE MONDE